LÉON DAUDET

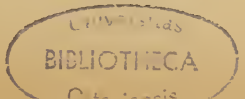
LA VERMINE DU MONDE

Roman de l'Espionnage Allemand

« Nous autres Allemands, monsieur,
nous sommes la vermine du monde. »
PROPOS DU BARON VON PFLUGK.

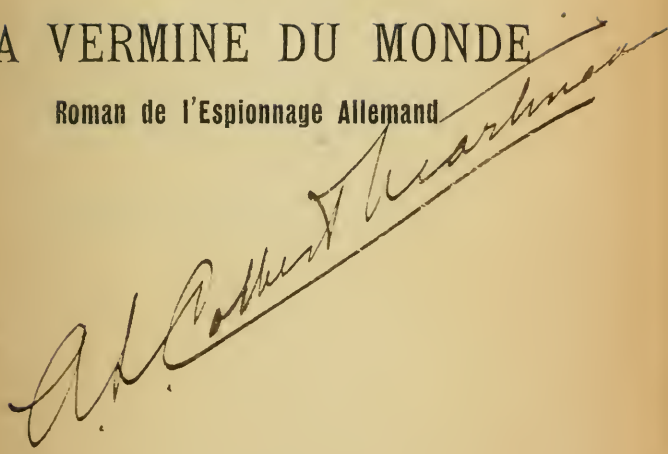
PARIS
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD

Copyright by Léon Daudet, 1916.



LA VERMINE DU MONDE

Roman de l'Espionnage Allemand



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CEUX QUI MONTENT. Un volume in-18.

LE BONHEUR D'ÊTRE RICHE. Un volume illustré (collection Les Inédits de Modern-Bibliothèque.)

LES DEUX ÉTREINTES. Un volume illustré (collection Modern-Bibliothèque.)

LE PARTAGE DE L'ENFANT. Un volume illustré (collection Modern-Bibliothèque.)

ARTHÈME FAYARD & Cie, éditeurs.

A mes trois fils,
Charles, Philippe, François Daudet,
pour qu'ils se souviennent.

L. D

LA VERMINE DU MONDE

Roman de l'Espionnage Allemand

CHAPITRE PREMIER

UNE JOURNÉE DU BARON VON PFLUGK

(Juin 1912)

« Vorwaerts » s'écria von Pflugk... Et là-dessus il se réveilla, non au Cameroun, à la tête de ses soldats, comme il se supposait en songe, mais sur son lit, dans sa villa meublée, aux portes de Corbeil. Il était cinq heures du matin. Il avait pris la sonnerie de son coucou pour un déclenchement de mitrailleuse. Le temps était superbe. Le soleil de juin brillait sur la campagne.

« Mon Dieu, donnez la victoire à nos armes et le monde à notre Empereur », murmura, en guise de prière, le loyal allemand. En une demi-heure, il fut lavé, habillé, équipé et il regarda avec complaisance, dans la glace de son armoire, un homme d'une quarantaine d'années, blond de barbe, de visage fin, presque chauve, de taille moyenne, que déparait seulement une profonde cicatrice à la nuque. C'était un coup de surin,

reçu l'année précédente à Montmartre, dans une bataille avec des apaches. Jamais von Pflugk n'avait porté plainte, mais cette blessure-signalement l'irritait.

Etant baron von Pflugk à Berlin, à Paris et à Gargan-Livry, il s'appelait à Corbeil Monsieur Lebaron et passait, à cause de son accent, pour Alsacien. A Corbeil il ne boitait pas, non plus qu'à Berlin ni à Munich. A Paris et à Gargan-Livry il boitait, s'appuyait discrètement sur une canne.

De bonne famille, intelligent et rusé, fort affable, ayant rendu, depuis 1905, de très grands services à l'espionnage sédentaire allemand en France, il possédait la confiance de l'Empereur. Il jouissait de la faveur rarissime d'un chiffre spécial, en cas d'alerte, avec le cabinet de Sa Majesté, et cela excitait la jalousie de ses émules. Mais il était si bon garçon, si serviable et si généreux. Germain passionné et même mystique comme un personnage de Wagner, d'une bravoure à toute épreuve, il possédait en outre ces qualités de ponctualité, d'activité et de persévérance qui font les excellents commerçants. Cela lui permettait d'être à la fois blanchisseur à Corbeil, photographe à Gargan-Livry, électricien-chimiste à Paris, acheteur de chevaux à Caen et à Lisieux et commis-voyageur, pour diverses spécialités, dans le reste de la France. Pour la multiplicité de ses transformations et la souplesse des personnages incarnés par lui à tour de rôle, il dépassait l'illustre Fregoli. Jamais il ne se trompait, ne s'embrouillait dans ses combinaisons et déguisements moraux, ni ne se départissait du sang-froid im-

perturbable et souriant qui constituait sa plus grande force. Une seule faiblesse très tudesque : de temps en temps, à intervalles presque réguliers, le goût d'une noce crapuleuse où, laissant là ses bonnes manières, ce gentilhomme universel se muait, pendant quelques heures ou quelques jours, en une bête grossière et forcenée. Puis vivement il tirait un rideau sur ses brusques débauches et redevenait le monsieur correct qui en remontrerait, pour le flegme, à un anglais.

Tous les six mois il allait à Munich, rendre visite à sa vieille mère, ancienne dame de la Cour de Bavière, qu'il vénérait et comblait de gâteries. Au retour il passait par Berlin et le Ministère de la Guerre, où il apportait son butin du semestre et recevait des instructions. Une fois par an il voyait Guillaume II. L'entrevue était brève :

— Ça va lieutenant? Rien de nouveau là-bas... (c'est-à-dire à Paris...) en dehors de vos communications? Nos Welches sont toujours vifs et révolutionnaires et nos allemands toujours bien unis?

— Invariablement, sire, répondait von Pflugk dans une attitude militaire.

— Alors prenez ce cigare et fumez-le à la grandeur de l'Empire allemand.

Von Pflugk qui ne fumait guère, prenait le cigare et attendait une ou deux autres questions, auxquelles il répondait de la même manière. Il aurait voulu, dans ces minutes d'orgueilleuse béatitude, mourir là tout de suite pour son souverain. Mais celui-ci, sans en exiger tant, le congédiait avec un sourire amical et une cordiale poignée de main.

Dans l'esprit de Pflugk, les habitants de « sa petite France », qu'il croyait connaître, en vertu d'une longue fréquentation, étaient des êtres légers, gentils et sans cervelle, des enfants agrandis, uniquement préoccupés de querelles intestines et de guerre civile. Il suffisait de les flatter pour les avoir. Le jour où Guillaume II, désireux de récolter les résultats de quarante-deux années de paix allemande, consécutives au traité de Francfort, ceindrait son épée de Brandebourg, il entrerait, comme dans du beurre, jusqu'à Paris. Aussitôt après il se retournerait contre la Russie, incapable d'une résistance de plus de trois mois. En dernier lieu, la flotte impériale, commandée par von Tirpitz l'irrésistible, aurait raison de la flotte anglaise. Ensuite, ce serait l'hégémonie définitive et le partage de l'immense butin, l'Europe aux mains de l'Allemagne, qui lui ferait rendre son maximum, grâce à ses méthodes organisatrices. Tel était le dogme confessé par dix millions de von Pflugk, mais qui, chez aucun de ceux-là, ne s'incarnait plus ardemment, plus complètement que chez von Pflugk.

Ces sentiments, dans ses rapports avec les Français de toute catégorie, étaient recouverts par une aménité quasi-mécanique. Il avait à Paris, parmi nos compatriotes, comme il disait, « de charmants camarades » auxquels il rendait de menus services et qui lui en rendaient en échange. Il s'était introduit dans l'intimité de Filacier, directeur des *Fonderies de Louviers,* du sénateur Jaudrion, président du conseil d'administration, et de quelques autres. Il avait même

capté la confiance d'un très haut et très sot fonctionnaire de la police, Ludovic Labrume, auquel il fournissait des renseignements sur la colonie allemande de Paris. Plusieurs parlementaires germanophiles, ou mêlés à des affaires allemandes, du Clan des Ya, comme on disait, avaient recours à son entregent, à ses connaissances techniques, à ses hautes relations de Berlin, de Hambourg et de Munich. Il répétait volontiers : « Sur le boulevard des Italiens, je me sens chez moi. » Il espérait que la force des armes réaliserait bientôt cet euphémisme. En vue de ce moment impatiemment attendu, toutes ses précautions étaient prises. Car il ne s'agissait pas d'être pincé par la police militaire qu'imposerait nécessairement l'état de siège, et envoyé dans un camp de concentration. L'axiome du grand état-major à Berlin n'était-il pas le suivant : « Espionnage utile en temps de paix, indispensable à la mobilisation, nécessaire pendant la guerre, précieux à la signature de la paix, fructueux au rétablissement des relations financières, industrielles et commerciales. » Brièvement encore, on disait : « Espionnage, sixième arme », les cinq autres étant l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, le génie et l'aviation.

— Au revoir, maman Sablot, cria cordialement von Pflugk à la vieille paysanne qui faisait son ménage et gardait sa maison.

Mais celle-ci lui courut après :

— C'est-il que vous rentrez dîner et coucher ce soir, m'sieu L'baron?

— Peut-être. Ce n'est pas sûr. Préparez le souper en tous cas.

Il articulait durement l'r de peut-être et prononçait « sir » au lieu de « sur ». Considéré au début comme un Boche, à cause de son accent, par ses voisins, il était définitivement classé « Alsacien », depuis une discrète enquête de la police locale. Le bruit courait qu'aux dernières élections il avait voté pour le candidat libéral, partagé courageusement sa défaite. Il apportait à la fois son offrande à l'école libre et à la laïque, et ancien membre de la loge *les Amis réunis,* il avait ouvertement donné sa démission, quelques semaines auparavant, sous un prétexte futile. Ce qui fait que les « bien pensants » l'estimaient et que les « mal pensants », croyant à une foucade de sa part, espéraient le reconquérir. Autant il eut rougi, en Allemagne, d'avoir deux visages et deux opinions, autant en France il trouvait cela comique, utile et même louable.

Du faubourg de Corbeil à Corbeil il y a cinq cents mètres d'une belle route bordée de villas. Von Pflugk les parcourut d'un pas vif, admirant ces coteaux de la Seine, où l'industrie n'a pas encore étouffé la culture, et qui baignaient dans une petite brume d'or. Il réfléchissait qu'une troupe de tirailleurs établis derrière ces grands arbres, de l'autre côté du fleuve, tiendrait sous son feu le chemin qu'il suivait et il combinait le moyen de s'y soustraire. Il connaissait précisément à Munich un bon gros professeur de géographie, lequel, jeune lieutenant en 1870, avait exercé à Corbeil, pendant l'occupation, la profession de juge de paix. Qui sait si un pareil destin...

Tranquillement installé sur un talus, l'alle-

mand naturalisé Wolff, employé dans une grande minoterie du voisinage, photographiait justement, à cette heure matinale, les maisons, la vallée et la ligne du chemin de fer : « Je vous y prends, monsieur le Boche, lui cria von Pflugk. Vous vous documentez en vue de l'avenir. »

Wolff avait une tête placide de cochon bouilli, avec deux petits yeux clignotants dans une couenne bleuâtre. Il répondit en riant : « Deutschland über alles, cousin Pflugk. Mieux vaut une bonne photo qu'une mauvaise carte. Mais où allez-vous de si belle aube ? » Car il estropiait volontiers le français, avec la prétention de le parler correctement.

— Surveiller ma blanchisserie.

— ... Et peut-être aussi vos blanchisseuses, héhé, monsieur le pinceur qui ne rit pas. »

Von Pflugk, s'arrêtant, montra l'horizon, les terres, la lumière : « Brave pays... bon pays... quand il sera à nous...

— Cela pourrait être depuis un an, si nous n'avions pas eu comme chancelier une poire molle, un coing confit, » répliqua Wolff, faisant allusion à l'affaire d'Agadir. L'autre haussa les épaules sans répondre. Les deux hommes demeurèrent ainsi une minute silencieux, plongés dans leur méditation conquérante. Wolff conclut : « Ah ! si nous avions encore un Bismarck...

— Ou même un Stein...

— Bah ! le moule n'est pas cassé. La vieille Allemagne en refera d'autres. »

Un bruit de voix, des pas de chevaux leur firent dresser l'oreille. Botte à botte, confiants et solides,

deux gendarmes faisaient leur tournée. On signalait, depuis quelque temps, aux environs de Corbeil et de Soisy-sous-Etioles, la présence de maraudeurs. Ils arrivèrent au niveau des Allemands.

— Bonjour chef, leur lança von Pflugk.

— Bonjour m'sieu L' baron.

— Vous n'avez pas encore mis la main sur les mauvais tiables !

— Pas encore. Ils doivent se cacher dans quelque hangar des environs.

— Une petite cigarette ?

— Volontiers.

Pendant cette courte halte des représentants de l'autorité, Wolff continuait sans se gêner à manœuvrer son appareil et à prendre des photographies. Le second gendarme lui demanda :

— C'est-il en couleur, ou des ordinaires ?

— Tout ce qu'il y a d'ortinaire, dit Wolff. Mon appareil en couleur est détraqué. Il faut que le marchand le raguemode.

Les gendarmes continuèrent leur chemin. Les deux Allemands se regardèrent puis eurent ensemble un rire d'augures devant tant de naïveté. C'était partout et toujours ainsi. Il n'y avait pas plus candides que ces Welches. Le métier, privé de tout risque, en devenait fastidieux. La destruction du Service des Renseignements au Ministère de la Guerre français avait levé les derniers obstacles devant ce repérage minutieux et complet de la terre gauloise, qui devait précéder la grande guerre. On comptait à Berlin que dans deux ans, au maximum, le point de perfection serait atteint : il n'y aurait plus, des Alpes aux

Pyrénées, et de Dunkerque à Marseille, un hectare du sol français qui ne fut jalonné et consigné au registre des futures opérations militaires.

Dix minutes plus tard, von Pflugk était à sa blanchisserie, relativement perfectionnée, et y constatait qu'employés et employées s'y tenaient à leur poste. Il était un patron ferme mais bienveillant et respecté de son personnel, quoi qu'il exigeât de la ponctualité. Il comptait faire construire au bord du fleuve de nouveaux bâtiments et peu à peu monopoliser une industrie très simple, qui lui permettrait d'organiser en sous main des préparations moins innocentes. Corbeil est un emplacement de choix au point de vue de l'artillerie lourde et du ravitaillement de Paris. En outre, il importait de surveiller les nombreux agents allemands qui s'y trouvaient déjà installés et dont quelques-uns ne demandaient qu'à vivre grassement aux frais de l' « Etat-Major ». Il était dans les attributions de Pflugk d'espionner les espions. Vis-à-vis des paresseux et des fraudeurs, il se montrait impitoyable. Sur ses indications un grand nombre d'entre eux avaient été déjà transportés de France en Russie, où la vie est plus dure et le climat moins clément. C'est pourquoi ses compatriotes d'un rang subalterne le redoutaient et lui obéissaient militairement.

Au sortir de là, Pflugk se rendit à son garage, par le pont et les étroites rues pavées qu'animait déjà une population laborieuse. Il reconnaissait ici et là des employés allemands, des ouvriers allemands, mécaniciens, ajusteurs de fabriques, avec lesquels il échangeait un petit bonjour dis-

cret ou un simple clignement d'œil. Combien son peuple était divers, laborieux et nombreux ! Ces rencontres entretenaient son orgueil ethnique. Une fois sur le siège de sa magnifique limousine de cinquante chevaux qu'il conduisait lui-même, il ne pensa plus qu'à goûter la vitesse, en frôlant les obstacles. Car il aimait le risque pour le risque. Neuf heures sonnaient quand il arriva à Gargan-Livry, devant un pavillon-atelier qui semblait une masure abandonnée au bout d'une rue misérable. Il sauta à terre et pénétra dans un bric-à-brac encombré d'objets hétéroclites, mais ayant trait à la photographie et à la chimie. Cela sentait le chlore et la poussière. Sur une longue table de bois voisinaient des cornues et des paperasses, des cartes de la région, des guides, des portraits d'actrices, un encrier, des boîtes de plaques au gélatino-bromure. Il était là depuis un quart d'heure quand la sonnette tinta et presque aussitôt parut un grand garçon maigre, à la mine mauvaise, habillé de haillons trop larges et d'une couleur indéfinissable.

— Me v'là, j'ai l' truc.

— Ah, ah ! fit Pflugk avec contentement. Voyons cela. Tu as eu du mal ?

— J' vous crois. Y avait une sentinelle baladeuse, qui marchait à droite et à gauche de la poterne, et qui m' forçait à changer d' position. Sans compter qu'aux Verdures l' réduit est caché par une espèce de mur de prison qu'ils ont construit voilà six mois et qui fait écran devant l'objectif. Enfin j'espère que c'est pas trop mal pigé.

Pflugk prit les clichés, disparut dans la chambre

noire, revint au bout d'un quart d'heure environ la mine satisfaite.

— Ça va. Tiens, voilà les deux cents francs convenus.

Il étala les dix pièces d'or avec complaisance. L'apache les saisit d'une main sale et nerveuse, les glissa dans sa poche, puis demanda : « C'est tout?

— Pour cette semaine, oui. Tu reviendras dans huit jours, ici, même heure. Sans doute aurai-je un autre travail à te proposer. »

L'homme restait devant lui, les bras ballants, dans l'attitude de celui qui hésite à poser une question. Finalement il se décida : « Dites donc, monsieur Pfluque, quoi que je risque si je suis chauffé ? »

Le baron éclata de rire : « Chauffé ! Quand c'est pour moi que tu travailles. Je voudrais bien voir ça, par exemple. Mais tu ne sais donc pas ce qu'est la puissance allemande, petit malheureux ! L'ambassadeur en personne, si on t'arrêtait, sur un signe de moi, viendrait te réclamer à la police. Ce n'est pas le danger que je gompense. C'est ton habileté que je régompense. »

Fier de cette formule lapidaire, Pflugk tapota l'épaule du mauvais garçon que tant d'assurance rassurait. Mais il n'y avait pas de temps à perdre. En route pour la boutique à Zeiss !

La boutique est une façon de parler. Le fameux opticien d'Iéna, Zeiss, occupait rue aux Ours, dans le quartier des Halles, de luxueux magasins situés au premier étage d'un vaste immeuble. C'était là le quartier général de l'espionnage allemand à Paris. Il y avait à ce choix plusieurs rai-

sons : d'abord le passage d'officiers boches en civil, reconnaissables à leurs allures rogues et à leur attitude militaire, semblait à peu près naturel chez un marchand de jumelles prismatiques et d'appareils optiques à trépied. Ensuite, il était facile aux employés de Zeiss de concentrer les renseignements sur l'armée et la marine françaises, dont ils étaient les fournisseurs, sans éveiller l'attention. Enfin, la contiguité d'une grande salle de réunion ou de spectacle permettait de grouper mensuellement de notables industriels et commerçants d'outre-Rhin, fixés en France depuis de longues années.

Von Pflugk traversa sans s'arrêter les magasins de vente, adressant un petit bonjour de la main aux trois frères A..., B... et C... Schlum, piliers de la maison et lieutenants de la Landwehr. En cas de mobilisation, C..., l'aîné des Schlum, devait rejoindre immédiatement à Strasbourg ; B..., le second, à Reims au dixième jour ; et A..., le troisième, demeurer à Paris coûte que coûte. De sorte que chaque fois qu'ils voyaient arriver le baron, dont ils connaissaient la compétence, ils guettaient sur son visage un avertissement. Mais ce n'était pas encore pour aujourd'hui.

Derrière le magasin, il y avait trois salles de réassortiment et pièces de rechange, puis deux bureaux pour la comptabilité, un cabinet affecté au chef de vente, un autre au directeur pour Paris, et Pflugk arriva enfin à une sorte de réduit central, mystérieux, dont la porte, capitonnée de liège, se referma sourdement sur lui. C'était là que se tenaient, en cas d'alerte ou de simple

préoccupation, les conciliabules les plus importants. Six personnes s'y trouvaient déjà réunies, assises dans de larges fauteuils de cuir. Au mur était accroché un grand portrait en pied de Guillaume II, empereur et roi.

Le baron serra successivement la main à Berthold Frischauer, correspondant de la *Neue Freie Presse,* colosse juif allemand, velu et lippu, membre d'un comité d'honneur pour le monument Zola, à Saül Stücklein, coulissier à masque de rat, étroit d'épaules et frisotté, à Hospenthal, élève du Lindau de Bismarck, qui signait Lefranc dans les journaux conservateurs parisiens, au banquier autrichien Rosenberg, glabre et semblable à une grosse juive mafflue, au lieutenant von Ospel, comptable dans une maison de lampes électriques, et enfin au financier Daniel Hasewald, récemment arrivé de Francfort.

— Comment va le frère ? dit-il à ce dernier.

— Je ne l'ai pas encore vu. Je débarque du chemin de fer.

Henri Hasewald, naturalisé d'ancienne date, dirigeait à Paris la *Banque Patriotique,* vieille maison de crédit française, puissante et renommée, qui était devenue entre ses mains une simple succursale de la *Deutsche Bank,* de la *Dresdner Bank* et de la *Disconto.*

— Pourquoi la convocation ? demanda von Pflugk en allemand, cette langue étant seule employée, à partir de là, entre les sept compères.

— Une chose grave — répondit Stücklein — je suis officieusement averti que nous devons faire notre deuil de l'introduction des valeurs

d'Etat allemandes à la cote de la Bourse de Paris. Le gouvernement français ne veut rien savoir. Henri Hasewald a fait tâter le terrain de divers côtés. Partout il a reçu la même réponse : impossible, depuis Agadir, à cause de la méfiance répandue dans le public contre tout ce qui est boche, comme ils disent...

— C'est la situation que j'avais prévue, — interrompit Frischauer, qui dégageait en parlant une odeur de viande pourrie. — Nous nous en sommes souvent entretenus, Nordau et moi. La Bête française est avertie et se tient maintenant sur la défensive. Il fallait commencer la danse il y a un an, mieux encore en 1905, à l'affaire de Tanger.

Hospenthal, dit Lefranc, secoua la tête : « Non et non... Un de leurs ministres l'a avoué : La France se dissout. Laissons-la se dissoudre davantage. C'est un vieux peuple guerrier. Qui sait ce que vous réveillerez dans les profondeurs ethniques de ce vieux peuple guerrier, en partant trop tôt. »

Hospenthal qui ressemblait physiquement à un Pharaon bouffi par le diabète, se piquait de philosophie. Il fréquentait les cours de Bergson et conjoignait l'espionnage et l'intuitivisme. Extrêment libidineux, il rasait ses maîtresses, des petites actrices couvertes par lui de bijoux faux, avec des topos métaphysiques sur la sensibilité et le subconscient, de sorte qu'elles l'avaient baptisé Zubgonciant.

Rosenberg faisait depuis peu avec David Stamm les fonds du journal bien parisien *Le Boulevard,* qui défendait la politique des parlementaires ouvertement germanophiles, socialistes, radicaux

ou libéraux, groupés sous la férule de Broutard et connus sous le nom de Clan des Ya. Comme il jouait surtout à la baisse, l'état d'alerte permanente lui convenait. Il contesta l'assertion de Stücklein. Selon lui, Henri Hasewald n'avait pas fait de suffisants efforts pour arriver à un résultat. Lui, Rosenberg, si on le laissait faire, se chargeait en un an, dix-huit mois, d'obtenir l'admission à la cote. Ce disant, il clignait de l'œil, en raison d'un tic facial qui secouait périodiquement sa face molle de proxénète adipeuse. Von Ospel demeurait impassible, avec une mine fermée de soudard teuton. Il y eut un silence, au bout duquel von Pflugk déclara de son ton conciliant : « Commençons ou mieux recommençons par le commencement. Dani Hasewald, qui vient de Berlin, va nous dire quelles sont les dispositions là-bas et de quelle somme la haute banque de chez nous disposerait pour une campagne en règle, à ce sujet, ici, à Paris. »

Dani Hasewald, ainsi interpellé, dirigea sur ses complices un regard circulaire, bleu, froid et tranchant comme l'acier. Il était tel qu'un serpent dressé, dans une redingote de cheviotte grise de coupe anglaise, avec une moustache taillée à l'américaine et une peau vieille, terne et ridée, encore qu'il n'eut pas atteint la cinquantaine, étant de douze ans plus jeune que son frère Heinrich, dit Henri. Il passait pour moins fort et maître de soi, mais pour un excellent allemand et pangermaniste déterminé. Ceci ne l'empêchait nullement de faire partie du conseil d'administration du *Berliner Tageblatt,* organe

juif considéré comme libéral. On lui connaissait trois passions avouables : son Empereur, la finance et la cartographie. On lui en prêtait une quatrième, inavouable, mais très avancée.

— De quelle somme... une campagne en règle... oh ! c'est bien simple, messieurs.

Ainsi commença le nouvel arrivant, sur un ton intermédiaire entre la causerie amicale et la discussion budgétaire au Reichstag. Il exposa, chiffres en main, que la finance allemande, à force d'émettre du papier et de soutenir le commerce et l'industrie de l'Empire au dehors, en était tombée à l'état d'un organisme tout en membres et privé de corps, d'un paradoxe physiologique et économique. Les grands chefs, les Heinemann, les Salomonsohn, les Henkell, s'en rendaient compte. Une vaste traite était tirée par l'Allemagne sur la domination du monde entier. Pendant quelques années on s'était flatté de toucher cette traite à l'aide des moyens de pénétration pacifique. Il devenait évident maintenant que seule la guerre permettrait de rentrer dans les débours, de réaliser en évitant la banqueroute.

Dani Hasewald démontrait, les mains en avant et faisant scintiller une bague de femme, ramenant nerveusement ses manchettes. A mesure, ses auditeurs se levaient, se rapprochaient de lui, avec des expressions de physionomie mêlées d'anxiété et d'espérance ardente. Un même désir de conquête, de butin, aussi fort que la luxure et l'odeur du sang, les transfigurait. Rosenberg avait la mâchoire ouverte, les yeux saillants. Von Ospel se tenait de plus en plus raide, le thorax

bombé jusqu'à l'éclatement. Frischauer, au comble de l'énervement, avait allumé un gros cigare et le mâchait plus qu'il ne le fumait. Stücklein agitait sa petite tête de rat savant, de rat aux écoutes, ainsi que dans une fable de La Fontaine, retouchée par Lessing ou Chamisso. Hospenthal soufflait dans sa barbe et suait, comme s'il allait se trouver mal. Quant à von Pflugk, il lissait fébrilement sa moustache et, d'une main tremblante, cherchait à son flanc une épée invisible.

A la voix du manieur d'argent, ces hommes divers, mais animés d'une même foi dans les destinées de la patrie allemande voyaient, touchaient, flairaient le rêve porté par eux et leurs pères depuis cinquante ans. Nous ne conjecturons pas assez ce que peut être une obsession d'hégémonie pesant sur deux générations de dix millions d'hommes, tenant d'une part à la légende et sonnant dans les trompettes de Wagner, de l'autre à la finance et retentissant en piles de monnaie d'or écroulées. La métaphysique allemande, cette métaphysique moitrinaire qui absorbe le monde dans le sujet pensant, s'est muée ainsi en un appétit vorace, irrésistible, mongoloïde, qui fait de tout commerçant, de tout diplomate, de tout banquier, de tout ouvrier, de tout employé, de tout militaire allemand, un conquérant avide de rapine et prêt à mourir pour le gain considéré comme fin en soi.

Profitant d'une pause, où le financier reprenait haleine, Stücklein demanda avec douleur : « Mais alors, oui, pourquoi ne tirons-nous pas le glaive au moment où notre force militaire est la plus

grande, alors que tous les cœurs allemands sont décidés ? »

Dani Hasewald montra le portrait de Guillaume II qui présidait, l'œil sévère, à ce conciliabule de loups mystiques : « Parce que celui-ci ne veut pas. Il l'a encore répété dernièrement à Berlin. *Patientez. Je ne ferai la guerre qu'à l'heure où je la jugerai indispensable pour l'achèvement de la grandeur allemande.* Cette heure n'a pas encore sonné... C'est lui, et non un autre, qu'il faut convaincre. C'est à lui, non à un autre, que doivent s'adresser nos supplications. Tombe le tonnerre sur la clique de chambellans qui s'interposent entre lui et le désir unanime de son peuple, qui s'opposent aux destinées de l'Empire, qui font dégénérer en quenouille la glorieuse épée des Hohenzollern !

— Sire, vous entendez, — dit von Pflugk, s'adressant directement à l'effigie comme au souverain en chair et en os, — nous vous demandons cette guerre nécessaire à l'avenir du peuple allemand...

— Nous vous demandons cette guerre, comme le blessé demande le verre d'eau, comme le malade torturé demande le remède qui le guérira, reprit Rosenberg, d'un accent altéré par la concupiscence. »

Von Ospel, sans mot dire, tendait les bras vers l'image impériale, dans l'attitude du suppliant, et roulait des yeux extatiques. Berthold Frischauer, plus positif, cherchait à haute voix quel bon incident de frontière, quel stratagème, diplomatique ou autre, forcerait la main à l'Em-

pereur et le mettrait en présence du fait accompli. Ne pouvait-on payer des gens par exemple, qui, sous un prétexte quelconque, iraient casser les carreaux de l'ambassade d'Allemagne et insulter l'ambassadeur? il n'était pas si difficile de déchaîner un *casus belli*.

— Détrompez-vous, c'est très malaisé — objecta Hospenthal. — Il suffit d'un agent d'exécution infidèle ou bavard pour que la provocation soit démontrée et le gouvernement allemand amené presque à des excuses. Rappelez-vous le fiasco de l'affaire Schnæbelé. Or, nous n'avons plus de Bismarck, ni même de monnaie de Bismarck.

Dani Hasewald ajouta : « Le principe de la guerre une fois admis, il n'est pas même besoin de prétexte. Les plans du grand Etat-Major sont prêts depuis longtemps. On fixe un jour et une heure de rassemblement. On décrète l'état de danger de guerre et l'on défonce en trombe le nord de la France par la Belgique. Ainsi l'armée française est mise hors d'état de se concentrer et presque de mobiliser... En quinze jours Paris est pris.

— Si le secret toutefois est gardé, — fit Hospenthal...

— Il le sera. Tout véritable allemand, comprenant l'importance de la chose et la nécessité de se taire, se taira. Parlerait-il, que le Gaulois léger prendrait l'avertissement pour une rodomontade sans conséquence. Vous imaginez-vous la veule France d'aujourd'hui courant aux armes sur un racontar? On proposait tout à l'heure une campagne de presse, réglée par nous dans les journaux français, au sujet de l'introduction de nos

valeurs à la cote de Paris. Mais il est une autre campagne non moins utile : celle qui représenterait l'Allemagne comme animée d'un sincère désir de la paix et rebelle à toute velléité belliqueuse. Mon frère et la *Banque Patriotique* ont les moyens d'organiser une telle publicité, incitant nos ennemis au désarmement partiel.

— Les chauvins réagiront, fit Stücklein.

— Vous voulez dire qu'ils criailleront... Nous avons cent moyens de rendre leurs criailleries inefficaces. Nous les ferons rosser par les antimilitaristes français.

— Et si ce sont les antimilitaristes qui sont rossés ?

— Alors nous ne manquerons pas d'autres thèmes : la légion étrangère, par exemple, qui utilise nos nationaux contre nous, ou encore notre vieux Maroc, où l'acte d'Algésiras est mal observé. »

Stücklein résuma le débat : « Nous sommes exactement dans la situation d'un monsieur plein d'appétit, qui a un excellent morceau sur son assiette, un couteau, une fourchette et à qui on défend de piquer le morceau. Il y a de quoi devenir enragé. Pourquoi nos soldats, nos casernes, nos canons, cette discipline armée qui fait l'admiration du monde, si ce n'est pour prendre ce qui nous appartient de droit, comme aux grands civilisateurs de l'Univers ? »

La conclusion fut qu'une série de journaux parisiens, et notamment *Le Boulevard,* poursuivraient discrètement l'introduction des valeurs allemandes, cependant qu'un seul journal rassurerait l'opinion française, dans une forme qui

restait à trouver, quant à l'hypothèse d'une agression allemande. Un certain Pestion, homme sans scrupule et officieux d'allure raisonnable, de ton prudhommesque, serait chargé de cette dernière manœuvre.

— S'il refusait ? dit Hospenthal.

A cette invraisemblable hypothèse, une voix répondit, au milieu des éclats de rire : « Alors nous doublerions la somme. »

Avant de rompre l'entretien, Daniel Hasewald attira l'attention de ses compatriotes sur deux sociétés d'allure française, appartenant au Haspa de Marseille, l'une de pétrole, l'autre de caoutchouc, qui périclitaient et qu'il y avait intérêt à relever à l'aide de capitaux allemands.

— Vous avez les hommes pour ?...

— Je les ai. L'un est Suisse, mais très germanophile, et le second Badois. Je mets cinquante mille francs dans les pétroles ; qui met cinquante mille francs dans les caoutchoucs ?

— Moi, déclara Stücklein. Nous aurons besoin de caoutchouc pour les pneus des autos militaires qui feront la grande descente sur Paris.

— J'ajoute cent mille francs pour les pétroles, fit Rosenberg. Nous aurons en outre besoin de ravitailler nos sous-marins.

Von Pflugk s'étira la jambe droite, par une vieille habitude de simulateur : « Vingt-cinq mille qui tombent au pétrole. Sur parole, bien entendu, car je n'ai aucun argent liquide en ce moment... »

En sortant de chez Zeiss, le baron, confiant sa voiture à un garage voisin, s'en alla, boitillant et appuyé sur sa canne, chercher son déjeuner dans

une brasserie allemande du faubourg Saint-Martin. Il remarqua bientôt qu'un homme d'une trentaine d'années, à l'aspect militaire, l'avait pris en filature. Il le connaissait. L'agence Schimmelpfeng l'avait renseigné sur le compte de cet original, policier patriote du nom de Bobineux, dont les rapports méticuleux, concernant l'espionnage allemand, étaient régulièrement jetés au panier par ses chefs. Pflugk se retenait pour ne pas aborder Bobineux et lui démontrer l'inutilité parfaite de sa tâche : « Il s'en rendra mieux compte tout à l'heure, s'il attend que j'ai fini mon repas. »

La brasserie Haut, passage des Bellevilliettes, ne payait pas de mine et cependant on y mangeait confortablement des platées de choux et de saucisses à l'allemande, arrosées d'une bière authentiquement munichoise, servie dans des chopes à couvercle. Pflugk serra la main au patron, installé derrière son comptoir à hors-d'œuvre et à piles d'assiettes, salua de loin Hunger A... et Hunger B..., employés chez Schimmelpfeng, la grosse Blanchette, dite La Choucroute, et adressa un sourire amical au marchand de cartes postales Schotz, qui était parvenu, lui allemand, à accaparer une bourgade normande. Il ferait de la bonne besogne au débarquement de von Tirpitz, le grand projet naval allemand pour la première semaine des hostilités. Le baron eut un mouvement de mauvaise humeur, en constatant que Bobineux venait d'entrer lui aussi et de s'asseoir à une table de coin, dans le voisinage des frères Hunger et de La Choucroute. Ce sale Français,

décidément, passait la mesure : « Je lui ferai donner sur les doigts par ses supérieurs. »

Le blanchisseur, photographe, marchand de chevaux, électricien, avait naturellement bon appétit et ses occupations de la matinée l'avaient creusé. Il commença par dévorer deux cervelas à la moutarde, puis attaqua le plat du jour, une poitrine d'oie à la confiture, qu'il avalait sans la mâcher et sans pain, avec une gloutonnerie de cannibale. Blanchette La Choucroute, alléchée par ce festin, s'approcha timidement de lui. C'était une Luxembourgeoise assez jolie, mais empâtée, avec des yeux bleus, une bouche molle et une poitrine de nounou plantureuse. Les Boches l'employaient pour leurs commissions délicates, au moins autant que pour leurs plaisirs, car elle était en même temps très bête et douée d'une excellente mémoire.

— Un petit morceau pour moi ? demanda-t-elle en allemand.

— Et même un gros. Arnold, une autre poitrine d'oie pour Madame et deux pommes de terre bouillies pour moi avec deux pallons... Tu vois ce monsieur — dit Pflugk en désignant à voix basse Bobineux — c'est une mouche. Tu préviendras le patron et tu feras attention toi-même à ne pas bavarder devant lui.

Mais Blanchette avait trop faim pour prêter la moindre attention à ces détails. Elle vénérait et redoutait Pflugk. Il l'avait envoyé une fois remettre une lettre à Hermann von Mumm, marchand de champagne à Reims, et ce haut personnage lui avait donné cent francs pour sa peine.

Une autre fois elle était allée à Tourcoing, chargée d'une mission pour un lainier de la rue de Chanzy, du nom de Kasten, plus généreux encore, vu qu'il s'était fendu d'un billet de cinq cents francs. Dans une troisième circonstance, elle était allée répéter à un fermier allemand de la Voivre une phrase mystérieuse de cinquante mots, qui lui avait valu dix pièces d'or de vingt francs. Pas un instant l'idée ne lui vint de trahir cette confiance, en mettant la mouche nouvellement signalée au courant de ces détails. Elle préférait ne pas mourir tout de suite et elle savait que Pflugk ne pardonnait pas les trahisons. Il courait sur son compte des bruits de vengeance mélodramatiques, qui donnaient froid dans le dos. Elle se sentait toute petite fille devant lui.

Ils bâfrèrent et burent ainsi l'un et l'autre, sans parler, pendant trois quarts d'heure. Bobineux avait mangé, réglé son addition et disparu. Sans doute attendait-il son homme au dehors. Il venait d'être remplacé par un Hongrois à tête de tzigane, couvert de bijoux, sur le compte duquel von Pflugk se renseigna auprès de Fritz. C'était un placier en appareils de réfrigération et en produits chimiques qui jouait des airs avec ses doigts sur la table de bois.

— J'ai envie d'aller à la campagne, dit Blanchette rendue langoureuse par la tarte aux pommes aigres et le fromage. Tu veux m'emmener ?

— Ma foi non... Arnold, l'addition. Ce sera pour une prochaine fois. Au refoir, ma belle.

Au sortir du passage, Pflugk retrouva Bobineux qui lui emboîta le pas. C'était le moment

de l'épater. L'Allemand héla, non un taxi-auto plus difficile à suivre, mais un petit fiacre et cria au cocher, à très haute voix : « A la Préfecture de Police ! » Bobineux, qui avait entendu, ne parut pas étonné. Il appela lui-même un autre fiacre.

Fonctionnaire important, chargé notamment de la surveillance des étrangers, Ludovic Labrume était un gros et grand gaillard d'une quarantaine d'années, barbu, aux yeux ronds, et qui affectait des allures militaires. Il jouissait, auprès du monde bourgeois, d'un prestige, tiré de la crainte. Il manifestait une vive irritation contre ceux qui, selon sa formule, étaient atteints d'espionnite aiguë et voyaient des espions partout. Bobineux était pour lui un vieux toqué, dont il blaguait fréquemment la marotte. Quand un monsieur en fonctions, quand un financier, quand un diplomate avait des ennuis avec quiconque, Labrume intervenait en sa faveur brutalement. C'était en un mot le type de l'intrigant.

Labrume était intimement lié avec Nestor Filacier, directeur des forges franco-allemandes de Louviers. Cet homme solennel et borné lui avait recommandé le baron von Pflugk. Labrume avait chargé le baron von Pflugk de le renseigner sur la valeur morale de ceux d'entre ses compatriotes qui sollicitaient la naturalisation. Impossible de s'adresser à une personne plus compétente. Le baron apportait naturellement des fiches d'autant plus optimistes et élogieuses que l'impétrant était plus dangereux. Le gouvernement de l'Empire payait en compliments dans la *Gazette de Francfort* et dans la *Gazette de Cologne*. Vers le 1er jan-

vier, Guillaume II faisait parvenir à Filacier, par l'intermédiaire d'un attaché d'ambassade, afin de ne pas le compromettre, ses félicitations et ses vœux. Il était même question, au cabinet de l'Empereur, d'accorder à Filacier cette montre en or, qui est la marque rarissime de la faveur souveraine et que jadis un Karageorgevitch jeta sans façon dans les cabinets.

— Charmé de vous voir, baron, comment allez-vous aujourd'hui ? dit Labrume en voyant l'allemand pénétrer dans son cabinet.

— Pas bien, Excellence, pas bien du tout. Mes sacrées douleurs ne me laissent pas une minute de liberté. Excusez ce langage trivial. Je viens vous avertir qu'il ne faut à aucun prix accorder la naturalisation à cet animal de Nathan Boehme. Il a été condamné pour vol à Breslau, en 1894, et on a sur lui les pires renseignements.

Ce Boehme était en effet un chenapan sans intérêt, qui avait été insolent autrefois avec Pflugk, et dont celui-ci s'était juré de briser la carrière.

Labrume remercia avec effusion et promit de passer le tuyau à la Sûreté générale le soir même. Mais il n'avait pas plus de tête qu'un poulet. Ses subordonnés disaient de lui qu'il prenait des notes sur son calepin afin de ne pas les consulter. Pflugk n'ignorait aucun de ces détails. Il n'ignorait pas davantage qu'au bout de dix minutes de conversation Labrume éprouvait le besoin de briller aux yeux de son interlocuteur et lâchait des renseignements intéressants. Il l'aiguilla donc vers la personnalité d'un général qui pouvait être nommé gouverneur de Paris. Labrume gardait une dent à

ce général, qui ne le prenait pas au sérieux. Il le débina tant qu'il put, oubliant qu'il parlait à un étranger, à un ennemi éventuel. Pflugk riait, faisait l'âne pour avoir du son, amenait l'autre à préciser certains traits, qu'il gravait soigneusement dans sa mémoire. Il est si difficile d'être renseigné sur la personnalité des officiers supérieurs, notamment ceux d'Etat-Major. Les impressions recueillies auprès de leurs concierges ou de leurs fournisseurs n'ont le plus souvent aucun intérêt, ne font que refléter des humeurs flottantes ou des griefs triviaux.

Quand ce fut fini, Pflugk, allumant une petite cigarette avec un sans gêne tout à fait boche, se plaignit d'être filé par Bobineux : « Il me suit depuis ce matin. Il m'a accompagné jusqu'ici. Ce n'est pas qu'il soit sale, mais il tient de la place.

— Bah ! — répliqua Labrume — c'est un maniaque. Vous savez bien que nous ne tenons aucun compte de ses rêveries à la Sherlock Holmès. Laissez-le tourner son cinéma. Ça ne vous gêne pas. Vous êtes au-dessus de ces misères.

— Sans doute, mais...

— Si je lui lave la tête à ce sujet, il ira clabauder partout que je protège les Allemands, que vous êtes mon chouchou, que je trahis la France, cent autres balivernes. Je préfère lui confier une mission qui l'éloignera de Paris et vous délivrera.

— Ouf ! soupira von Pflugk en sortant de la Préfecture. J'en ai assez pour aujourd'hui. Ce n'est décidément pas une sinécure que d'être « volontaire » à Paris, en l'an de grâce 1912. Espérons que l'on n'attendra pas longtemps la

grande sonnerie. Il y aurait de quoi autrement se transformer en pied de table de bureau. »

La « grande sonnerie », dans l'argot de l'espionnage allemand, c'est la mobilisation en vue de la guerre. Le rusé germain songea à l'immense quantité de sujets de l'Empire qui attendaient, depuis quarante-deux ans, cette sonnerie solennelle, à ceux qui étaient morts sans l'avoir entendue. La fin de la journée était splendide. Les quais de la Seine et Notre-Dame apparaissaient, déliés et gracieux, dans une lumière violette et or. Il y avait de la joie et de la confiance dans l'air, avec cet arrière-goût voluptueux que prend, au début du crépuscule, la Ville incomparable. Pflugk jouissait de ce spectacle et la jalousie nationale le mordait au cœur. Il admirait Paris et il en voulait à Paris de n'être pas Berlin, il souhaitait sa destruction par le fer et le feu. Quand donc, Dieu des batailles, quand donc sonneraient les pas des chevaux des uhlans sur ces blancs trottoirs ? Quand donc des affiches, placardées en langue française, mais signées de noms de généraux allemands, signifieraient-elles à ce peuple gai, gouailleur et méprisant, que c'était fini de rire et que l'Allemagne exigeait un monceau d'or, toutes les colonies françaises et du respect ? Quand donc retentirait, chanté par des milliers de voix, à travers ces rues orgueilleuses et ces carrefours, le *Deutschland über alles ?*

CHAPITRE II

« DANS LE DÉLAI D'UN AN »

(Juillet 1913)

L'Empereur avait donné l'ordre qu'on ne le dérangeât sous aucun prétexte, le conseil qu'il allait tenir étant chose d'une grande importance. Ces messieurs, à mesure qu'ils se présentaient au Palais, étaient réunis dans un petit salon contigu au cabinet du Souverain. Afin d'éviter les bavardages, les chambellans ordinaires avaient été écartés ce matin-là, sous divers prétextes, et le service se trouvait assuré par le vieux et fidèle Baldus et par la comtesse de Gallwitz, personne très laide, d'un caractère insupportable, mais d'une complète discrétion.

Huit heures sonnèrent. Guillaume II, en uniforme de colonel de la garde, se leva pesamment, toucha trois fois le bois de sa table, en signe d'umberufen, sonna et donna l'ordre à Fritz d'introduire aussitôt leurs Excellences. Avaient été

convoqués en grand secret la veille au soir : deux burgraves, Henckel de Donnesmarck, le quatre cents fois millionnaire survivant de 1870, le général von Hæseler, naguère en semi-disgrâce, l'amiral von Tirpitz, l'ex-chancelier von Bülow, le général von Kluck, le métallurgiste Auguste Thyssen et l'électricien Walter Rathenau. Au moment de prendre la suprême résolution, le singe des Capétiens — comme dit le grand Maurras — tenait à s'entourer de compétences réelles. C'est pourquoi il n'avait fait appel ni à son chancelier, considéré comme intelligent, mais faible de caractère, ni à son ministre de la guerre, administrateur consciencieux mais plat.

Un à un, ces personnages pénétraient dans le cabinet impérial, s'inclinaient, et le Kaiser leur serrait la main avec une distante bonhomie. Ils avaient tous compris de quoi il s'agissait et que l'heure était solennelle. On les invita à s'asseoir hiérarchiquement, puis on leur tint ce langage : « Maréchal, amiral, général, Excellence, messieurs — Guillaume s'exprimait lentement, d'un ton de voix grave et posé, en regardant chaque interlocuteur. — Je vous ai mandés auprès de nous, afin de vous mettre au courant de notre décision, mûrement pesée et réfléchie, qui est de déclarer la guerre à la France et à la Russie, ou de nous faire déclarer la guerre par la France ou par la Russie, d'ici un an, c'est-à-dire entre juillet et août 1914. Certains d'entre vous connaissent les mobiles d'une détermination qui a en vue le bien de l'Empire et qui repose sur un calcul exact des forces en présence et de leur équilibre

en Europe. Les autres devront savoir que nous sommes au point supérieur de notre puissance militaire et maritime et que nos deux ennemis éventuels sont au point où il leur sera, avant notre victoire, plus que malaisé de nous rattraper. Est-ce votre avis, amiral? Est-ce votre avis, général? »

Von Tirpitz et von Kluck saluèrent en portant la main à leur tempe, signe de complet assentiment. L'Empereur continua : « Tous, vous reconnaissez la nécessité d'une expansion allemande digne des hautes destinées que la Providence a promises à notre peuple et que mérite un labeur infatigable. Vous m'avez entendu, en maintes circonstances, parler de paix, d'abord parce qu'il était bon d'engourdir nos rivaux et adversaires éventuels, ensuite parce que mon fils aîné avait, dans le même temps, toute latitude pour chauffer le zèle populaire en vue de la guerre. Les paroles excitantes conviennent à la jeunesse et aux héritiers présomptifs, les paroles rassurantes à l'âge mûr. Aucun de vous ne s'y est trompé et tous nous avons, mes chers collaborateurs, travaillé d'un même cœur à la préparation aussi parfaite que possible de notre grande tâche, parachèvement de celle de mon inoubliable grand-père. Je tiens à vous en remercier individuellement.

« Je vous remercie, maréchal Hæseler, vétéran de notre gloire allemande, d'avoir inculqué à notre grand Etat-Major les traditions qui assurent la victoire. »

Von Hæseler, le cœur plein de rancune, se leva et salua. Il avait une tête de vieille gouvernante acariâtre, mais un grand prestige lui était acquis

parce qu'il avait juré de se suicider, si, un mois après la déclaration de guerre, il ne soupait pas à Paris. Il copiait de Moltke jusque dans ses manies et dans sa façon de grimacer sous ses lunettes, à la fin d'une phrase un peu longue.

— Je vous remercie, amiral, d'avoir, sous votre direction, porté notre marine au point de perfection et d'entraînement où elle est actuellement.

Von Tirpitz, timide comme une jeune fille poilue, se leva et rougit dans sa barbe. L'Empereur, après tant d'années de collaboration, lui en imposait encore au point qu'il bredouillait en lui répondant. Il sortit, de ses grosses lèvres embroussaillées, quelque chose comme : « Tout à fait de mon mieux », suivi du d'un : « Aux ordres de Votre Majesté », qui avait l'air d'un grognement.

— Je vous remercie, général, d'avoir préparé, pour nos armées d'invasion, un plan qui est comme le résumé de tous les travaux antérieurs et d'une réalisation engageante. L'important, en effet, est que la forme et la vigueur de l'agression plaisent à nos invincibles armées. On n'accomplit bien que ce qui agrée.

Von Kluck laissa une pâle expression de contentement éclairer son front bombé, son visage sérieux jusqu'à la tristesse et légèrement empâté. Il n'ignorait pas que la plus lourde responsabilité de cette grosse affaire reposerait sur ses larges épaules. Il appréciait l'honneur et le poids.

— Je vous remercie, Excellences, dit encore l'Empereur, — conjoignant dans sa gratitude Henckel, von Bülow, Thyssen et Rathenau, — d'avoir apporté tous vos soins à la triple perfec-

tion diplomatique, financière et industrielle des moyens qui nous permettront d'accomplir, avec l'aide de Dieu, notre projet. L'Allemagne vous remercie par ma voix.

Von Bülow, l'homme délié, le « parisien » de l'Empire, l'ancêtre Henckel, le vieux et bourru Auguste Thyssen, hérissé comme un gros oursin blanchi, et le mal soigné mais génial Rathenau accomplirent le rite du salut, les deux premiers en perfection, les deux autres plus gauchement, avec une nuance d'affectation rustique de la part de Rathenau, électricien du Danube.

— Maintenant, messieurs, ajouta le singe des Capétiens, je vous demande de me faire connaître, chacun dans votre sphère, vos derniers desiderata, ou si vous avez quelques objections, et j'exige de vous une franchise germanique.

— Aucune objection, Votre Majesté — dit von Hæseler de sa voix sèche, toujours copiée sur celle de de Moltke, — si ce n'est que cette glorieuse détermination eut pu être prise il y a dix ans, alors que la France était en pleine désorganisation militaire. Ces gens-là ont refait quelque chose depuis. Le sort des armes ne dépend pas de quelques centaines de mille hommes de plus ou de moins. Il dépend du choc et du contre-choc. Nous l'emporterons dans le choc, c'est certain. L'emporterons-nous dans le contre-choc? Tout le problème militaire est là.

Guillaume II qui connaissait son pèlerin, négligea de répondre au reproche indirect d'une décision tardive et approuva de la tête la seconde partie du sévère topo.

Le naïf von Tirpitz montra tout de suite le fond de son âme : « Votre Majesté est-elle complètement assurée de la non participation de l'Angleterre à la lutte ? De cette non participation dépend en effet le succès de nos opérations maritimes du début, de notre guerre de course et de surprise. »

Guillaume répondit avec force : « L'Angleterre se tiendra tranquille. Le prince Lichnowsky, qui connaît à fond la société anglaise, m'en a donné la complète assurance, et la princesse, en la finesse de qui j'ai la plus grande confiance, m'a renouvelé cette certitude. Alors qu'il n'y a en France, dans le monde politique, hormis les socialistes, que de rares partisans d'une entente franco-allemande, les trois quarts du monde politique anglais nous sont formellement acquis. Selon Lichnowsky et la princesse, l'idée seule d'une entrée en scène de l'Angleterre, aux côtés de la France et de la Russie, est absurde. »

Ici, dérogeant aux usages, le vieil électricien Rathenau se permit de prendre la parole : « Que Votre Majesté me pardonne si je ne partage pas entièrement l'optimisme de son Excellence le prince Lichnowsky. Le prince est renseigné et il voit juste, mais il n'observe qu'un milieu, qui est aussi celui qu'observe la princesse sa femme. Ce milieu est celui des artistes, mondains, diplomates, esthètes de la ville de Londres, tous gens férus de notre beau pays et souffrant peu de notre supériorité industrielle et commerciale. Il me vient, des milieux industriels et puritains anglais, un son de cloche un peu différent. Tout

dépendra, quant à l'Angleterre, de la façon dont les hostilités seront engagées. Il faudrait que la forme de l'engagement fut telle qu'aucun Anglais ne sentit la possibilité d'être lésé par le développement de la victoire allemande. Cela est du moins mon humble avis. »

Guillaume aimait Rathenau, précisément pour sa rudesse et aussi pour son don consistant à développer ses entreprises, à leur donner le plein rendement. Il répondit : « Tant que vivait notre oncle et ennemi personnel Edouard VII, — Dieu ait son âme ! — je ressentais des craintes analogues aux vôtres, cher conseiller Rathenau. Mais aujourd'hui mon avis est celui du cher Lichnowshy. Les anciens alliés de Waterloo ont entre eux trop d'affinités historiques et ethniques pour se jeter l'un contre l'autre, à l'occasion d'une concurrence commerciale, que peut aplanir et régler le partage équitable de l'univers. Nous ne menaçons pas l'Angleterre... pour le moment.

— Mais une fois à Constantinople ?... »

Et les yeux de Walter Rathenau brillèrent de concupiscence sous ses lunettes d'or, comme ceux d'un Diable bourgeois.

— Attendez, cher homme, attendez. Chaque chose en son temps. Il est question, Tirpitz parlait d'un péril immédiat, non d'un danger à échéance. L'habitude de l'électricité donne à vos prévisions une promptitude télégraphique.

On rit. Von Kluck, à son tour de bête, émit l'avis que de la soudaineté écrasante des premiers résultats militaires dépendait l'abstention des Anglais : « En cinq jours, la Belgique étant

percée sans coup férir, nous jetons sur la France deux millions et demi d'hommes. Or, il n'est pas vraisemblable que l'armée belge fasse obstacle à l'armée allemande. Cet obstacle, supposé possible, — ce qui est chimérique — serait de quarante-huit heures tout au plus. Donc comment admettre qu'en une semaine l'Angleterre, qui n'a aucune armée de terre, s'opposerait à notre objectif principal ?

— Elle a sa flotte et un débarquement est toujours possible — objecta von Tirpitz.

— Amen », ajouta Rathenau.

Ici Auguste Thyssen fit un signe respectueux pour indiquer qu'il demandait la parole. L'Empereur la lui accorda. Le rusé métallurgiste donna un tour particulièrement laconique à son observation : « Débarquement où cela, dans le Cotentin ? J'ai les principales mines de Normandie, le port de Diélette. Avec cent mille hommes amenés en automobile, je réponds de tout. »

L'ancêtre Henckel, qui entendait mal, le pria à voix basse de répéter ce calcul impressionnant. Thyssen recommença, en termes identiques, martelant les mots, et avec un accent de sincérité qui charma le singe des Capétiens : « Ça vous en bouche un coin, messieurs — dit-il en français, puis effaçant aussitôt cette familiarité — Lichnowsky ne s'exposerait pas à être pendu en nous faisant de faux rapports. Mais l'Angleterre commettrait-elle la folie insigne de marcher contre nous, que nous saurions, en moins de deux semaines, la mettre hors de combat sur terre et

menacer ses côtes à notre tour par l'occupation de Calais, en dépit de sa flotte considérable. Voilà qui rassurera à la fois von Tirpitz et Rathenau. Reste la question de nos alliés. Il m'est permis d'affirmer, *sub rosa,* que l'Autriche est d'ores et déjà une dépendance non seulement de l'empire allemand, mais encore du royaume de Prusse. Ceux d'entre vous qui sont au courant de la question me comprendront. Les autres me croiront sur parole. Quant à l'Italie, hein ! Bulow, quant à l'Italie, eh bien je vous passe le crachoir.

— L'Italie nous sera certainement fidèle — affirma le prince de Bülow de son ton posé et uni, avec cet œil profond et vif à la fois, qui a fait sa fortune politique et diplomatique. D'abord sa finance est entre nos mains, à un point qu'il est difficile d'imaginer. Ensuite, tous ses grands intérêts, moins la question des terres irrédentes — mais nous ferons entendre raison à l'Autriche — s'accordent parfaitement avec les nôtres. Enfin... oui enfin, laissez-moi vous conter une anecdote. Cela se passait tout récemment à Rome, dans une illustre maison, où avaient été conviés les principaux personnages de la politique italienne, qui sont, comme vous ne l'ignorez pas, les premiers politiques du monde...

— Après les nôtres... interrompit gaiement l'Empereur.

— Immédiatement après les vôtres, sire, bien entendu. Donc nous étions attablés la princesse et moi, entourés de tout ce qui se fait de mieux en intelligence et en fortune péninsulaires, quand il prend l'idée à notre hôte; légèrement imbibé

d'un excellent vin de France, je le reconnais, quand il lui prend l'idée de demander à quelle époque ces crus renommés seront allemands...

— *Lorsque vous les aurez conquis avec nous,* répliquai-je, *mon cher comte un tel. Je bois à cette heure solennelle où nos deux destinées en armes seront conjointes.* Or, que Votre Majesté considère ceci, et je vous le fais remarquer, messieurs, tous les convives, sans aucune exception, tous se joignirent à mon toast. Ce fut très cordial et très beau. La princesse de Bülow en pleurait de joie. »

Car von Bülow, marié à une italienne, avait souffert secrètement de l'éloge accordé à la Lichnowsky, que personnellement il détestait.

Il y eut un silence, pendant lequel chacun mesura l'immensité du gouffre ouvert et les milliers de vies humaines qui allaient y être précipitées. A peine les meneurs d'hommes ont-ils commencé à déclencher les événements qu'ils n'en sont déjà plus les maîtres. Leurs appréhensions elles-mêmes, leurs dernières hésitations s'ajoutent au poids qui les entraîne. Ils sont mus en croyant mouvoir.

Cet original de von Hæseler, qui franchissait aisément l'étiquette, pivota alors tout d'une pièce vers von Kluck, dont la rapide fortune militaire l'irritait : « Une simple question général...

— Mais faites donc, je vous en prie, Excellence.

— Au moment de sonner l'alarme, êtes-vous sûr du haut commandement, je veux dire certain qu'aucun des généraux menant le bal n'est affligé de cette fâcheuse manie dont nous éprou-

vâmes les effets en 1870 et qui, prétend-on, s'imposa, vers la fin de sa carrière, au prince de Bismarck en personne. »

Von Kluck sentit la pointe, car il passait lui-même pour affligé de cette fâcheuse manie, mais il répondit fort posément : « Voici quelques mois, au moment d'Agadir, je me suis préoccupé de cette question de la morphine, car c'est à cela sans doute que votre Excellence fait allusion. J'ai fait venir le professeur Erlenmeyer et deux ou trois autres spécialistes, qui traitent, dans leurs maisons de santé, ce genre de funeste habitude. Je les ai, au nom de l'Empereur, relevés du secret professionnel, leur demandant de me désigner les officiers supérieurs qu'ils avaient pris en traitement depuis cinq ans. Ils ont obéi. Aucun des noms qu'ils m'ont fournis n'est actuellement proposé pour un commandement en chef. J'ai néanmoins, sur leurs indications, biffé quatre généraux et dix-huit colonels, dont la rechute pouvait être à craindre.

— Je vous en sais gré, général, dit Guillaume II. Je tiens du reste à déclarer ici que si Schweninger, interrogé par moi, jadis, a declaré qu'il avait fait quelquefois des injections de morphine au prince de Bismarck, son client, ceci n'a été pour rien dans les raisons qui m'ont amené à me séparer de lui et qui étaient purement politiques.

— La chose est d'importance, reprit von Hæseler. En 1870, un général que nous connaissons tous, ivre de son poison favori, qu'il excusait par la fatigue de la campagne, rompit une manœuvre magnifique du général en chef von der

Thann et faillit amener une retraite précipitée ; or, une retraite, au début de cette campagne projetée, serait un désastre, songez-y, messieurs. C'est pourquoi je me permets d'insister.

— Je reprendrai mon interrogatoire des sommités médicales, cela dès demain. Je ne puis faire davantage dans cette direction. »

Von Kluck s'inclina militairement. Guillaume II, pendant ce dialogue, donnait des signes d'agacement. Ce fut pis quand von Hæseler, se tournant respectueusement vers le Maître, demanda :

— Le général von Hindenbourg sera-t-il rappelé à l'activité ?

Hindenbourg, quelque temps auparavant, s'étant comporté en sanglier, avait été renvoyé dans ses terres de Silésie.

— C'est déjà fait, dit brusquement l'Empereur.

— Cela est bien et heureusement fait.

— Hein, quoi, mais quoi donc ? demanda Henckel, tendant son cou pelé de vautour et comprenant qu'il s'agissait de choses militaires.

L'Empereur s'approcha de lui et d'une voix tonnante : « Vétéran de la grandeur prussienne, soyez bien assuré que le glaive n'a pas dégénéré dans nos mains. Nous l'aiguisons en silence depuis de longues années. Vous serez émerveillé du résultat. Il faut seulement — et son regard aigu, appuyé, fit le tour de ses collaborateurs — que les principaux artisans de la grande œuvre s'entendent fraternellement, se comprennent et s'entr'aident et obéissent d'un commun accord à notre impulsion. Promu par Dieu pilote du na-

vire, je conduirai le navire au port. Messieurs, à la plus grande Allemagne ! »

L'audience avait pris fin. Les conseillers saluèrent et sortirent cérémonieusement, dans l'ordre où ils étaient entrés. Souvent l'Empereur retenait l'un ou l'autre. Mais, cette fois, il les laissa partir ensemble.

Seul, il ouvrit un tiroir de sa table, déploya une énorme carte collée sur toile, qui représentait l'Allemagne et l'Autriche centre du monde, avec leurs innombrables réseaux de chemins de fer et leurs lignes de forteresses. Il l'examina longuement. Parfois il soupirait, comme s'il avait un poids sur la poitrine. Cette détermination qu'il venait de prendre, après trente ans de tergiversations, était la grande affaire, non seulement de son règne, mais de l'histoire moderne de l'Allemagne. C'était le mot d'Hamlet : il s'agissait d'être ou de ne pas être. Guillaume de Hohenzollern avait toujours eu le goût de la surprise, de la contrariété, du coup de théâtre, des tournants brusques. A son avènement, alors que chacun s'attendait à le voir mobiliser son immense armée au premier prétexte, il avait au contraire donné un fort coup de barre vers la paix. Il revoyait la délégation dite « des questions ouvrières » mandée par lui à Berlin contre la volonté de Bismarck, — dans quelles délices de désobéissance ! — la bonne figure désuète du papa Jules Simon. Il entendait la voix fluette du vieux parlementaire français et celle, plus endormante, du sénateur Tolain. Puis de longues années de rapports quasi amicaux, en tous cas singulièrement dé-

tendus, avec le gouvernement de la République, si bien qu'il avait pu dire un jour, en parlant de l'Angleterre, à un journaliste français : « Quand détruirons-nous ensemble la vieille Carthage? » Le journaliste avait fait une si drôle de tête étonnée que Guillaume n'avait pas insisté. Puis la maladie, et quelle maladie! Chargée de menaces implacables, d'allures héréditaires, occupant la gorge et le voile du palais... puis les consultations des médecins, les mines, les chuchottements. C'était alors, en ce moment de grand trouble physique et moral, devant les responsabilités d'outre-tombe, qu'il s'était demandé amèrement s'il n'avait pas été dupe d'un mirage, si cette volonté de paix n'allait pas directement à l'encontre des intérêts de l'Empire. Il avait cru lire, dans bien des regards de loyaux et fidèles allemands, le désir qu'il cédât la place à un autre, plus belliqueux, mieux convaincu de cette nécessité de l'agrandissement par les armes qu'imposait au peuple germanique son surcroît de vitalité et de natalité. Là, oui là, précisément, il avait commencé à pencher vers la guerre et la guerre avait hanté ses nuits.

Les diplomates des diverses nations, ceux qui renseignent leurs gouvernements sur les pensées intimes du souverain auprès duquel ils sont accrédités, étaient maintenant bien convaincus de ses intensions pacifiques. Il fallait les ancrer dans cette conviction. Jamais Guillaume n'avait été plus conciliant en paroles qu'à partir du jour où il s'était mis à combiner sérieusement la guerre. Il était temps. Son armée frémissante

d'une longue inaction, que rendait plus sensible encore une préparation intensive, commençait à se détacher de lui. Les vieux chefs, quand il leur adressait la parole aux manœuvres ou aux bals de la Cour, répondaient avec une déférente brièveté et les jeunes affectaient auprès du kronprinz un empressement significatif. Bien que lui-même eût admis et encouragé cette répartition des rôles, l'Empereur commençait à en souffrir. Par ailleurs, plus imaginatif que le plus imaginatif de ses sujets, il éprouvait l'étouffement de la trop petite communication avec la mer, avec l'élément mobile, route des mondes. Il se trouvait enserré et encerclé, et de semaine en semaine, de mois en mois, d'année en année, il avait davantage envie de briser l'obstacle, de rompre l'anneau, de refouler les tampons interposés entre l'Allemagne et l'Orient. L'instinct des conquérants grandissait en lui, accompagné des rêves semi-pratiques, semi-mystiques, qui masquent la vision du sang répandu...

Un heurt discret, suivi de l'entrée d'une révérence : la comtesse de Gallwitz venait annoncer à sa Majesté que de nouveau le conseiller Auguste Thyssen demandait à être introduit, accompagné cette fois de deux français. L'un était le sénateur Jaudrion, président du Conseil d'administration des Forges de Brettin, près de Lille, l'autre Nestor Filacier, directeur technique des Fonderies de Louviers.

L'Empereur était assez mal renseigné sur ces deux visiteurs. Le premier, sénateur du clan Broutard, représentait l'agent de pénétration vé-

nal et mou, l'homme à tout faire. Le second était un prétentieux et solennel imbécile, pilier du libéralisme d'assemblée. Or, Auguste Thyssen, connaisseur en métaux, mais mauvais psychologue, lui avait donné Jaudrion comme une lumière et Filacier comme une conscience. Il s'agissait de les convaincre que l'Allemagne voulait la paix, afin de les amener à doubler le capital des deux entreprises qu'ils dirigeaient de concert avec les allemands et qui aideraient puissamment au ravitaillement en munitions des armées en marche.

Ils entrèrent, assez intimidés, suivis de leur cornac. Jaudrion était de haute taille, large d'épaules, avec un visage glabre et plissé de comptable qui surfait ses chiffres. Filacier, de taille moyenne, avait une belle barbe blanche, la voix fleurie et des yeux clairs. Le vieux Thyssen semblait fier d'eux, comme de deux animaux dressés.

Guillaume les mit tout de suite à l'aise par ses compliments et ses plaisanteries, dont Thyssen faisait naturellement les frais. Cela en vertu d'un accord tacite entre le souverain et ses conseillers ordinaires. Il s'informa avec beaucoup de soin du rendement actuel et éventuel des Forges de Brettin et de celui des Fonderies de Louviers. Dans sa pensée, les armées allemandes occuperaient rapidement le nord de la France, prendraient Paris, puis enverraient une coulée vers l'ouest, en Normandie, où elles feraient leur jonction avec le corps de débarquement du Cotentin. La valeur technique des établissements de Brettin et de Louviers était liée à ces calculs militaires.

A cet interrogatoire serré, Jaudrion répondait avec une grande clarté, de la précision et de la méthode. Si bien qu'à un moment, Guillaume, enchanté, l'interrompit pour lui dire : « Vous me rappelez quelqu'un dont j'avais beaucoup admiré les connaissances industrielles et financières, il y a un peu plus d'une vingtaine d'années. Il a depuis été ministre. Il parlait l'allemand. Il avait même traduit notre Schopenhauer. C'était un philosophe. Bureau, Poureau, comment donc?...

— Burdeau, sire, répliqua Jaudrion, assez peu flatté de la comparaison, où il crut voir à tort une intention ironique. Je l'ai connu, en effet. Nous étions de la même génération.

Thyssen, malin, eut le sentiment d'une gaffe. Mais la gaffe, aux yeux de l'allemand, est une preuve de supériorité.

Cependant Nestor Filacier, immobile dans son fauteuil, souffrait de l'importance que prenait Jaudrion et commençait à le détester. Vaniteux et léger avant tout, il se demandait s'il pourrait faire ensuite à ses collègues un récit avantageux de cette entrevue. Son tour vint et il se rasséréna. C'était à lui que Guillaume, résolu à la guerre, réservait l'apologie de la paix et du rapprochement de « deux grands peuples, séparés trop longtemps par un malentendu. »

— Est-il fort, — songeait Thyssen, — moi-même, si je ne connaissais le fond des choses, je le croirais convaincu.

Le singe des Capétiens se contentait de répéter les propos qu'il avait tenus, pendant tant d'années, à tous les français, diplomates, politiciens,

comédiens, industriels, journalistes, commerçants, soldats ou navigateurs qui étaient venus lui rendre visite. Chacun d'eux avait cru qu'il recevait une précieuse confidence et que l'âge d'or allait commencer. Les uns avaient eu le courage de prononcer le nom de l'Alsace-Lorraine. Les autres ne l'avaient pas eu. C'était un jeu de l'Empereur de conjecturer, d'après l'allure et la physionomie de son interlocuteur, si ce sujet fatal serait abordé. Il avait pensé que Filacier n'oserait pas. Or, à sa grande surprise, Filacier osa. Il est vrai qu'il s'y était préparé. Dans le train il songeait : « Pourvu que, sur la question de l'Alsace-Lorraine, Jaudrion ne me devance pas. » Mais Jaudrion, pratique, ne songeait qu'à ses installations de forges, aux capitaux et dividendes. Au lieu que Filacier avait des conceptions de haute politique. Il s'émerveillait de son propre courage, cependant que ces mots sortaient de sa bouche, pâles et demesurés comme dans les rêves : « Sans doute, Sire, mais... il y a l'Alsace-Lorraine. »

— Eh bien le temps est la plus grande force. Nous finirons par trouver un *modus vivendi*.

— Un *modus moriendi*, — se dit Thyssen, à la pensée des champs couverts de cadavres, des maisons en flammes et des cris des agonisants. Il avait fait la campagne de 1870, étant alors âgé de vingt-quatre ans, et ces souvenirs étaient demeurés gravés dans sa grosse tête solide.

— Il est charmant, il est irrésistible — pensait Filacier, rouge de plaisir. — Quel émoi quand je rapporterai demain cette parole à Paris !

— Votre Majesté m'autorise-t-elle à répéter

confidentiellement à deux ou trois personnes qualifiées et très sûres ce qu'elle vient d'avoir la bonté de me dire ?

Cette demande, après les « déclarations » quant à l'Alsace-Lorraine était de règle : « Mais certainement », répondit Guillaume. Ayant envie de se dégourdir, il se leva et emmena ses visiteurs admirer, dans un vestibule, quelques cartons de tapisseries venant des Gobelins, et un Watteau. Thyssen achetait de la peinture munichoise, afin de dépenser son argent, mais s'en fichait profondément. Jaudrion aussi, bien qu'il jouât les connaisseurs. Filacier n'admirait sincèrement que Bonnat, qu'il avait rencontré chez des amis communs. Il célébra avec chaleur son don de la ressemblance et ses fonds bruns.

— Son Renan était superbe... fit Guillaume II.

— Il y a surtout une dame en velours sombre, dont je ne me rappelle plus le nom, et qui est un chef-d'œuvre véritable, ajouta Filacier.

Il avait effleuré l'espoir d'être retenu à déjeuner, ce qui eut augmenté de beaucoup l'importance de l'entretien impérial et de la « déclaration ». Mais il n'en fut rien. Guillaume II escomptait des convives plus amusants, après une matinée bien remplie. Jaudrion ayant consenti aisément à doubler les capitaux dans les deux affaires, le but était atteint.

Cette combinaison expédiée, le Hohenzollern reçut encore ensemble trois importants personnages : Salomonsohn, directeur de la *Disconto,* Heinemann, fondé de pouvoir de la *Deutsche Bank* et Doctor Lucius de la *Dresdner Bank.* Les deux

premiers avaient le facies juif, minces tous deux et serrés dans leurs redingotes. Le troisième était un large allemand velu. Salomonsohn avait fait de fréquents séjours à Paris. Il était un partisan acharné de la guerre immédiate et se plaignait de n'être pas suivi par tous les membres du conseil d'administration de la *Disconto,* plus timorés que lui. Heinemann était hésitant. Doctor Lucius, en sa qualité de pangermaniste, souhaitait qu'on déclarât la guerre à l'univers, en émettant, pour commencer, trente milliards de papier. Sa thèse était que l'Allemagne et l'Autriche, vivant sur elles-mêmes, pouvaient se tirer de tout avec le cours forcé. Aussi Guillaume, qui aimait les surnoms, l'avait-il baptisé « simpliciste. »

— Messieurs, — commença le Maître, — si je vous annonçais que nous déclarons demain la guerre à la France et à la Russie, seriez-vous en mesure de rembourser vos déposants et de faire honneur à votre crédit ?

— Nullement, Sire, fit Heinemann.

— A mon regret, non, Sire, fit Salomonsohn.

— Hélas ! non, Sire, fit Doctor Lucius.

— Eh bien, messieurs, arrangez-vous de telle sorte que, si je vous pose dans six mois la même question, vous me fassiez une autre réponse. C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Les trois financiers se regardèrent. Ils avaient compris. Aucun d'eux ne fit la moindre objection. Il n'y avait plus qu'à se mettre au travail, et de quel cœur !

Un peu de délassement, cette fois, était permis. Le Kaiser sonna la Gallwitz.

— *On* est là?
— Oui, Sire,
— Introduisez.

Harry Kessler, gentilhomme bavarois, favori puis en disgrâce, puis refavori, qui s'enorgueillissait d'une lointaine ressemblance avec l'Empereur, tout en prétendant le détester, — cette brouille feinte faisait partie de leurs conventions, — entra accompagné d'une jolie femme brune intimidée, la danseuse Carlotta Weiss, dite Blümchen. Harry Kessler menait à Paris une existence apparente d'esthète noceur, uniquement préoccupé d'architecture, d'imprimerie et de ballets russes. Il jouait les Mécènes, protégeait les artistes et les gens de théâtre. Il passait pour indifférent aux attraits féminins et s'empressait néanmoins auprès des beautés en vogue. C'était un personnage subtil, cancanier, redoutable et mouvant. Ses amis mêmes n'arrivaient pas à démêler le sens de toutes ses comédies et de ses changeantes attitudes. Certains bons allemands l'accusaient de manquer de loyalisme. D'autres alors clignaient de l'œil et affirmaient que cela se verrait au bout. Les Français de sa connaissance le considéraient bien entendu comme parfaitement inoffensif et sincèrement ami de notre pays. Il suffisait, en 1913, qu'un Allemand ne vomit pas à table et ne détraquât pas les water-closets des maisons où il était invité, pour qu'on s'extasiât sur ses sentiments français, pour qu'on haussât les épaules au moindre soupçon dirigé contre lui : « Un tel, mais c'est comme un parent à nous ! » Un an plus tard, ce parent tuait les pe-

tits français à coups de crosse de fusil et coupait les femmes en morceaux, après les avoir préalablement violées. Il ne faut pas oublier qu'en Allemagne l'esthétisme est l'antichambre du sadisme.

Présentée par Kessler, Carlotta Weiss, menue et bien faite, avec deux yeux bleus faïence comme des petites soucoupes et un nez grec aux narines gourmandes, fit une grande révérence de cour.

— Qui donc vous a nommée Blümchen ? Cela est parfaitement dit, mademoiselle. Ce doit être ce diable de Harry.

— Non, Sire, c'est Max... elle se reprit... c'est mon directeur.

Ce directeur, féru à la fois d'exotisme et de modernisme, montait des pièces orientalo-munichо-berlinoises, où des actrices déshabillées dans des tuniques bleues électriques, avec des turbans verts mort-de-sirène, avaient un grand succès.

— Je le regrette pour Harry ; et que représentez vous présentement ?

— *La Maison transparente de Bagdad,* Sire. J'y danserai le « Pas de la mort ».

— Voulez-vous m'en donner une esquisse ?

Carlotta regarda Kessler, qui sourit. Il s'attendait à la demande impériale et il avait prévenu la jeune artiste, laquelle avait pris ses mesures en conséquence, supprimant corset et jupon. Néanmoins, il fit cette observation : « Je dois avertir Votre Majesté que Blümchen n'a vraiment tous ses avantages que dans le costume dessiné par moi, en superposition de noir et de

blanc, avec étincellement de croix gammées d'argent, étoilées d'or. »

Guillaume rit de bon cœur, montrant ses fortes dents sous sa moustache : « Quel langage ! Te voilà décidément costumier et il faudra que je te demande une maquette pour mon entrée dans la ville de... »

Puis se tournant galamment vers Blümchen : « Dans quelle ville, à votre choix, mademoiselle ?... »

La gracieuse enfant récita, comme une leçon bien apprise : « Paris d'abord... Ensuite Londres et Saint-Pétersbourg.

— Elle est stylée. Compliments, Harry. Hélas non, mademoiselle, nos visées sont plus modestes. L'Allemagne est commerçante et pacifique. Il s'agit simplement d'entrer, un jour de fête, dans une ville allemande.

— Diantre, songea Kessler, qui connaissait son pèlerin, ça doit chauffer. Sans cela Alarmvogel ne serait pas si débonnaire. »

Alarmvogel — oiseau d'alarme — était le surnom donné à Guillaume II par ses officiers et qui, des casernes, était arrivé à la Cour. Les princes ne désignaient pas leur père autrement.

La Carlotta, entre temps, avait habilement relevé sa jupe sur des jambes nerveuses, gainées dans des bas noirs lamés d'argent, échancré son corsage de ville et dénoué largement une chevelure d'un noir violet, qui lui tombait jusqu'aux genoux. Le contraste de ce fleuve ténébreux, de la bouche rouge et des yeux clairs, était infiniment voluptueux.

Guillaume se carra dans son fauteuil. Kessler, tel un maître à danser, donna quelques explications préliminaires : « La Mort a aperçu la Vieillesse qui lui fait signe. Mais elle ne l'écoute pas. Il lui faut un cavalier plus jeune et plus hardi. A ce moment survient la Guerre, casquée et le glaive à la main. La Mort l'accepte avec enivrement, et toutes deux, d'abord lentement, puis d'une allure passionnée, dansent, dansent jusqu'à ce qu'ayant perdu le souffle elles s'arrêtent épuisées. La musique, à laquelle il faut suppléer ici par l'imagination, est empruntée à Chopin. On la joue sur six instruments seulement, afin qu'elle souligne sans étouffer. »

Il y avait dans cette petite femme, mêlée de sang allemand, hongrois et sémitique, une extraordinaire adaptation du corps à la signification du ballet. Elle l'écrivait dans l'air. Elle conjoignait la mimique classique à des inventions sauvages, effrontées, puis langoureuses, qui donnaient le frisson double aux spectateurs. Parfois elle s'arrêtait brusquement, dans une attitude de défi ou de fuite ou de menace, ainsi qu'une statuette éphémère, et l'harmonie de ses mouvements l'agrandissait. Son cou, ses épaules, sa poitrine ambrée et solide comme deux petites coupes retournées, avaient l'inclinaison classique des figurines tanagréennes, alors que les jambes, la croupe animale et le bas du torse appartenaient à l'Asie.

Kessler souriait, comme un marchand d'esclaves qui prévoit un marché avantageux, comme un vizir dont le maître est content. Le Hohenzol-

lern avait la mine oblique et fausse du souverain qui a du mal à contenir l'homme. Toujours prêt à se comparer et sachant ce qu'il savait, il évoquait un néronisme supérieur, où la sensualité macabre se doublait de cabotinage. Blümchen maintenant enlaçait une Guerre invisible et celle-ci se reflétait dans ses regards, devenus féroces et avides. Il émanait d'elle une odeur de sang, atténuée par le parfum exquis et naturel de ses mouvements.

— Bravo, bravo — fit Guillaume, soulevant et agitant sa main du bras valide. A ces minutes-là seulement il souffrait de son infirmité, si peu conforme aux idées de force et de domination qui l'agitaient.

La mimique cruelle avait pris fin. Essoufflée et en sueur, Blümchen, bien qu'abandonnée par le dieu intérieur, n'en était pas moins désirable. Mais son instinct de femme comprit, au visage soudainement détaché et glacial de l'Empereur, qu'elle avait, sans le savoir, suscité une image déplaisante. Kessler devait lui dire en sortant, non sans préciosité : « Tu es une si incomparable magicienne que tu éteins, par excès de flamme, ce que tu viens d'allumer. »

CHAPITRE III

UN DINER CHEZ HASEWALD

(Novembre 1913)

« Attention, messieurs, attention, — cria avec un fort accent allemand, à sa table de dix-huit couverts, Henri Hasewald, de la *Banque Patriotique*. — Notre éminent ami Nestor Filacier a une communication conséquente à vous faire. » Il voulait dire « importante », mais sa langue, en français, fourchait.

Il y avait là, autour des verreries rares et des fleurs de serre, un assemblage de ce que l'on est convenu d'appeler le Tout-Paris : grands industriels, députés, sénateurs, académiciens, vieilles dames surchargées de bijoux, jeunes et jolies femmes, décolletées en avant jusqu'au sternum, et en arrière jusqu'aux vertèbres lombaires. Aussi des gens de Bourse et des journalistes d'affaires. Ne vous laissez pas prendre aux titres, aux décorations, ni aux situations. Une immense légè-

reté, une incroyable inconsistance, telle était la somme de tant d'appétits, de vanités et de convoitises. Toutes ces personnes, distinguées et décoratives, désiraient surtout ne pas être troublées dans leur digestion et dans leur habituel trantran. La chère était médiocre, car la juiverie allemande ne sait pas manger. Les vins étaient falsifiés et chers, dans des bouteilles préalablement empoussiérées et promenées solennellement par des larbins en grande tenue, aux mollets énormes, dont la plupart venaient de Hambourg.

Nestor Filacier, plein de vanité satisfaite, se disait que la vie était bonne. Il prit une mine docte et articulant avec netteté les syllabes : « Voici : Comme lors de cette visite, il y a quatre mois, au cours de la conversation, je m'étais enhardi à prononcer, un peu intempestivement peut-être, le mot d'Alsace-Lorraine, l'Empereur me répondit textuellement ceci : « *Eh bien, le temps est la plus grande force, nous finirons par trouver un* modus vivendi ». Je regrette que mon vieil ami Jaudrion, qui recueillit comme moi ces paroles mémorables, ne soit pas ici ; mais son fils, n'est-ce pas, mon cher Charles, peut en attester la scrupuleuse exactitude. »

Beaucoup plus occupé de sa délicieuse voisine, la blonde Sylviane Haspa, que du caractère de Guillaume II, Charles Jaudrion, jeune et élégant médecin aux yeux clairs, qui achevait son internat, répondit : « Je l'atteste... » Puis à Sylviane : « C'est la dixième fois en cinq jours que j'entends citer ce texte boche Je commence à en avoir assez. »

Déjà tout le monde s'extasiait sur les deux sens, l'apparent et le caché, d'une aussi solennelle déclaration. Labrume, allongeant son cou congestif, dit à Elsa Hasewald : « C'est bien clair », et celle-ci, née Sturm, pareille à une grosse perruche, fit une moue mâchonnante, en abaissant sa face-à-main. L'historien Marcel Totteleu, célèbre pour ses précisions à rebours, affirma qu'un tel propos confirmait son récent article, destiné à la *Revue des Deux-Mondes :* « La paix consolidée pour cinquante ans. » Selon lui, l'Empereur François-Joseph était aussi pour beaucoup dans cette consolidation. Totteleu parlait d'une voix sèche, sifflante, suçant ses lèvres comme un homme content de soi. Il avait un tout petit nez, une bouche mince, une barbiche qu'il tripotait sans cesse et un lorgnon. On l'avait surnommé « le faux Clouet ». Chef-d'œuvre de poltronnerie, de pusillanimité, d'ingratitude, de lâchage et d'irrésolution, il passait en Angleterre, pays des mirages, pour un homme de fer, et à l'Institut, palais des illusions, pour un collègue loyal. Non loin de lui, le marquis de Taillifet, doctrinaire libéral, chauve comme certains oiseaux et non moins immortel, se frotta les mains en répétant, à la faubourienne, car il affectait d'aller au peuple : « Il y a du bon ! » Président du Conseil d'administration de plusieurs affaires allemandes en France, grâce à l'amitié de Hasewald, il admirait grandement Guillaume II. C'était aussi le sentiment du gros et rouge député Valgevial, congestion ambulante, avocat-conseil de ces mêmes affaires. Différents d'opinion quant à la façon de faire le bonheur des

masses, ce monsieur et ce citoyen se réconciliaient dans l'amour du jeton de présence. C'était aussi le sentiment du galant sénateur progressiste Brux Talbin, de Zahler dit Payeur, gendre de Henri Hasewald, de l'effrayant Joseph Ochs, l'historien d'Israël, membre de la Commission du budget, et de l'ingénieur au nom prédestiné Testeboche.

De l'avis général, une affirmation quant à la paix tombant de si haut, et de cette qualité, ne devait pas demeurer inconnue du grand public. Il fallait que le bureau de l'opinion, qui fonctionne à la *Banque Patriotique,* s'en emparât et la fît circuler. C'était un service à rendre aux deux grandes voisines, entre lesquelles l'affaire récente et malencontreuse d'Agadir avait récemment jeté de nouveaux germes de méfiance. Il n'y avait pas de tâche plus urgente que de « promener, héhé, ce rameau d'olivier ». Cette définition de Totteleu eut un grand succès. Il s'éleva autour de la table un murmure favorable, comme quand la chanteuse a réussi son *ut* ou son *fa* dièze. Parlez-moi d'un ancien du quai d'Orsay pour dénicher la métaphore appropriée. Emerveillée pour de bon, cette fois, la méchante fée dame Hasewald en déposa sa face-à-main et elle se mit à branler le chef, sur lequel scintillait une aigrette de dix mille francs. Ladite aigrette, destinée d'abord à une actrice de la Comédie-Française, maîtresse de Hasewald, et refusée par elle comme « ayant l'air en toc », était échue finalement à la femme légitime.

Pendant ces congratulations, Daniel Hasewald, venant de Berlin et sachant de quoi il retournait,

admirait la sottise ambiante. Ce n'était pas en un mois, c'était en quinze jours que les armées allemandes seraient à Paris. Il songeait : « Dans un an, à pareille époque, tous ces vains messieurs, toutes ces belles dames subiront notre loi. Ils n'auront plus aucun souvenir de leurs illusions de ce soir. Ils accepteront leur sort avec autant de bonne humeur qu'ils applaudissent maintenant les propos rassurants de notre Empereur. Par quelle bizarrerie de la nature humaine faut-il une guerre et une invasion armée, pour compléter une invasion pacifique en si bonne voie? » Il en concluait que Schopenhauer a raison — car il goûtait ce philosophe — et que l'humanité est un besoin de souffrance, lequel se meut au sein d'un rêve. La voix de son aîné le réveilla : « Eh bien Dani, quand tu retourneras là-bas, tu pourras conter ce que tu as vu et entendu ce soir. »

Cette parole imprudente jeta un froid. « Bigre », fit tout bas Charles Jaudrion à Sylviane Haspa, qui lui lança un regard surpris. La réelle nationalité de Hasewald reprenait d'un coup toute sa menace. Heureusement qu'une discussion esthétique sur la danse comparée chez les divers peuples s'étant élevée entre une petite femme criarde et son gras voisin, la causerie prit un autre tour. Car la fameuse Carlotta Weiss, dite Blümchem, devait venir, après le dîner, charmer l'assistance par ses plus récentes créations.

David Stamm, fraîchement naturalisé américain, descendant mal parisianisé des Stamm, de Francfort, bailleur de fonds en compagnie de Rosenberg et directeur réel du *Boulevard,* donna des

détails sur la belle Carlotta. Il la connaissait de longue date, car elle était une protégée de sa mère, Helena Stamm, pacifiste connue, de la suite de la baronne de Süttner. David Stamm, qui avait des prétentions à l'esthétique moderne, était un précieux du ghetto. Il cherchait le mot juste et rare, avec un accent que, pas plus qu'Henri Hasewald, il n'était parvenu à estomper. Il disait : « Carlotta est perverse et translucide, comme une ondine du fleuve le Rhin. C'est pourquoi elle s'habille de glauque et d'écailles d'argent. Quand elle tanse, vous ferrez, mesdames, elle donne une main à Richard Wagner et l'autre à Henri Heine. » Il la peignait aussi comme superstitieuse, journalière, capable de manquer une soirée si un oiseau avait crié à sa gauche, de gâcher une robe de dix mille francs, en jetant dessus une tasse de café, afin de conjurer le mauvais sort. Ces récits enchantaient les jeunes dames, mais fâchaient la vieille Hasewald, née Sturm, ennemie née de toute jolie femme et qui mâchonnait des malédictions en allemand.

On sortit de table. En attendant le divertissement munichois, les hommes passèrent au fumoir, qui était une pièce sévère garnie de meubles moyen âge, et décorée de tapisseries représentant, avec brutalité, l'hallali d'un cerf. Les dames demeurèrent dans les salons or et satin cerise, où abondait la peinture hongroise de Munkaczy et de ses émules, qui est le comble du laid dans le théâtral, quelque chose d'intermédiaire entre le décor et la pâtisserie. Hasewald était une victime des marchands de tableaux, qui

approvisionnent le ghetto d'or. C'est ainsi que Charles Jaudrion fut momentanément séparé de Sylviane Haspa. Tout à coup, comme si l'on ouvrait une vanne, les invités des deux sexes se mirent à arriver à flots les uns derrière les autres ou par couples, saluant automatiquement dame Hasewald, puis allant se coller contre les murs, ainsi que dans une pièce à spectacle de Sardou ou de Rostand. Une fausse aménité était appliquée, comme un masque, sur leur ennui, leur fatigue ou leur spleen, jointe à la préoccupation d'argent. Car tous ceux qui se présentaient ainsi n'avaient qu'une idée : se voler ou se supplanter les uns les autres ; ils n'étaient pas fort différents des pillards à l'heure du butin. La majorité de juifs allemands et de juives de Berlin, de Francfort, de Hambourg, de Vienne et de Constantinople, ajoutait au baragouin l'atmosphère et l'odeur de bouc caractéristiques, que tous les parfums de l'Arabie n'arriveraient pas à dissiper. Hasewald était le centre, le lieu géométrique de la plupart des manieurs d'argent occupés, entre le Rhin et la Vistule, au dépouillement de leurs contemporains, et au drainage et remplacement de l'or par le papier. Mais tandis que son frère Daniel, en Allemagne, représentait la finance aristocratique et industrielle, Henri Hasewald était, à Paris, spécialisé dans les rapports entre la banque allemande et autrichienne et les policiens. Son grand homme était le député Raoul Routard, que ses familiers appelaient Rat.

— Le voilà... le voilà... répétèrent plusieurs invités avec des intonations différentes.

Un grand gaillard maigre et dégingandé, au visage glabre, d'allure américaine, aux yeux froids, parut, qui tenait du banquier et du joueur de golf. C'était, lui aussi, un familier de Guillaume II, le célèbre marchand de champagne Hermann von Mumm, dont une rue de Reims portait le nom. Il distribuait, à droite et à gauche, des poignées de mains sèches et de raides saluts. Derrière lui venait un monsieur cordial, pressé et pas gêné, Jellineck, dit Mercédès, le constructeur autrichien de voitures automobiles. Dame Hasewald dit à von Mumm, qui baisait cérémonieusement ses doigts boudinés : « Heinrich vous attend au fumoir. » Bousculant sans façon Jellineck, plus petit seigneur en dépit de ses millions, Hermann s'y rendit aussitôt. Henri Hasewald le prit à part, et le dialogue suivant s'engagea, moitié en français, moitié en allemand, avec des ellipses et de courts silences :

— Cela est-il prêt, quant aux carrières ?

— Pas encore tout à fait. L'inspecteur n'est pas venu.

« L'inspecteur », c'était le général von Kluck, qui attachait une grande importance à l'aménagement militaire des carrières du Soissonnais, œuvre personnelle de Mumm et de ses employés allemands.

— A quoi pense-t-il ? — reprit Hasewald. — Une affaire de cette importance ne peut cependant pas s'improviser au dernier moment.

Charles Jaudrion, qui observait distraitement une partie de cartes, dans le dos des deux inter-

locuteurs, se mit à prêter l'oreille à leur causerie, sans savoir pourquoi. Cette phrase l'intrigua, que Mumm prononça à voix basse : « J'ai peut-être été présomptueux, en acceptant les deux tâches. Reims suffisait.

— Mais non, mais non. Vous seul étiez capable de mener les deux à la fois. Soissons est sans doute plus important encore. »

Puis, très vite, Hasewald ajouta à voix haute : « Mon cher Mumm, je connais votre faiblesse. Il faut absolument que je vous trouve des partenaires bridgeurs. Suivez-moi. »

Le gros Labrume ne jouait pas, mais afin de garder une contenance morale et policière, à laquelle il tenait par-dessus tout, observait les tables par-dessus les épaules, les mains croisées derrière l'échine. Il vint à Charles Jaudrion : « Vous craignez aussi les cartes, jeune homme ; vous avez raison. Il reste en elles de la sorcellerie et elles commandent à la fin ceux qui ont pris la funeste habitude de les manier. Savez-vous que les tricheurs professionnels sont aussi répandus parmi les gens du monde que parmi la pègre ?... » Là-dessus, enchanté d'avoir un auditeur docile, il se lança dans des récits de grecs de villes d'eaux et de salons, qui n'intéressaient pas du tout le jeune homme, mais qu'il écoutait avec déférence. Puis, soudainement enclin aux confidences, il lui montra un petit homme brun et frisotté, au nez court, qui circulait entre les groupes comme un enfant perdu : « Vous connaissez ? »

— Nullement.

— C'est un de nos meilleurs limiers, nommé Letemps. Il surveille les bijoux particulièrement précieux des belles invitées de Hasewald. Nous ne le prêtons qu'à bon escient.

— Diable, fit Charles en riant, cela donne le degré de la confiance de l'amphytrion ! Quelle précaution admirable !

— Mais non point superflue. Il n'y a pas plus d'une quinzaine qu'une bague de perle d'un haut prix a été volée sur un piano, chez les Ochsundkuh.

— Aussi, quelle idée de mettre sa bague sur un piano !

— La comtesse Ochsundkuh venait d'exécuter une sonate de Schumann. Elle pleurait toutes les larmes de son corps.

— On a découvert le voleur ? »

Labrume prit un air fin : « On le soupçonne et, depuis lors, il est filé. Apprenez que rien n'échappe à nos patientes investigations. »

Cette fatuité agaçait l'étudiant. Il demanda négligemment : « A quelle nationalité appartient donc votre monsieur Letemps ? On dirait un voleur de chiens hongrois.

— Il s'appelle de son vrai nom Zeit et il est de Bonn sur le Rhin.

— Encore un boche ! Ah ça mais, savez-vous qu'on se croirait en Allemagne ici ! Dans tous les coins on mâche de la paille et, pendant une grande partie du dîner, il n'a été question que de Guillaume II.

— Attention, jeune homme, attention ! — fit Labrume avec gravité. — Rien n'est plus éloigné

du patriotisme bien entendu qu'un bas et aveugle nationalisme. J'espère bien que vous ne donnez pas dans les billevesées de l'*Action Française*. Votre nom m'est un sûr garant de la fermeté de vos idées républicaines. Hasewald, notre hôte, est né en Allemagne. Mais naturalisé depuis trente ans et davantage, défendant *mordicus* les grands intérêts de la banque française, il est aussi bon patriote que vous et que moi. Demandez plutôt à votre père.

— Son frère est banquier à Berlin, n'est-ce pas ?

— Eh sans doute ; comme dans toutes ces familles d'argentiers, les membres se sont réparti les rôles et les nationalités. L'argent franchit aisément les frontières et il ne supprime cependant pas les frontières. Totteleu vous expliquera cela mieux que moi, n'est-ce pas, mon cher maître ? »

Ainsi interpellé et mis au courant de la discussion, Totteleu démontra sentencieusement, avec son autorité habituelle, qu'une seule politique s'imposait, celle du rapprochement franco-allemand, et que les frères Hasewald et Hermann von Mumm étaient les plus intelligents champions de ce rapprochement : « L'alerte d'Agadir, héhé, mon jeune ami, a été une leçon pour tout le monde. Des deux côtés du Rhin on s'est rendu compte qu'on n'avait rien à gagner à un état de mésentente chronique. L'Allemagne veut sincèrement la paix. Quel avantage aurait-elle à déchaîner une guerre qui lui aliénerait les sympathies européennes et, même favorable, ruinerait son com-

merce et son industrie pour dix ans ? Mais la paix n'est pas suffisante. Il faut une cordialité, sinon une amitié. Le propos de l'Empereur, rapporté ce soir par Filacier, est assez caractéristique. Il corrobore tout ce que je sais des dispositions francophiles de Berlin. »

Labrume se frottait les mains : « Là ! qu'est-ce que je vous disais ? M. Totteleu est au courant de ces choses. Vous ne récuserez pas son témoignage, je suppose. »

Or, pendant que ces deux augures parlaient ainsi, Charles Jaudrion éprouvait une impression extraordinaire. Il se trouvait transporté à Mars-la-Tour, où il avait fait, quelques mois auparavant, une excursion en automobile. C'était l'heure du crépuscule d'été, de ses bandes dorées et violettes. Un silence tragique pesait sur la rue unique et large du village frontière. Les maisons étaient fermées et comme désertes. Tout à coup le tocsin se mettait à sonner, à branle espacé, solennel, puis, en même temps que le son des cloches, retentissait un bruit sourd, encore éloigné, continu, que le jeune médecin savait être celui du canon. C'était la guerre. Elle était venue, bestiale et sournoise, à plat ventre, le couteau dans la gueule, comme un indien, à travers la campagne épouvantée. Le métal dur, extrait par l'homme, allait prendre contre l'homme sa revanche, défonçant et éparpillant le merveilleux tissu de la chair fragile. Autant de sang allait couler qu'il y avait de pourpre dans le ciel.

Ce mirage était si poignant que Charles faillit jeter un cri. Mais il aperçut deux figures placides,

celles de Totteleu et de Labrume, bavardant par-dessus sa distraction. Alors il se mit en quête de Sylviane, pour savoir ce que, de son côté, elle pensait de cette soirée franco-berlinoise.

Il la découvrit comme étouffée entre deux formidables commères, à moitié nues et croulantes. L'une minaudait : « Je ne savais plus où j'en étais. J'ai dit au galantin : mais, taisez-vous, taisez-vous ou j'appelle un sergent de ville. »

— Pour ramasser sa poitrine, sans doute », songea Jaudrion. La jeune fille lui sourit. Il se rapprocha d'elle : « Puis-je vous raconter une sorte de rêve, qui vient de me tomber dessus et dont je suis encore ému? » Elle se leva, intriguée, le suivit dans une embrasure de porte. Il lui conta ce qui s'était passé, avec l'éloquence du frisson tout récent. Quand il eut achevé : « Eh bien, je dois vous l'avouer, un pressentiment semblable m'agite depuis le commencement du repas. Nous sommes environnés ici de menaces à figure humaine. Il se trame certainement quelque chose. » Ainsi parla Sylviane tremblante.

Charles se rappela alors que son père était dans deux affaires industrielles, où le métallurgiste allemand Thyssen avait aussi de puissants intérêts. Il en était de même d'Antoine Haspa, le père de Sylviane. Son naissant amour se trouvait augmenté par la similitude du péril et des scrupules. La nécessité de rompre ces liens commerciaux, pendant qu'il en était encore temps, lui apparaissait avec une netteté redoutable. Mais comment faire?

Cependant le manège conjoint des deux frères

Hasewald avait aggloméré les invités les plus importants en deux groupes distincts : le premier, autour du parisien Henri Hasewald, était composé de français ou de gens de résidence française, comme Valgevial, Brux Talbin, de Taillifet, David Stamm, Zahler, Hospenthal, le marchand de blés Ludwig Eiter, Totteleu, Filacier, le président de tribunal Catelau, Labrume et une vingtaine d'autres. Le second, autour du berlinois Dani Hasewald, comprenait les boches authentiques et les juifs boches tels que Hermann von Mumm, Frischauer, Jellineck, auxquels on pouvait parler plus librement. Charles remarqua cette disposition. Il remarqua aussi qu'à son approche Frischauer se tut subitement, avec une hâte maladroite. Par contre, Valgevial, intarissable bavard, développait le thème usuel du rapprochement fatal des peuples allemand et français par les échanges économiques, et de l'impossibilité matérielle du conflit armé. Il se croyait à la Chambre, à la tribune, et coupait l'air de sa petite main grasse, aux doigts allongés et rapprochés : « Je prétends, moi, qu'au moment de consommer le crime inexpiable de la lutte sanglante, les deux gouvernements réfléchiront et qu'il appartient aux révolutionnaires de chaque pays de mettre à profit cette minute d'hésitation. Je prétends, moi, que la haute banque internationale peut nous être alors d'un réel secours si, dépassant l'intérêt égoïste et étroit du gain immédiat et facile, elle envisage le désastre financier que serait, en fin de compte, une guerre même victorieuse. Je fais appel à votre sagesse et à votre humanité, mes-

sieurs les manieurs de capitaux, à votre haute compétence, monsieur Henri Hasewald, à la vôtre, monsieur Eiter. Vous confondrez vos calomniateurs, en nous épargnant le cataclysme. Vous rachèterez les crimes de l'argent, en le dressant contre la boucherie que l'on prépare. Vous réhabiliterez le jeu de Bourse, en le faisant servir à la stabilisation de la paix. »

« Bravo, bravo », hennit un auditeur emballé. C'était un mondain, connu pour ses études indigestes sur le prix des vivres et la valeur de la monnaie entre le XII^e^ et le XX^e^ siècle, un prétentieux idiot du nom de Sottemain, héritier d'une baronnie hypothétique. Entiché de son titre illusoire, mais d'une extrême platitude à l'égard des politiciens, il courait les salons de droite et de gauche, flattant les ministres, députés, sénateurs, qui le prenaient pour un homme du monde, attristant par son vain bagout des tables de dix-huit couverts, sollicitant pour l'Académie française, sans souci des rebuffades ni des humiliations, et arborant des gilets étincelants, brochés d'or et de soie. On l'avait surnommé Labarbe ou L'Arroseur, car il pulvérisait une salive gluante.

« Je vous remercie, baron de Sottemain, fit théâtralement Valgevial, et je vous tends la main, par-dessus dix siècles de luttes ouvrières contre les privilèges de vos aïeux. »

Hospenthal, dit Subgonciant, pouffait de rire dans sa barbe. Mais il se contint brusquement et un remous se fit entre les deux clans de l'assistance. Raoul Broutard venait d'apparaître. C'était l'homme à la mode, et son nom seul symbolisait

le rapprochement franco-allemand. Il était petit, assez bien pris, de traits réguliers, à son aise au milieu de tous ces étrangers, et tiré à quatre épingles comme une gravure de mode. D'une réelle compétence en finances, très laborieux, il professait cette doctrine, d'ailleurs logique, que la République, régime de luttes de partis, doit assurer d'abord la paix étrangère. Les transactions industrielles et financières, par lesquelles l'Allemagne s'implantait chez nous, avaient en Rat Broutard un partisan sincère, un avocat toujours prêt. Quand Thyssen avait convoité le port de Diélette, il avait fait des pieds et des mains pour lever toute opposition administrative, pour apaiser les scrupules du Conseil Général de la Manche. Il s'appuyait sur les Hasewald et Henri Hasewald s'appuyait sur lui. C'était un homme obligeant, dévoué à sa clientèle et sur qui les camarades pouvaient compter. Radical par position et par tempérament, il avait partie liée avec les socialistes au point de vue fiscal, mais il se ménageait chez les modérés, et jusque chez les libéraux, des accointances. Ce réaliste à la petite semaine, pourvu d'un bon tailleur et d'un chapelier chic, représentait le dernier degré de cette décomposition intellectuelle qui faillit perdre la France. Hypnotisés par sa rapide ascension politique, qui tenait à ses dons personnels, les derniers débris conservateurs le déclaraient « très séduisant » et lui faisaient, de loin et en cachette, mille avances. Il était de ceux que les gens bien pensants se flattent d'amener à eux et de détacher de la Révolution, par l'appât vague et démodé

du snobisme. Rat connaissait cette tactique de ses prétendus adversaires et il en riait. Le magma des groupes était son élément naturel. Il connaissait le fort et le faible, le tirant des convoitises, le passé de chacun. Comme Valgevial, d'autre façon, il jouait cette grosse et redoutable carte : le rapprochement des deux peuples ennemis par-dessus le passé sanglant de 1870, le traité de Francfort et la perte de l'Alsace-Lorraine. Il ne manquait ni de décision ni de courage physique, et on l'avait vu tenir tête, dans des circonstances difficiles, à la foule déchaînée de ses ennemis. Enfin, chose rare chez les Français, il savait jouer du temps, ce galant homme, comme disent les Italiens. Il n'ignorait pas que la durée estompe tout et qu'elle amène successivement des combinaisons défavorables, indifférentes ou favorables, à tous les desseins patiemment, tenacement suivis.

Henri Hasewald s'était longuement tâté pour savoir s'il devait avertir son cher Rat de ce qui se tramait en Allemagne, en dépit de tant d'avances faites par Rat et ses amis au gouvernement allemand, s'il devait mettre Rat au courant des dernières dispositions de la Cour de Berlin. En fin de compte, il avait résolu de se taire. Une telle confidence risquait de jeter Broutard hors de ses gonds, de lui faire renverser son attitude, de priver l'Allemagne de ses bons offices, plus utiles que jamais. Allez donc démêler les sentiments complexes d'un agent sédentaire, établi de longue date dans un pays où il joue la vieille comédie de la naturalisation ! Henri Hasewald, depuis que

son frère lui avait révélé la situation vraie, était partagé entre l'enivrement que lui donnait par avance la victoire certaine de Guillaume II et l'ennui de passer, aux yeux de ses amis français, pour un traître. Il écoutait avec anxiété la fuite des heures, qui le rapprochaient de ce moment critique, de ce cap difficile, puisqu'il avait mission de demeurer à son poste, à la *Banque Patriotique*. Lui, si actif, eût voulu dormir un an, ne se réveiller qu'avec un gouverneur allemand à la Kommandantur de Paris. Il mesurait, non sans un certain vertige, toutes les difficultés, tous les dangers de sa situation ambiguë.

— Ça va, Henri? — lui dit Broutard. Car ces deux hommes s'appelaient par leurs prénoms et se tutoyaient.

— Comme tu vois, Rat. J'ai passé la journée dans les chiffres. Je suis légèrement fourbu.

— Et moi à la commission du budget, à la Chambre. Quelle troupe d'ignorants! Impossible de leur faire comprendre les choses les plus simples. Ne te plains pas, toi qui n'as affaire qu'à des employés ou à tes pairs.

C'était à qui serrerait la main du nouveau venu. Broutard jetait à chacun un regard rapide de commissaire-priseur, commençait une phrase aimable, puis passait à un autre. Il s'informa auprès de Charles Jaudrion de la santé de son père : « Il travaille trop. Les fonderies de Louviers, celles de Brettin, c'est excessif pour un seul homme. Vous lui ferez toutes mes amitiés. »

A Filacier, avec lequel il poursuivait un contrat municipal concernant l'électricité, il glissa dans

l'oreille : « Ça y est. Il y a eu quelque tirage. Mais c'est enlevé. » Il cherchait à esquiver Totteleu, dont les prétentions historiques l'ennuyaient. Il avait besoin de se divertir, de s'étourdir, et il s'informa à plusieurs reprises du retard de Carlotta Weiss. Quand celle-ci arriva, il était dix heures et demie ; quelques invités commençaient à partir, mais les frères Hasewald les retinrent : « Restez, restez donc, vous allez perdre l'amusant de la soirée. » Comme on aménageait le grand salon, les dames refluèrent dans les pièces latérales. De nouveau, Charles se trouva auprès de Sylviane.

— Eh bien, lui dit-elle, votre impression s'est-elle accrue ou dissipée ?

— Accrue... Bien mieux, j'ai surpris une sorte de disposition tactique de la soirée fort inquiétante. Les Allemands d'ici savent quelque chose que nous ne savons pas.

— Qui prévenir, et comment ?

— J'ai une idée. Quoique le Bureau des Renseignements au Ministère de la Guerre ait été théoriquement supprimé en 1899, mon ancien condisciple, le capitaine Ancenis, et son supérieur, le colonel Votenet, continuent à administrer tout ce qui touche à l'espionnage et au contre-espionnage militaire. On les dit extrêmement calés. J'irai leur conter cette soirée et leur communiquer nos remarques. Ainsi nous aurons la conscience tranquille. Il faudra aussi que j'avertisse mon pauvre père, qui est dans des combinaisons Thyssen et n'y voit pas plus loin que le bout de son nez.

— C'est exactement le cas du mien, répartit en rougissant Sylviane. Sans rien connaître aux affaires, j'ai toujours mal auguré de cette entreprise mi-partie française et allemande. Nos parents ne se rendent pas compte de l'instabilité actuelle des relations entre les deux peuples. L'affaire d'Agadir aurait dû cependant leur ouvrir les yeux.

— L'affaire d'Agadir, venant après celle de 1909, après celle de Tanger en 1905, après tant d'autres... » Le jeune homme soupira, réfléchit un instant, puis conclut : « Nous appartenons, vous et moi, à une génération plus méfiante que celle de nos parents. La leçon sanglante de 1870 semble avoir été perdue pour eux. Ils crient toujours contre l'aveuglement du second Empire et ils sont aussi aveugles que le stupide entourage de Napoléon III. »

Sylviane sourit : « Je suis trop jeune pour avoir connu ce stupide entourage. Mais, toute petite, on m'a menée rue de Berry, chez la princesse Mathilde, avec qui mon père était lié. Il y avait là de vieux historiens, des académiciens, des gens de loi. C'était presque aussi ennuyeux qu'ici, dans un autre genre. Tous ces messieurs âgés regrettaient le temps passé, pleuraient la disparition des gens qui avaient en somme perdu la France par leur légèreté. Bien que petite fille, j'étais frappée de ces lamentations sur les ruines, je trouvais ces vieilles personnes extraordinaires et assez ridicules. On dit que le peuple est enfant. Mais ce que l'on appelle la première société l'est peut-être encore davantage. »

Charles Jaudrion, saisi d'admiration pour ce précoce bon sens, ne put s'empêcher de s'écrier : « Comme vous avez du jugement ! C'est si rare... »

Il allait dire : « chez les femmes ». Elle compléta sa phrase en riant, et il en demeura confus. On entendait les oh ! et les ah ! des invités qui applaudissaient les danses de Blümchen. Une énorme dame s'approcha. Ses bras rouges, pareils à deux jambons, sortaient, ainsi que ses deux seins nus, d'un corsage de forme grecque, bordé de bandes d'or. Elle avait une tête de vieux garde-chasse, méfiante, fidèle et moustachue : « Eh bien, ma chère enfant, vous ne vous intéressez pas à ce spectacle ? J'avoue qu'il m'inspire et que j'ai déjà trouvé mon premier vers. »

C'était en effet une poétesse, appartenant au meilleur monde, et qui pondait des sonnets d'enfant goitreux. Elle déclarait avec fierté : « Je n'ai plus besoin de compter mes pieds. »

— Quel est ce premier vers, madame ? demanda poliment Sylviane.

— Le voilà : « Vous dansez Carlotta, mais moi je vous regarde », ou encore : « Carlotta, vous dansez, et moi je vous contemple. » Contemple vaut peut-être mieux, parce que temple est une rime tout indiquée, au lieu que regarde, regarde... la suite est difficile à trouver.

— « On est chez Hasewald assis comme en un temple », hasarda Charles.

La baronne de Bancarmé, — ainsi se nommait la poétesse, — fit une moue écœurée : « Oh ! non, pas d'Hasewald dans mes poésies. Il y ferait l'effet d'une limace sur un beau fruit. »

« La môme n'est pas modeste », songea le jeune médecin. Comme il avait une forte envie de rire, il se leva et s'écarta un peu. Dans un angle du fumoir, indifférents à ce qui se passait autour d'eux, Daniel Hasewald et un allemand blond, à la tête aiguë, inquiète, échangeaient un regard plein de perplexité et de complicité à la fois. Charles courut après Labrume qui s'évadait à l'anglaise : « Dites-moi le nom de ce monsieur, là-bas, qui parle avec le frère Hasewald.

— Le baron Pflugk, un charmant garçon, un ami de la France et mon ami », répondit le fonctionnaire. Il ajouta, pour faire plus rond : « Il nous en faudrait beaucoup comme lui. » Cependant des salves d'applaudissements, partant de tous les côtés, indiquaient que le divertissement avait pris fin. Les gens s'extasiaient en allemand, sans se gêner : « Ah ! wie schön, schön, wunderbar, prächtig ! » ou en franco-allemand : « Colossal, admirabel, galantissime au dernier point ! » Derrière la petite Carlotta, favorite de Guillaume II, se pressait une foule d'habits noirs et d'animaux essoufflés, au premier rang desquels le velu Frischauer.

A la porte, sous une pluie glaciale, le pauvre Bobineux, policier patriote et incompris, chargé de la surveillance des étrangers, guettait par devoir les voitures et les invités sortant de l'hôtel sur le boulevard Haussmann. Il remarqua avec tristesse son supérieur Labrume, puis successivement les magnifiques limousines d'Hermann von Mumm, dont il connaissait la besogne à Reims et dans le Soissonnais, de Ludwig Eiter,

capable d'affamer Paris au bout d'un an de guerre, de Jellineck Mercédès, de David Stamm et autres Boches. Ces ennemis, si sûrs d'eux-mêmes, le dégoûtaient, et il eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir leur mettre la main au collet. Mais ceux qui l'irritaient et l'écœuraient davantage, c'étaient les Totteleu, les Filacier, les Valgevial, les Brux Talbin, tous ces beaux messieurs, décorés et sentencieux, qui vivaient de l'argent des Boches et de leur aveuglement à demi-volontaire vis-à-vis des menées des Boches. L'averse froide trempait le manteau de Bobineux, en dépit de son parapluie de mauvais coton ; il avait les pieds dans la boue, la perspective de rentrer à pattes dans son pauvre logis des Batignolles où l'attendaient sa femme malade, un quignon de pain et un bout de veau froid. Cependant il n'eût changé sa place contre celle d'aucun des foies gras, truffés d'or berlinois, dont les autos l'éclaboussaient au passage. Il songeait que tout cela se paierait et que ces chiens riches et arrogants auraient leur tour. Pourvu seulement que ce ne fût pas après une hécatombe de braves Français !

Or, tandis que Carlotta Weiss, pelotonnée au fond de sa voiture, capitonnée de satin crème, entre deux gerbes de fleurs, manquait de l'écraser, Bobineux se répétait à lui-même : « Je suis trop petit et trop faible pour triompher de ce monde-là. Il ne s'agit plus ici de l'espion qui vend un débouchoir, ou même de cette canaille de Ullmo pris dans les charmes d'une fille. Ces Allemands et Allemandes-là, qui vont chez Hasewald, re-

çoivent et protègent mes patrons à moi. Ce n'est pas pour que mes patrons se permettent de leur jeter des bâtons dans les roues. Que puis-je grouper contre ces seigneurs, que je ne suis pas admis à fréquenter, sinon des rapports d'office et des ragots de domestiques? Si j'allais les dénoncer à des magistrats, les magistrats me riraient au nez. Arrêter Hasewald du boulevard Haussmann, de la *Banque Patriotique*, arrêter Eiter, arrêter Mumm! Tu ne t'es pas regardé, mon pauvre Bobineux. » Il soupira très fort. Des larbins refermaient les grilles de l'hôtel. L'un d'eux le bouscula comme un vieux pauvre. Quel était ce purotin attardé? Bobineux, afin de ne pas être rudoyé par le gros sergent de ville, somnolent sous un bec de gaz, s'en alla le long des rues désertes. Mais il continuait son monologue : « Tu as raison, tout de même, pauvre bougre. Ces banquiers, ces maîtres de forges, ces députés, ces académiciens, n'ont derrière eux que l'Allemagne et leur mauvaise conscience. Derrière toi, Bobineux, il y a la France, fatiguée, trompée, dévoyée, meurtrie, menacée... mais la France. Elle vaut la peine qu'on trime, qu'on sue, qu'on crève à son service. »

Leurs invités une fois partis : « Bonsoir Elsa, dit Henri Hasewald, va te coucher. Je converse un peu avec Daniel. Les serviteurs peuvent éteindre. »

Les deux frères montèrent dans la chambre de Heinrich. Ils s'assirent l'un en face de l'autre, allumèrent une cigarette et engagèrent aussitôt, sans élever la voix, la conversation en allemand.

— Alors, fit l'aîné, c'est décidé ?

— Irrévocablement. Lucius, Heinemann, Salomonsohn, Thyssen, Rathenau, tous ceux qui approchent notre Empereur ont exactement la même certitude. C'est pour juillet ou août 1914. Mais tu as l'air inquiet. Il me semble qu'au contraire voici le moment de te réjouir. Tu portais un masque depuis vingt-cinq ans, mon pauvre Heinrich. Tu vas enfin déposer ce masque.

— Ah mon Dieu ! — répliqua l'aîné des Haseswald, en passant sa main osseuse sur son front soucieux, — une guerre est toujours un saut dans l'inconnu. Nous étions si tranquilles et si prospères !

— Nous avions l'air prospères. Mais, avec l'augmentation du budget militaire sur terre et sur mer, c'était la course à la ruine. Combien de fois faut-il te répéter qu'il n'y a aucun inconnu ? Tout est prêt, archiprêt. Von Mumm, qui a lui-même, en personne, procédé à bien des installations, te le jurait encore tout à l'heure.

— Assez imprudemment d'ailleurs. Le jeune Jaudrion rôdait autour de nous. On ne devrait parler de ces choses qu'entre allemands et les portes fermées. Von Mumm est peut-être un illusionné comme toi, comme nos généraux, comme l'Empereur. On croit si vite ce que l'on désire. Songe donc que maintenant, au point où nous en sommes, ici à Paris, je réponds, dans dix ans, de la germanisation de l'Etat Français. C'est comme si je le tenais là, dans ma main. J'en possède, nous en possédons un à un les principaux rouages. Cassel affirme qu'il en est de même à Londres.

Et l'on va remettre tout en question. Le sort des armes, Dani, est une grande et douteuse chose.

— Nous avons cinq millions d'hommes de premier choc, supérieurement entraînés et armés.

— Il suffit d'une erreur de commandement, d'une direction fausse, d'une panique, d'un recul.

— Il n'y aura ni erreur, ni fausse direction, ni recul, ni panique. Tout a été minutieusement pesé, envisagé, médité par les hommes les plus compétents. Jamais lutte suprême ne se sera présentée sous des auspices plus favorables. La France est avachie, divisée et révolutionnaire. Elle se dissout, disait Rouvier. L'Angleterre est rongée par l'Irlande et le parlementarisme. La Russie n'a ni chefs, ni équipements, ni plan. Le maître d'un peuple aussi fortement organisé que le peuple allemand, qui ne choisirait pas cette circonstance providentielle, serait un enfant ou un fou.

De nouveau Henri Hasewald, pour toute réponse, poussa un long et profond soupir. Il conclut : « Faisons alors un acte de foi et remettons-nous-en à Arminius, à von Bülow et à von Kluck.

— Oui, mais il faut régler ton cas particulier, Henri. Tu auras peut-être un moment difficile, entre la déclaration de guerre et l'arrivée de nos armées sous Paris : soit quinze jours. Il ne faut pas qu'*ils* te fusillent.

— Difficile, c'est selon... Naturalisé d'ancienne date, j'apparaîtrai plutôt aux Parisiens effrayés comme un arbitre possible et bien situé que comme un ennemi. Néanmoins, il me sera pénible, je l'avoue, de redevenir tout à coup l'Al-

lemand pour ceux qui me croient passé à l'état de compatriote français, pour Broutard, par exemple. Un peu plus et ce soir je l'avertissais. Tant l'ambiguité de ma situation est douloureuse !

— C'eût été une vraie trahison.

— C'en est une que de ne pas l'avertir et d'entraîner sa fortune politique dans l'orbite de nos succès militaires, sans qu'il ait le moyen de faire un choix.

— Il n'y a pas de trahison envers l'ennemi héréditaire.

— Parle pour toi, qui vis surtout à Berlin. Ici, j'ai mes habitudes, mes principales relations, même des amitiés. Je suis un transplanté, fidèle à la patrie allemande, c'est certain, mais un transplanté. Un tiraillement s'opère en moi, entre la pitié que m'inspirent certains Welches de mon entourage et ce que je dois à mes frères de sang. Quand le canon allemand tonnera dans les profondeurs du ciel de Lutèce, cela m'enorgueillira sans doute, mais cela me fera aussi quelque chose au ventre. C'est une autre destinée qui commence.

— Ta vraie destinée allemande, frère Henri. Si notre mère était là, assise entre nous, elle te parlerait comme moi.

La maman Hasewald, vieille luronne, habitait Francfort-sur-le-Mein et groupait aux dates anniversaires, dans la maison familiale, ses enfants et petits-enfants. Cette évocation fit pencher l'aîné des Hasewald : « Tu as raison, Dani, je vais me blinder l'âme. Je serai sans faiblesse, il le faut,

et digne du blason de la famille : le perroquet à l'armure d'acier. »

Ce blason était une antique dérision, dont les Hasewald avaient fait un titre de noblesse, ainsi qu'il arrive dans les maisons juives. Daniel Hasewald sourit promptement, comme un clown, puis redevenant sérieux : « Ce n'est pas tout ça. Il nous reste huit mois environ, avant la grande sonnerie, pour placer dans ta clientèle les derniers paquets d'actions et d'obligations des Forges de Brettin. Nous avons aussi la question du chemin de fer de Bagdad, et je repars jeudi pour Madrid. A quelle heure travaillons-nous demain matin ?

— A sept heures et demie, ici même. Bonsoir petit frère.

— Bonsoir Henri.

Les deux hommes s'embrassèrent et se séparèrent. Henri Hasewald, une fois seul, demeura encore songeur un bon moment, la tête entre ses mains, sous la lampe.

CHAPITRE IV

LES JEUNES ET LES VIEUX

(Novembre 1913)

Charles Jaudrion était, comme l'on dit, un garçon en or. Dès que la vérité lui apparaissait, il lui fallait la proclamer coûte que coûte. En outre, il aimait passionnément son pays et le sentiment de l'honneur était chez lui aussi vif que, chez le sénateur Jaudrion, celui de l'argent et des affaires. Aussi, deux jours après sa conversation avec Sylviane, tombait-il en coup de vent dans les bureaux des *Fonderies de Louviers,* rue Scribe.

— Dites à mon père que je suis ici et que je lui demande de me recevoir.

Il avait pensé qu'au siège même de la société sa démarche aurait plus de poids. Il avait préparé une entrée en matières solennelle ; mais le sénateur, au sortir d'un difficile examen de comptes, se trouvait de méchante humeur. Il demanda

d'un ton bourru : « Qu'est-ce qu'il y a pour ton service? Je n'ai que dix minutes à te consacrer.

— C'est plus qu'il n'en faut pour te conjurer, cher papa, soit d'abandonner les affaires où Auguste Thyssen est ton associé, soit d'en chasser Auguste Thyssen.

— Qu'est-ce qui te prend? Tu es malade. Si c'est pour me conter de telles balivernes que tu me déranges !...

— Père, écoute-moi, je t'en supplie. La guerre avec l'Allemagne menace. J'ai là-dessus des impressions qui ne trompent pas...

— Allons, bon! Tu as encore lu l'*Action Française!* Quelle peste que ce nationalisme intégral et combien les conservateurs raisonnables ont raison de la combattre! Tu ne vas pas venir me raconter tout de même qu'Auguste Thyssen est un espion!

— C'est bien pis, c'est un agent de l'impérialisme allemand et il n'est entré dans ton affaire de forges que pour réaliser les visées de l'Empereur. »

Le sénateur Jaudrion, assis devant sa table, éclata d'un rire forcé : « ...Et moi ton père, alors... quel est mon rôle là-dedans? Suis-je un imbécile ou une canaille?

— Tu es un grand industriel, tu as en vue le développement de ton pays. Je te respecte et je t'admire. Mais la proximité où tu es des affaires te masque en ce moment la vue politique. Tu n'étais pas chez Hasewald, l'autre soir. Je t'assure que c'était une soirée effrayante, tant par la nationalité des invités que par l'atmosphère cynique, arrogante et pleine de menaces : quelque

chose comme une revue des forces, avant la conflagration générale. Je ne suis pas le seul à avoir eu cette sensation. Plusieurs l'ont partagée. »

Il hésitait à nommer Sylviane, faible référence aux yeux du vieillard entêté. Néanmoins, il émanait de son angoisse, de son éloquence, quelque chose qui remua son interlocuteur et arrêta son haussement d'épaules déjà ébauché : « Précise un peu. Je ne puis jeter bas une entreprise de plusieurs millions, et qui fera vivre des milliers d'ouvriers français, sur un énervement d'apprenti médecin. Que s'est-il passé chez ce pauvre Hasewald ? Tu peux me parler, j'imagine, en toute confiance et nettement.

— Il s'est passé ceci : que les Allemands faisaient manifestement bande à part et secret à part. J'ai surpris quelques paroles ambiguës d'Hermann de Mumm sur Reims et le Soissonnais, qui puaient le complot. Daniel Hasewald, venant de Berlin, avait la mine fermée d'un financier qui charrie une nouvelle redoutable quant à la hausse ou à la baisse, plutôt quant à la baisse. Enfin, tu aurais été là, que tu aurais conclu comme moi à la proximité de la guerre. »

Le sénateur Jaudrion s'était repris. Il ne s'agissait que de conjectures et il tenait son fils pour un exalté. Il sourit : « Depuis trente ans, périodiquement, mon cher Charles, j'entends des propos analogues à ceux que tu tiens en ce moment. Depuis trente ans, je franchis ces craintes chimériques et je me trouve bien de les franchir. Quelle raison auraient les Allemands de nous déclarer la guerre actuellement ?

— Quelle raison avaient-ils en 1905, en 1909, en 1911 ?

— Aussi la guerre n'a-t-elle pas eu lieu. Ils ont agité le spectre de la guerre, afin de terroriser l'Europe et d'obtenir des avantages diplomatiques, mais la guerre n'a pas eu lieu. Totteleu, dont tu ne nieras ni l'intelligence, ni la compétence, et qui a été au quai d'Orsay, me le répétait encore avant-hier : « Le jeu allemand repose sur le bluff. » Ces gens-là seraient trop bêtes de remettre tout sur le tapis, alors qu'ils sont en train de faire, sans calembour, Charlemagne. Thyssen n'a pas plus envie de se ruiner que moi. S'il met d'immenses capitaux dans une affaire française, lui le confident et conseiller de l'Empereur, c'est qu'il a la certitude de la paix. Cette certitude est aussi la mienne. Tu oublies qu'il y a quelques semaines nous étions, Filacier et moi, admis en audience particulière par Guillaume II. Nous avons reçu là des assurances auprès desquelles tous les potins de salon et toutes appréhensions romanesques sont fort peu de chose. Ce souverain est un réaliste comme nous. Il suppute comme nous les gains et les pertes. Il ne peut ignorer le risque effroyable, l'inutile aléa qu'une grande conflagration jetterait dans ses plans, méthodiquement suivis, de pénétration pacifique.

— Mais, en admettant même que telles soient ses dispositions véritables, il y a son fils, le Kronprinz, il y a la faction belliqueuse, les impérialistes, l'avidité allemande...

— Le Kronprinz sert précisément à calmer la faction belliqueuse, en ayant l'air d'entrer dans

ses vues. Le Kronprinz est une soupape de sûreté pour le clan militaire allemand, dont l'influence diminue de jour en jour, à mesure que s'étendent et se multiplient les contacts franco-allemands. En dépit des fabrications des canons et d'obus, c'est la paix qu'on forge dans nos fonderies, garçon. Nous autres, les industriels internationaux, ligottons la guerre de telle sorte qu'elle ne pourra plus bientôt remuer pied ni patte. Cela, c'est l'idée moderne, l'idée agissante, l'idée raisonnable, l'idée vraie, celle d'un marquis de Taillifet comme d'un Valgevial. Sans doute y a-t-il, au delà comme en deçà du Rhin, des fous qui ne rêvent que plaies et bosses, mais ils ont de moins en moins d'influence et de poids. « L'excès d'armement, dit encore Totteleu, équivaut au désarmement. » Allons, merci pour ta sollicitude filiale, embrasse-moi et n'en parlons plus. »

Mais Charles n'était nullement persuadé par cet optimisme de commande. D'une voix grave, où perçait la douleur, il demanda vivement à son père : « Et si tu te trompais... Et si la guerre éclatait. Que deviendraient tes travaux, tes efforts, quels reproches ne te ferait-on pas ?

— La guerre est impossible. Je n'ai pas à en envisager l'hypothèse.

— Soit, mais tu parles de pénétration pacifique. As-tu raison, du point de vue français, d'introduire Thyssen et les capitaux allemands dans une affaire de forges chez nous ?

— J'ai raison si j'absorbe Thyssen, si je le francise, si je fais servir ses capitaux et ses talents à la prospérité de mon pays. Ce sont nos victoires à

nous autres, non moins importantes que celles du champ de bataille. Je puise la force là où elle est — fût-ce chez nos anciens ennemis — je la canalise, j'en fertilise notre sol, je la transforme en or français. Ma diplomatie à coups de marteau-pilon ne vaut-elle pas celle de Talleyrand ou de Richelieu? Ah par quelle bizarrerie, par quel biais héréditaire, par quel tournant faussé de ton instruction es-tu si loin, mon cher enfant, des conceptions de l'heure qui sonne, des conceptions 1914, qui n'ont avec celles de 1875 que des rapports si éloignés! La Revanche, la Revanche, c'est fort bien... je la prends à Louviers et à Brettin, la Revanche, je la prends dans les caisses de Thyssen, dans la tête des ingénieurs à Thyssen. Sans qu'ils s'en doutent je les asservis. Il y a quelque chose comme cela, dans un poète latin, à propos de la Grèce vaincue et de son féroce vainqueur. Relis tes classiques, carabin. »

L'éloquence paternelle ne faisait qu'aviver chez Charles la conviction amère du péril. Ces arguments, tant de fois entendus, lui apparaissaient ainsi qu'un plaidoyer habile, mais plein de trous. Ils valaient pour une assemblée d'actionnaires, non pour un fils tendre et inquiet. Par une vieille rouerie de parlementaire, Jaudrion changea de tactique : « Je lis dans tes yeux que tu ne me crois pas capable de dominer cet ogre de Thyssen. C'est cela surtout qui te chiffonne. Attends un peu. »

Il sonna. Au garçon en livrée : « Apportez-moi les livres de l'année et les comptes rendus de la dernière assemblée ordinaire. »

Quand les livres furent là, il les prit, les ouvrit, étala des chiffres : « Thyssen avait tant d'actions, Jaudrion tant, Filacier tant, Hasewald tant... ces trois derniers tenaient donc le premier par une supériorité de cinq cents actions environ.

— Mais, père, Hasewald est Allemand.

— Pas plus que toi et moi. Il est né en Allemagne, mais, depuis qu'il a l'âge d'homme, il a fait en France toute sa carrière. C'est un homme d'honneur. Je réponds de lui.

— Son frère, Daniel Hasewald...

— Son frère n'est pas lui, je te le répète...

— Sa mère est Allemande...

— Sa mère est une brave femme universellement respectée, une sincère amie de la France...

— Sa femme est née Sturm...

— Je la tiens pour une Française spirituelle et un cerveau financier de premier ordre. Et, puisque tu as abordé ce sujet scabreux, laisse-moi te confier un secret qui modifiera tes impressions, j'en suis sûr. »

Jaudrion baissa la voix. Il donnait ainsi une impression de sincérité, de force contenue, qui faisait contraste avec son récit : « Plus près... là... écoute. Il y a une dizaine d'années, au moment de la liquidation de mon affaire d'électricité, j'ai passé par une phase très dure. Mes créanciers me harcelaient. Ta mère était déjà atteinte du mal qui devait l'emporter. Je gardais mes angoisses pour moi. Elles n'en étaient que plus pénibles. Il est arrivé un moment où je n'ai plus eu le choix qu'entre la ruine et un emprunt. Henri Hasewald m'a tendu une main secourable

Il m'a consenti un emprunt, dans des conditions particulièrement avantageuses. Je lui dois mon relèvement et ma nouvelle prospérité.

— N'y avait-il pas là un calcul de sa part? Tu passes pour un industriel habile, un homme politique influent.

— Même si cela était, ce calcul m'a servi, nous a sauvés. Je ne l'oublierai jamais. Ici je ferme la controverse. Assez sur ce sujet, garçon. Tu me ferais de la peine. »

Charles se tut, comprenant que son père était buté et qu'une catastrophe seule lui ouvrirait les yeux. La rage dans le cœur, il changea de conversation puis, au bout de quelques minutes, leva la séance. Les circonstances de cette journée devaient demeurer gravées dans son esprit. Il avait saisi là, sur le vif, l'habileté des méthodes d'incrustation allemande, qui utilisent toutes les faiblesses humaines et jusqu'aux bons sentiments. Entre l'auteur de ses jours et lui-même, il venait de découvrir plusieurs abîmes. Il ne parlaient pas le même langage, ils discutaient d'aveugle à voyant. Comme il lui semblait malhonnête de garder pour lui ses observations et ses soupçons, il résolut d'aller s'ouvrir à son ancien camarade de collège, le capitaine Ancenis.

Dans le même temps que le jeune homme accomplissait cette inutile démarche, la blonde Sylviane en tentait une analogue auprès de son père Antoine Haspa. Veuf de bonne heure, celui-ci était un singulier mélange d'artiste et d'homme d'affaires, aussi habile à déchiffrer une sonate de Beethoven ou un lied de Schumann qu'à mon-

ter une usine d'acétylène ou une exploitation d'ivoire ou de caoutchouc. A Marseille, au Havre, à Cherbourg, on le connaissait sous le surnom de Touchatout. Mais il eut pu aussi s'appeler Réussittout. C'était un petit homme vif et pétulant, de traits réguliers, aux cheveux blancs bouclés, rond en affaires, qui poursuivait son idée sans écouter les objections de ses interlocuteurs. Il abondait en inventions audacieuses qui généralement, après quelques essais infructueux, retombaient d'aplomb et réussissaient. Ses bateaux sillonnaient les mers. Expert en défrichements coloniaux, il s'était trouvé en rapport, en Afrique et en Asie, avec des Anglais et des Allemands. Il avait fini par préférer les Allemands, à cause de son enthousiasme pour Wagner. De bonne heure Hasewald l'avait distingué et soutenu, aiguillé vers le Clan des Ya, auquel le prédisposait un penchant naturel. A partir de ce moment, Antoine Haspa ne connaissait plus l'obstacles. Une main mystérieuse écartait de ui les concurrents et aplanissait les difficultés. Chaque trimestre, il allait à Berlin, à Dresde ou à Hambourg et il revenait de là de plus en plus germanophile, de plus en plus convaincu de la supériorité des méthodes allemandes, de l'ampleur de vue de Guillaume II et de son sincère désir de la paix. Hasewald avait placé près de lui, en qualité de secrétaire, un prétendu Luxembourgeois du nom de Gartaube, joli garçon, insinuant et souple, qui tenait tous les secrets de la maison ou plutôt de l'immense entrepôt industriel et commercial. Fidèle au quartier des

Ecoles, où il avait passé sa turbulente jeunesse dans des études vagues de droit et d'économie politique, Antoine Haspa habitait, rue du Luxembourg, un charmant hôtel avec jardin. Mais il y séjournait rarement, logeant surtout en chemin de fer ou dans une cabine de paquebot. D'ailleurs, il adorait sa fille unique, confiée aux soins d'une jeune et laide gouvernante, Mlle de Pinterviers, et il la comblait à tort et à travers d'argent, de toilette et de bijoux. Il fallait que Sylviane eût une nature exceptionnelle pour résister à cette déplorable éducation. Il attendait, pour la marier, qu'elle eût fait un choix à son goût, résolu à n'intervenir dans ce choix en aucune façon. Lui-même avait été en butte à bien des sollicitations, venues des quatre points de l'horizon financier, mais n'avait jamais voulu se remarier, tant son piano et sa petite, comme il disait avec un léger accent provençal, lui remplaçaient tout. Pour le reste il appartenait à ses ingénieurs, à ses explorateurs et à ses marins.

— Monsieur Gartaube — dit Sylviane au secrétaire, avec son plus gracieux sourire — croyez-vous que je dérangerai papa en lui prenant une conversation ?

Gartaube sortait du bureau de Haspa, un paquet de dossiers sous le bras. Il répondit galamment, en pesant d'une voix rauque sur chaque syllabe : « Jamais vous ne pouvez déranger, mademoiselle. D'ailleurs nous avons achevé notre travail quotidien. Voilà que j'emporte la correspondance. » La physionomie de la jeune fille était empreinte d'une gravité qui le frappa. Au

lieu de monter dans son cabinet, situé à l'étage supérieur, il contourna, par un petit corridor, le cabinet du patron et se mit aux écoutes derrière la cloison. Il y avait pratiqué un orifice, soigneusement rebouché après chaque audition, et qu'il déboucha prestement.

— Ah voilà ma jolie petite chérie ! — s'écria joyeusement Haspa. — Qu'y a-t-il pour votre service, ma jolie petite demoiselle chérie ?

— Vous avez fini de travailler, monsieur, m'a dit monsieur votre secrétaire. Je viens faire un brin de causette avec vous.

— Je vois ce que c'est. Il nous faut une robe nouvelle, ou un chapeau, ou des bottines, ou des gants. Parlez, princesse, nous serons trop heureux de contenter vos moindres caprices. Combien voulez-vous ?

Mais Sylviane repoussa les présents d'Artaxerxès : « J'ai tout ce qu'il me faut, monsieur. Le sujet de mon entretien est infiniment plus important. » Puis, changeant de ton, avec une nuance de câlinerie inquiète : « Tu n'as rien remarqué à la soirée Hasewald, l'autre jour ?

— Que tu étais ravissante et habillée à la perfection. Mais si, je l'ai remarqué et Charles Jaulrion semblait le remarquer comme moi. »

Sylviane pâlit légèrement. Son amour était-il donc si visible ? Mais elle revint aussitôt au sujet qui la hantait : « Charles et moi avons trouvé en effet que cette soirée avait l'allure d'un cambement allemand boulevard Haussmann. Il n'y manquait que le pas de parade et les choux aux saucisses.

BIBLIOTECA Catalunya

— Le fait est que cet excellent Henri Hasewald et sa gracieuse épouse reçoivent quelques boches dans leur vaste intimité. Le fait est qu'ils sont eux-mêmes un peu boches. Mais ce n'est pas nouveau, cela. Que trouves-tu de frappant là-dedans ou de répréhensible ?

— Rien et tout. Les aparté de ces Allemands et Autrichiens, depuis Mumm jusqu'à Jellineck. La mine guindée de Daniel Hasewald. La façon dont Henri Hasewald sollicitait le témoignage de Filacier quant à l'Empereur. La danse de Blümchen. On se serait cru à Vienne ou à Berlin, plutôt à Berlin, à cause des domestiques qui avaient l'air de hambourgeois.

— Tu veux dire d'agents en bourgeois. Hasewald aime tellement Labrume que celui-ci doit lui prêter ses meilleurs limiers, pour employer son expression favorite. Quel fumiste, ce Labrume! Il fait fortune avec la peur qu'ont les banquiers de la Révolution. Moi je m'en moque, de la Révolution. Si elle vient jamais sous mes fenêtres je lui chanterai le « Ça ira. »

Il commença à fredonner l'air connu, tapotant sa table de son doigt agile : « Ah ! ça ira, ça ira, ça ira, les aristocrates on les pendra. » Il excellait à rompre ainsi les chiens, quand la conversation prenait une tournure qui le gênait ou l'ennuyait ; ce n'était pas pour rien qu'on l'appelait Touchatout.

Sylviane insista : « Je sais que tu méprises les avis féminins. Cependant nous sommes plus intuitives que les hommes...

— Et plus gentilles à regarder, aussi. Tu as là,

droite, une petite mèche dorée qui me rappelle a pauvre mère. Quand je pense que je n'ai pas l'elle un beau portrait, bien ressemblant. J'en uis réduit à me représenter, par l'imagination ou par le rêve, ces traits dont je retrouve quelques-uns en toi. »

Il s'était levé, rapproché de sa fille, et il l'embrassa sur le front. Elle lui rendit son baiser de on cœur, puis sans transition : « Fais-tu, comme Jaudrion, comme Filacier, comme Hasewald, parie de beaucoup d'affaires allemandes ? »

Haspa eut un sourire étonné : « C'est-à-dire qu'il y a des Allemands dans plusieurs des affaires dont je fais partie. C'est facile à comprendre. Les Allemands sont plus entreprenants que nous. Il en est de même des Grecs, des Italiens, des Américains. Toute société industrielle ou commerciale est un peu une bouillabaisse. Il faut des poissons différents dans la même sauce.

— Eh bien, cher papa, je crois le moment venu le te méfier de tes collègues allemands. Ils ont l'aspect de gens qui préparent un mauvais coup. »

Haspa, cette fois, éclata de rire : « Quel mauvais coup? La guerre ! Ah c'est bien cela. Tu dois être amoureuse d'un bel officier de hussards ou de dragons, — tant pis pour Charles Jaudrion, — et tu entends déjà les trompettes et les tambours. Mais, ma chère petite, nous la faisons chaque jour, la guerre, dans nos conseils d'administration, avec des formes courtoises et des carnets de chèques.

Je les ai vus, ces deux grenadiers,
Qui s'en revenaient vers la France...

Ils étaient habillés en commis de banque, ces deux grenadiers, avec des serviettes bourrées de rapports. Va à la Bourse, un jour de presse, et tu verras la guerre et tu entendras ses clameurs. Le sang qui coule, c'est l'or, c'est la paperasse. Heureux qui le ramasse et le concentre. Sommes-nous rassurée, petite masque ?

— Pas du tout. Je te parle sérieusement et tu me traites en fillette avec une natte dans le dos. Si cependant cette guerre, que tu déclares impossible, éclatait demain, père chéri, aurais-tu la facilité de rompre immédiatement les contrats que tu as passés avec les Allemands, de ne demeurer ni leur prisonnier, ni leur otage économique ?

— Oh ! oh ! otage économique, rupture de contrats ! Qui vous a appris cela, jeune savante ?... Eh bien oui, rassurez-vous, nous avons dans tous nos contrats une clause de guerre qui, le cas échéant, les annule. Il résulterait de cette annulation un dommage financier, c'est évident, mais l'honneur serait sauf et c'est le principal. »

Haspa mentait. L'immense majorité des contrats d'affaires passés avec des Allemands ne contenait aucune clause de ce genre. Mais il voulait rassurer son enfant et aussi se rassurer lui-même quant à l'éventualité qu'il niait. La vérité était que, dans ses plus grosses affaires, les Allemands le tenaient et n'étaient pas tenus par lui. Ainsi l'avait décidé Hasewald en lui présentant ses commanditaires, tous gens honorablement con-

nus sur la place de Berlin, de Francfort, de Hambourg et de Vienne.

— Tiens, tiens, songeait Gartaube à son poste d'écoute. Il se sait donc mal garanti de notre côté. Il joue double jeu. Ah la vieille canaille!

La suite allait l'irriter davantage. En effet, Sylviane, un peu égarée dans cette discussion où elle manquait d'une base solide, passait à une autre inquiétude :

— Monsieur Gartaube est bien entré chez toi sur la recommandation de Hasewald?

— C'est exact.

— Monsieur Gartaube est Luxembourgeois?

— Il se donne comme tel. Je n'ai pas vu son acte de naissance.

— Et s'il était Allemand?

— Eh bien, il ne serait pas le premier secrétaire boche d'un industriel français. Il est en tous cas remarquablement ponctuel, zélé et laborieux. Je le paie juste à la moitié de sa valeur.

— Ça, c'est gentil, se dit Gartaube. Mais rira bien qui rira le dernier.

— Je vois en somme, conclut Sylviane, que tes précautions sont prises et qu'une rupture entre la France et l'Allemagne ne te saisirait pas au dépourvu. Cela me fait plaisir.

— Je suis paré, fit Haspa, avec un frisson dans le dos.

Il n'osait même pas supputer ce que représenterait pour lui une telle catastrophe. Il en chassait l'image funeste. Il répéta : « Je suis paré, paré, paré... » sur trois tons différents qui formaient une phrase musicale, puis, prenant sa

fille par les deux mains, il l'entraîna dans un tour de ronde enfantine, avec une désarmante gaieté.

Gartaube n'avait pas perdu un mot de l'entretien. Il se promit d'en faire le soir même, en double expédition, un rapport détaillé. Il ferait porter l'une à Berlin, Wilhelmstrasse, et remettrait l'autre à Hasewald.

Cependant Sylviane, peu méfiante malgré ses récents soupçons, poursuivit son enquête sur Gartaube auprès de Mlle de Pinterviers, sa gouvernante. Celle-ci avait un faible pour le bel allemand. Elle lui rapporta consciencieusement les questions de la jeune fille et les réponses qu'elle lui faisait. Ainsi le pseudo luxembourgeois fut-il tenu au courant, jour par jour, des pièges innocents qu'on lui tendait et qu'il n'eut aucun mal à éviter. Par ailleurs, Haspa, ayant besoin d'être rassuré en dépit de ses fanfaronnades, alla trouver Jaudrion, qui le frictionna, lui remonta le moral et le laissa plus persuadé que jamais de la volonté pacifique de Guillaume II, de son entourage, du peuple allemand. Les deux pères aveugles conclurent que leurs enfants s'étaient monté réciproquement la tête et avaient pris au sérieux les « calembredaines de la presse nationaliste ».

— Je préfère les révolutionnaires, déclara Jaudrion. Ils sont moins loin de la réalité, moins nocifs.

— C'est tout à fait mon avis, ajouta Antoine Haspa. Valgevial au fond est notre homme. Son partage des richesses est pour l'an 5000, au lieu que son pacifisme est pour maintenant. Si nous savons nous y prendre, l'internationale des

pauvres sera la plus ferme défense de notre internationale à nous autres, financiers et hommes d'affaires. Prenons des actions de la sociale.

Ils conclurent en chœur : « Vive Broutard! Celui-là au moins a compris que la République ne devait, à aucun prix, faire la guerre et qu'il fallait procéder, coûte que coûte, au rapprochement franco-allemand. »

Quelques jours plus tard, Charles Jaudrion se faisait introduire au Ministère de la Guerre, dans le bureau de son camarade, le capitaine Ancenis. Celui-ci était un solide garçon d'une quarantaine d'années, au visage fin et réfléchi. Il parlait d'une voix bien timbrée, avec une petite hésitation au début des phrases, qui donnait plus de prix à ses remarques toujours justes et pénétrantes. Il appartenait à cette race des cornéliens sans le savoir, fréquente parmi nos jeunes officiers de carrière, d'origine aristocratique, bourgeoise ou paysanne, par lesquels le pays a été sauvé. Ses vertus traditionnelles, jointes à un fond de mélancolie passionnée, avaient trempé son âme pour un sacrifice héroïque. Des milliers de ses camarades, à des degrés divers, se trouvaient dans le même état d'esprit, cependant que la lie de la France déclarait gravement : « Les officiers de métier sont devenus des bureaucrates. » Du reste, Ancenis était fort assidu à sa tâche de bureau, laquelle consistait à noter les suspects, d'après des rapports de police, généralement incomplets ou superficiels, à surveiller et contrecarrer la tâche formidable de l'espionnage allemand quant à notre préparation militaire, et à coordon-

ner les maigres renseignements qui pouvaient nous parvenir sur les projets du Grand Etat-Major de Berlin. Il était sous les ordres du colonel Votenet, excellent homme, mais sceptique en matière d'espionnage depuis qu'un ministre militaire lui avait donné l'ordre de renvoyer la gouvernante allemande de ses enfants, dont il appréciait les services. Ce renvoi de Frida avait été un bouleversement dans l'existence de Votenet, car sa femme était faible d'esprit, et il en avait conçu une sourde irritation contre « ceux qui voient des espions partout » selon la formule de son ami Labrume. Ainsi, le capitaine devait lutter à la fois, avec des ressources ridicules et une demi-douzaine d'inspecteurs, contre les vingt millions annuels de l'espionnage allemand, ses cent vingt mille agents en France et la mauvaise volonté de son chef direct. Il ne se décourageait pas pour cela, estimant que le devoir est le devoir, que les événements peuvent servir les hommes et que cent Allemands, même rusés, ne valent pas un Français dégourdi et qu'anime l'amour de son pays. Sa devise était « faire de son mieux ». Il songeait toutefois, de temps à autre, avec un soupir, à la disproportion des moyens d'attaque de nos ennemis éventuels, sur ce terrain si important, et de nos moyens de défense à nous.

Aussi écouta-t-il avec une extrême attention la longue déposition de son camarade. Charles se garda d'amplifier ou d'exagérer. Ses propos corroboraient ce qu'Ancenis connaissait déjà des Hasewald et de leur entourage habituel. A Paris, tout se sait, avec une légère déformation, et le

reste se devine. L'Allemand est secret, mais celui qu'il doit employer est quelquefois bavard et imprudent. Le gouvernement impérial s'était accoutumé à tenir si peu compte de la vigilance des autorités françaises qu'il avait favorisé, en plein boulevard, l'établissement d'une agence d'espionnage à ciel ouvert : *la Schimmelpfeng*. Un ingénieux système de questions, de réponses et de fiches permettait à la police militaire berlinoise de connaître aussi bien, grâce à *la Schimmelpfeng,* le personnel et les ressources des villes françaises de grande et moyenne importance que ceux des villes allemandes de même catégorie. La marine allemande avait à Diélette, près de Cherbourg, un refuge pour ses sous-marins et un port de relâche tout organisé. La finance allemande tenait Paris. La convergence et le redoutable accroissement de ce réseau minutieux donnaient à penser qu'avant peu il serait employé à une grande tâche. Ancenis en avait la certitude. L'appréhension de Charles la corrobora.

— Ça me paraît en effet très menaçant, ce que tu me racontes-là. Hermann von Mumm, Hasewald, von Pflugk, j'ai souvent entendu les noms de ces gens-là. Il ne m'est pas possible de les pincer. Ils sont hors de ma portée à moi, pauvre bougre de capitaine. Mais je puis les prendre en examen, si mon supérieur hiérarchique y consent. Ecoute, il faut que tu répètes tout cela au colonel Votenet. Viens avec moi.

Votenet, le plus timoré des hommes, avait le parler bref et le visage classique du vieux briscard africain. Il rudoyait en général ses visiteurs,

les traitant de « barbes » et d'illuminés. Mais le nom de Jaudrion, sénateur posé et calé, l'amadoua.

— Prenez donc une cigarette, jeune homme, et videz votre sac. Nous verrons ce qu'il y a dedans.

Le sac une fois vidé : « Diable, diantre, fichtre. Le directeur de la *Banque Patriotique,* un espion ; notre principal marchand de champagne, un espion. L'hôtel Hasewald, un repaire d'espionnage. Mais dites-moi, mon cher monsieur, personne ne trouve grâce devant vous. Quel homme terrible vous faites !

— Ça y est, se dit Charles, il me prend pour un demi-maboul, pour un persécuté.

— Ecoutez cette anecdote, jeune homme, et faites-en votre profit. Il y avait un colonel de l'armée française qui possédait une bonne allemande pour ses enfants, une véritable perle, du nom de Frida Hœseler. Sans doute Hœseler est-il le nom d'un général allemand, mais Frida n'avait, je le jure, aucun lien de parenté avec ce guerrier. Elle tenait la maison et soignait les gosses avec un dévouement admirable. Or, il se trouva un ministre de la guerre pour contraindre ce colonel à renvoyer Frida dans les vingt-quatre heures, sous prétexte que sa présence chez un officier compromettait la défense nationale. Qu'en dites-vous ?

Ancenis lança à Charles un regard d'intelligence. Charles sourit : « C'était une précaution explicable, peut-être excessive, mais je ne vois pas trop le rapport...

— Le rapport, le voici : — reprit Votenet d'une voix hargneuse. — Un pays de faible na-

talité, comme la France, est fatalement, fa-ta-le-ment, envahi à un moment donné par un pays voisin, contigu, à forte natalité, comme l'Allemagne. C'est le principe des vases communicants et nous n'y pouvons rien. Les lois de la physique s'appliquent aux sociétés. »

Car Votenet était nourri des vieux bateaux qui encombraient, il y a un quart de siècle, tous les manuels et toutes les bibliothèques de philosophie : comparaison des sociétés à des organismes vivants ou à des appareils de chimie et de physique; évolution fatale ; régression ; progrès inéluctable ; organes inutiles créés, puis abandonnés par des fonctions hypothétiques. Ces fariboles lui apparaissaient sous l'aspect de dogmes. Il ne permettait pas qu'on y touchât. Il disait aux ecclésiastiques de sa connaissance « excusez-moi, je suis darwinien », et il piochait une traduction en vers du *De natura rerum,* de Lucrèce. Sa réputation de sceptique était ce à quoi il tenait le plus au monde, après le récit du renvoi de Frida.

Charles Jaudrion était décontenancé. Mais Ancenis, qui ne perdait pas la carte, objecta doucement : « Il me semble, mon colonel, que votre comparaison pèche par la base. En effet, ce n'est pas la quantité allemande, mais bien la qualité allemande qui nous envahit. Les Allemands, campés en France, le sont dans des postes de choix, dans des postes d'Etat en quelque sorte, depuis la Sorbonne jusqu'aux conseils d'administration des grands établissements industriels et financiers. Ils ne nous pénètrent point par leur plèbe. Ils nous pénètrent par leurs spécialistes.

C'est donc leur volonté méthodique et patiente, et non une loi physique qui régit cet envahissement. Nous n'avons pas de mineurs allemands. Nous ne voyons pas de garçons de banque allemands. Nous voyons des contremaîtres et des banquiers allemands. Le mal s'insinue et nous étouffe par en haut, par la tête. »

Collé, le brave Votenet ne répondit que par un sourd grognement, suivi d'un : « Et alors ? » peu encourageant.

— Et alors, mon colonel, je vous demande simplement de me laisser faire.

— Laisser faire, sans doute. Vous n'allez tout de même pas arrêter Hasewald, ou fusiller M. de Mumm et le baron de Pflugk, sur de simples suppositions.

— Hélas! non, — répartit Ancenis avec flegme, — mais je désire les mettre hors d'état de nuire, dans la mesure de mes moyens. Je suis sûr qu'un simple avertissement...

— Ta ta, ta ta. Je ne veux pas d'histoires. Un avertissement à de Mumm, un avertissement au baron de Pflugk, un avertissement à Hasewald ! Mais vous êtes fou, mon cher, ou malade. Deux heures après, notre ministre des Affaires Etrangères verrait débarquer l'ambassadeur allemand, qui lui demanderait des explications et des excuses. C'est impossible, radicalement impossible. Faites des fiches, si ça vous amuse. Filez ces messieurs, de façon non ostensible, si ça vous console. Mais ne nous flanquez pas sur les bras, de grâce, une affaire risquant d'amener une rupture. Ah bien, nous serions, vous et moi, dans de jolis draps !

Quand Votenet fut sorti, agitant ses gros petits bras comme s'il chassait une mouche importune, Charles et le capitaine se regardèrent avec une forte envie de rire.

— Incroyable, mais vrai — fit Ancenis. — Tu vois que je n'exagérais pas les dispositions à l'inertie de mon chef direct. Bah! maintenant qu'il est sommairement prévenu, j'agirai sans lui, voilà tout. Je m'arrangerai pour que Mumm, Hasewald, Pflugk und gesellschaft se sentent gênés aux entournures. Leur métier n'est de tout repos qu'en temps de paix. Ils ne doivent pas tenir tant que cela, si les choses se gâtaient, à être pendus.

— En tous cas, j'ai libéré ma conscience — ajouta Charles. — C'est à toi maintenant de prendre les mesures de sauvegarde nécessaires.

— On les prendra, merci cher homme et vive la France!

Ancenis était plus ému qu'il ne voulait le paraître. De nouvelles perspectives s'ouvraient devant lui. Pour conjurer la menace allemande, empêcher de nuire ces hauts personnages, dont chacun était en somme un espion réalisé ou en puissance, il aurait fallu des pouvoirs discrétionnaires, des pouvoirs d'Etat. Or, pas plus que Votenet, aucun ministre, aucun président du Conseil n'assumerait une telle responsabilité. Le fonctionnement du Parlement et de la Presse était tel que l'audacieux, quel qu'il fut, devenu suspect, aurait sa carrière politique brisée en trois jours, après un semblable acte d'énergie. Ainsi donc la répression nationale supposait un chef indépendant de

tous les intérêts particuliers, capable de prendre une décision immédiate, dépouillé d'ambition personnelle autre que celle de sauver le pays, un chef non soumis aux assemblées, plus fort que tous les obstacles et quasi immortel.

Mais alors, mais alors... Ce soldat, qui se targuait d'être uniquement un soldat, comprenait, par toutes ses fibres et pendant l'espace d'un éclair, l'importance prééminente, vitale, de la question politique.

Assez troublé néanmoins par ce qu'il avait entendu, le colonel Votenet donna un coup de téléphone, prit sa canne et son chapeau, sauta en automobile et se rendit à la Préfecture de police. Labrume le reçut immédiatement. Votenet lui exposa les faits sans indiquer sa source. Par une réaction naturelle, l'incrédulité totale et goguenarde de Labrume l'irrita et lui fit adopter les suppositions qu'il avait rejetées vingt minutes auparavant. Il se trouva ainsi, vis-à-vis de Labrume, dans la même situation qu'Ancenis et Jaudrion vis-à-vis de lui, Votenet, tout à l'heure.

— Mais enfin, mon cher, vous admettez bien que l'Allemagne entretient, chez nous, des espions.

— Pourquoi cela ? Au temps où nous vivons, avec le télégraphe, le téléphone, la vie à ciel ouvert, à quoi lui serviraient ces espions ?

— A la renseigner sur l'état de notre préparation militaire.

— Elle n'a qu'à lire les journaux, les rapports remis aux parlementaires de la commission du budget. Des blagues, colonel, je vous assure, des blagues ! En voulez-vous la preuve ? Ce baron de

Pflugk, que vous venez de me peindre sous les couleurs les plus noires, eh bien c'est lui qui me documente, et consciencieusement, sur la valeur morale de ses principaux compatriotes. Hein, ça vous épate, monsieur de la rue Saint-Dominique ?

— Mais monsieur du boulevard du Palais, — riposta Votenet, vexé, — qui vous dit que votre Pflugk ne vous fiche pas dedans ?

— On ne me fiche jamais dedans, mon cher collègue.

Labrume, vaniteux ainsi qu'un homard, avait projeté jusqu'aux bords de ses orbites ses yeux écarquillés comme ceux de cet animal, et sa face luisait de mécontentement. Le pouvoir militaire et le pouvoir civil allaient-ils s'affronter ? Heureusement qu'un employé de bureau, apportant des pièces à signer, mit fin à cette scène pénible.

Voilà comment le colonel Votenet, passé de la confiance à la méfiance en l'espace d'une heure, sous le fouet de la contradiction, en arriva presque à oublier le renvoi de Frida.

Quand il fut dehors, Labrume, avec un sourire amer, montra successivement à son secrétaire la porte puis son propre front, qu'il frappa plusieurs fois de son doigt gras : « Un peu toc toc, le brave colonel. Il s'entendrait bien avec Bobineux. Pourvu qu'avec ses lubies il ne me décourage pas mon baron Pflugk. Je ne retrouverais pas son pareil. »

CHAPITRE V

HERMANN VON MUMM A L'ŒUVRE

(Janvier 1914)

Dans la salle à manger de son magnifique domicile de la rue du Champ-de-Mars, à Reims, Hermann von Mumm, marchand de champagne, ami personnel de Sa Majesté Guillaume II, possesseur d'une écurie de courses, frère de Walter von Mumm, proche parent du général von Manteuffel, achevait de déjeuner. Tel un maigre pantin d'Amérique désarticulé, il s'empiffrait de nourriture, répondait en s'inclinant tout d'une pièce vers ses voisines de table, deux pécores de la société, dont les maris décavés étaient ses débiteurs. Il se considérait comme le seigneur de Reims. Une rue portait son nom. Le personnel officiel était à ses ordres, se prodiguait en courbettes et tendait l'échine, aussitôt que l'illustre

llermann exprimait une volonté ou manifestait un désir. En outre, Mumm se tenait en rapport constant avec la nombreuse colonie allemande de Reims, qui lui obéissait au doigt et à l'œil. Choyé par les salonnards, redouté par l'administration, vénéré par ses compatriotes, ce grand diable ayant à peine la quarantaine, et possédant plusieurs millions — l'Empereur avait commencé par payer ses dettes — pouvait se croire tout permis.

On sortit de table. Tandis que les invités passaient au salon, Mumm alla rejoindre dans le vestibule un raide personnage à mine militaire, avec lequel il échangea quelques mots en allemand. Dans un quart d'heure, l'auto serait prête. Les camarades le seraient aussi. Le temps froid, mais sec et beau, invitait à la promenade. L'espion revint vers ses hôtes.

— Eh bien, mon cher monsieur, dit une dame en minaudant, vous allez donc passer la journée dans vos terres.

— Il le faut bien, madame, répliqua Mumm. Je dois, comme tout le monde, gagner ma pauvre vie.

Cette plaisanterie parut adorable. Mais le gentilhomme boche n'avait pas la tête aux compliments. De sérieuses affaires le requéraient. Confiant ses invités à son entourage, il s'esquiva bientôt adroitement.

L'homme du vestibule et un autre de même allure attendaient le maître auprès de la limousine. Le chauffeur était à son poste. Mumm monta le premier, plaça sur ses genoux une couverture de fourrure, fit asseoir en face de lui ses deux

complices. Le valet ferma la portière. L'auto démarra. Jusque-là aucune parole n'avait été échangée. Quand on fut sur les chemins :

— C'est tout de même hardi, Hans, ce que le Chef va faire aujourd'hui.

— Oui, Hermann, cela est hardi.

— Et toi, Ludwig, qu'en penses-tu ?

Ludwig, à cette question, se mit à rire dans sa barbe blonde : « Je pense qu'heureusement pour nous la police d'Etat allemande est mieux faite que la police française... autrement... »

A cet instant le chauffeur, voyant tout à coup une voiture de charbon déboucher d'une rue latérale, bloqua les freins. Hermann von Mumm prit le tuyau acoustique : « Attention, garçon, que diable ! C'est comme ça qu'on démolit tout. »

Puis se tournant vers ses compagnons : « Il y a trois mois, il était encore en garnison à Breslau. C'est un type honnête et très sûr, mais maladroit. Je crois qu'il n'aura jamais la main.

— Il ignore tout de notre mission ?

— Tout. Vous seuls, avec mon secrétaire, la connaissez. Mais mon secrétaire, c'est comme moi-même. Il s'agit de la grandeur allemande. »

Hans frappa ses larges genoux de ses mains, pareilles à deux battoirs : « Il faut espérer que, cette fois, c'est la bonne. L'Empereur a compris que le en-avant-en-arrière de 1911 n'était pas à recommencer. Mais dis-moi, en 1911, elle n'était pas encore tout à fait prête, l'installation que nous allons visiter ?

— Elle était aménagée. Elle n'était pas munie. Hasewald, l'autre soir, m'a assuré qu'il fallait se

hâter, mettre les bouchées doubles. Je me hâte. Je mets les bouchées doubles.

— Et si quelqu'un là-bas se doutait de quelque chose.

— Nous avons deux gardiens : Otto Hefter et le fermier Karl, de Margeval. Ils n'hésiteraient pas à faire leur devoir.

— Les gendarmes sont quelquefois curieux.

— Leur curiosité leur coûterait cher. Otto Hefter a toujours un ou deux surveillants armés avec lui depuis un mois. Quand il s'absente, il est remplacé par Strobel de Creil. »

Ludwig se mêla à la conversation. Il articulait avec difficulté, comme s'il avait eu des cailloux dans la bouche : « Je croyais Otto Hefter à Diélette.

— Avant, oui. Aujourd'hui, non. »

Otto, tirant un carnet de sa poche, énuméra : « Nous avons actuellement à Diélette : Gersner, Stief, Klagès, Lemmgen et Knippchild.

— Bons ou assez bons ? demanda Mumm qui bâillait.

— Bons. En outre, Raders les surveille. Diélette sera un point très sensible. »

Là-dessus, Mumm prit, dans un portefeuille fixé à la paroi de la limousine, une carte de la région. Elle ressemblait à une carte d'Etat-Major française, avec cette différence que certaines voies et certains points étaient marqués plus lisiblement. Il y avait des annotations dans les marges. Malgré les secousses de la voiture, le marchand de champagne demeura longtemps absorbé dans la contemplation de cette carte. Parfois il la dé-

plaçait, la retournait, suivant du doigt les routes et les croisements. Il murmura : « Pourvu que nous arrivions à la nuit tombante, c'est ce qu'il faut. »

Les voyageurs roulèrent en silence. La campagne, froide et claire, montrait des champs immenses, au-dessus desquels volaient quelques corbeaux.

— Quelle désolation !... fit Hans.

— Ce sera pire dans quelques mois, répliqua Mumm.

Ludwig hocha la tête d'un air entendu.

Le chauffeur, hésitant sur la route à suivre, Mumm lui donna de brèves indications, puis lui commanda de ralentir. Le jour baissait déjà. On approchait de Soissons. Soudain, sur l'étendue désolée, retentit le son morne, rauque, prolongé d'une trompe d'automobile.

Mumm n'hésita pas : « Ce sont eux !... »

Puis à son chauffeur : « Ralentissez jusqu'à ce bosquet, là, à droite. Vous verrez une automobile à carrosserie jaune arrêtée. Vous la rejoindrez tout doucement. »

Cela se passa ainsi. De la grande limousine, qui stationnait à l'orée du bois, un autre raide personnage descendit et s'approcha de Mumm. Celui-ci, par la portière, demanda en allemand : Le chef est là ?

— Ya wohl.

— Vous n'avez qu'à nous suivre à trois cents mètres. Si vous nous perdez, nous cornerons. Inutile qu'on nous voie ensemble avant l'obscurité. »

La course recommença. Au bout d'une heure environ, après la sortie de Braisne, au lieu dit « ferme de Margeval », la voiture de Mumm s'arrêta, donna de la trompe, et trois minutes après l'automobile jaune venait se ranger auprès d'elle. Un crépuscule grisâtre enveloppait les choses et les gens, rendait tout indistinct à une cinquantaine de pas. C'était l'heure entre chien et loup, et plutôt loup que chien, choisie par les Allemands pour leur dangereuse inspection. Tout auprès commençaient les vastes carrières du Soissonnais, les unes abandonnées, les autres aménagées en champignonnières appartenant à une vague société. La ferme de Margeval formait une masse carrée, grise et triste. Au seuil de la porte un homme trapu parut, le fermier Karl.

— Attends un moment, ordonna Mumm.

Le marchand de champagne précéda, mais avec déférence, un grand gaillard venu de la limousine jaune. Les deux hommes entrèrent dans la salle à manger, fermèrent la porte à clé.

— Je crois, chef, que vous serez content. Vous pourrez en tous cas assurer l'Empereur que nous avons fait de notre mieux. Vous êtes ici en terre allemande. Tout est prêt.

Le général von Kluck eut l'habituel sourire qui déridait sa figure pâle, ses méplats, son vaste front. Il était haut et large d'épaules, avec un regard attentif, d'une singulière fixité, à la prunelle légèrement dilatée, comme celle des habitués de l'opium qui diminuent leur dose. Il répondit : « Je n'en doute pas. Mais aurons-nous, ou non, des lanternes ?

— Deux suffiront, que tiendront Karl, le fermier, et son garçon.

— Ces gens sont sûrs, bien entendu. »

Le « bien entendu » fut articulé avec beaucoup de politesse. C'était une phrase de style. Von Kluck savait qu'on pouvait compter sur Mumm. Celui-ci sourit : « Ils sont sûrs et ils pensent que c'est une question de vie ou de mort. En outre, leurs deux mille marks mensuels les inclinent à la fidélité. Le chef des renseignements du Ministère de la Guerre français n'a pas cela. »

Dans les demi-ténèbres, la caravane s'organisa. En avant, le fermier et Fritz son aide. Puis Mumm et ses deux compagnons, puis le général von Kluck et les trois officiers de sa suite. En tout neuf personnages, auxquels il était bien recommandé, pour le cas de rencontre, de défiler d'un pas lent et rustique de promeneurs. Mais aucun gêneur ne se montra. Seul un chien famélique suivit le groupe, en poussant des grognements sourds, puis disparut. Au bout de cinq cents mètres, on tourna à droite, puis on parcourut encore environ deux cents mètres. Soudain, dans la brume, apparut la silhouette d'un homme à cheval. Von Kluck eut un mouvement de surprise. Mumm, se retournant, le rassura : « Exactitude militaire. Notre ami, le baron von Pflugk, venu de Paris tout exprès, a consenti à faire le guet. Mais il ne nous accompagnera pas.

— Je le connais, c'est un gaillard, » fit le général allemand.

En effet Pflugk, qui avait diagnostiqué de loin les promeneurs, demeura immobile et muet sur

sa monture, tel qu'une statue équestre de terre glaise.

— Attention, nous commençons la descente.

Le chemin à peine tracé allait en pente. Hans frappa trois fois dans ses mains. Un bruit identique lui répondit. C'était Otto Hefter, qui allait guider les inspecteurs dans leur rapide visite des redoutables préparations militaires du Soissonnais. Il avait une veste de cuir, une casquette à visière et tenait une grosse lanterne à la main. Il salua militairement les nouveaux venus.

Hermann von Mumm, tel un architecte ou un propriétaire calé, fournissait les explications : « Cette première carrière, employée comme champignonnière est, en réalité, composée de deux chambres, reliées au talus par des monte-charges. Ceux-ci sont maquillés en cheminées d'aération. La première chambre renferme dans son sous-sol des mitrailleuses, la seconde des munitions en tous genres.

— Quelle quantité ? — demanda un des officiers de Kluck.

— Quelle quantité ? — répéta Mumm à Hefter. Celui-ci répondit : « Cinquante mitrailleuses, mille bandes et dix milliers de grenades de tout calibre.

— Il faudra doubler — murmura l'officier.

— C'est que — remarqua Mumm — la place manque. Nous avons seulement une coupe de terrain de trois kilomètres, aménagée ou à aménager de la même façon.

— Il faudra doubler, répéta l'autre.

— Tu entends, Hefter, tu entends, Hans. En

avril, au plus tard, les ordres devront être exécutés. »

Hans et Otto saluèrent. Le général von Kluck cependant s'informait des emplacements, car, en arrière des champignonnières, des postes avaient été aménagés pour l'artillerie de campagne, puis d'autres, plus éloignés, pour l'artillerie lourde. On lui donna les renseignements qu'il sollicitait. Le fermier de Margeval expliqua que les bétons se trouvaient dans des maisons de paysans espacées du voisinage, mais qu'ils ne seraient utilisables qu'après démolition des murailles.

— A la guerre comme à la guerre », conclut von Kluck.

A la lueur des lanternes, il semblait satisfait. La hardiesse d'une pareille organisation, réalisée dès le temps de paix, grâce à des connivences criminelles, remplissait d'orgueil ces lourds Germains. Il leur paraissait invraisemblable qu'un pays ainsi truqué, à une telle distance de la frontière, ne tombât pas aisément entre leurs mains. Néanmoins, un des officiers d'Etat-Major eut cette remarque désobligeante : « Et si le sort des combats amenait les Français à utiliser ceci contre nous.

— Nous le détruirions, répliqua Mumm. Tout est miné, n'est-ce pas Otto ? »

Otto Hefter eut un sourire qui signifiait que cette objection elle aussi était prévue. Il fournit à voix basse quelques brèves explications, desquelles il résultait que, si l'ennemi réoccupait ces carrières, elles seraient rapidement son tombeau. Alors von Kluck : « Cela est superbe. Néanmoins, répétons-nous souvent, messieurs, que le cin-

quième à peine de nos prévisions pourra être réalisé par nous. Le reste appartient d'avance au conte-temps qui est, hélas ! un des facteurs de la bataille. C'est pourquoi, si ceci nous claque dans la main, par malheur, il faut que nous ayons autre chose de prêt. »

On sortait de la première carrière par une échelle aboutissant à un chemin de ronde. L'obscurité était devenue presque opaque. Mumm assura que les trois carrières suivantes, étant aménagées selon le même type, ne présentaient pas un puissant intérêt.

— Mais elles ne communiquent pas ensemble. Cela est fâcheux, fit observer un lieutenant de Kluck.

— Elles communiqueront — répliqua Hefter. — Au premier signal les parois, qui sont de pierre assez résistante, sauteront à la dynamite et nous aurons ainsi un vaste demi-cirque imprenable en avant de Soissons. » Il ajouta : « Avec Diélette, c'est ce que nous avons sans doute de mieux. »

Mumm se rengorgeait. A ce moment Karl, le fermier de Margeval, qui avait gardé jusqu'alors le silence, s'enhardit jusqu'à dire : « On affirme que, dans les Ardennes, Oswald a fait aussi un sérieux travail : ses limitations de fil de fer barbelé pour élevage des faisans. »

Les officiers éclatèrent de rire. Quelle surprise quand les chevaux de la cavalerie française se prendraient les pieds là-dedans ! « Allons, messieurs, voyons, messieurs, » observa Kluck avec douceur. Il n'aimait pas qu'on rabaissât l'en-

nemi par avance. Cela lui semblait de mauvais présage. Il répétait volontiers que la guerre était une rupture de toutes les digues de la destinée et que nul ne pouvait se vanter d'avoir tracé au fléau ses canalisations définitives. Cette prudence de l'esprit lui aurait valu le mépris de ses subordonnés, s'ils n'avaient admiré d'ailleurs son coup d'œil tactique, lui permettant, lors des grandes manœuvres, de se tirer des plus mauvais pas. Il avait toujours un tour dans son sac. Cette fertilité lui valait l'honneur d'être désigné pour l'enveloppement et la prise de Paris.

Les promeneurs allèrent encore visiter un groupe de cavernes, aménagées en chambres de tir, qui se trouvaient à une distance de quelques deux cents mètres des premières. Elles étaient moins vastes, mais plus confortables. On les admirait. Tout à coup, des quatre points de l'horizon s'élevèrent à la fois des cris bizarres, qui tenaient du chat en chaleur et du petit enfant qu'on égorge, s'enflaient, se prolongeaient en stridulations et quelques-uns en plaintes presque humaines. Le général von Kluck ne put retenir un rapide frisson, bien qu'il eut reconnu les hurlus, hôtes bruyants des nuits rustiques dans les contrées où il y a des pierres, des rochers et des trous. Le concert funèbre commençait. On eut dit que ces gémissements invisibles s'excitaient, s'exaspéraient les uns les autres, depuis le chathuant et la chouette, jusqu'au rapace mystérieux qui souffle à travers une conque semée de grelots. Ce sabbat rendait impossible toute conversation et toute observation.

— Zut! nous n'avions pensé à cela, bougonna Mumm.

— Vous voyez, fit von Kluck.

Cela venait à l'appui de sa thèse sur la part, pour les quatre cinquièmes, de l'imprévu. Il en était tout guilleret, comme le médecin qui voit son pronostic vérifié. Groupant autour de lui ses compagnons, élevant la voix à cause des hurlus, il se déclara satisfait. C'était suffisant comme cela. Un degré de perfectionnement de plus eut été une faute, risquant de compromettre l'ensemble. Il était déjà prodigieux qu'aucune alerte, aucune curiosité intempestive d'un garde champêtre, égaré dans ces fondrières, n'eussent contrecarré les remarquables travaux de messieurs von Mumm et Otto Hefter.

Visiblement ce chef, habile et plus nuancé que ses compatriotes en général, tenait à mettre sur le même plan le haut seigneur Mumm et le modeste mais loyal Hefter. Il y avait cinq ans que celui-ci, en Normandie comme à Creil et dans le Soissonnais, réalisait des merveilles d'avant-guerre. Infatigable, il tissait le réseau auquel les Welches inattentifs se laisseraient prendre, et, le jour de la grande sonnerie, il pourrait se vanter d'avoir, autant que quiconque, coopéré à la victoire allemande. Honneur aux bons serviteurs du pays !

Le général en chef avait vu et constaté *grosso modo,* mais par lui-même. Il eut un geste des bras qui signifiait : « Rentrons maintenant. » Accompagné par les piaulements, les vociférations, le sabbat orchestral des oiseaux de nuit, le

cortège militaire, ayant prudemment éteint ses lanternes, reprit, sous la conduite de Karl, le chemin de la ferme de Margeval. Cette fois les huit allemands, y compris Hefter, s'enfermèrent en conseil d'avant-guerre dans la salle à manger, où le couvert était déjà mis, écartèrent les assiettes et les bouteilles, étalèrent leurs plans sur la table et chacun d'eux, d'après ce qu'il avait vu, exposa, en un « vortrag » ou topo succinct, sa conception de l'emploi militaire des carrières du Soissonnais, selon les circonstances de la marche sur Paris. Le résumé et la décision appartenaient bien entendu à von Kluck. Il exposa les immenses avantages, les légers inconvénients, indiqua deux ou trois perfectionnements. Les autres, par des hochements de tête, exprimaient leur approbation. C'était un Kriegspiel comme on avait rarement l'occasion d'en organiser un, sur le terrain même du jeu pour de bon et peu de mois avant la guerre.

Le dîner fut plantureux et gai. La fermière s'était surpassée. C'était une Belge longue et souple, remarquablement belle, épouvantée par la besogne clandestine que lui imposaient son mari et son aide. Elle était prévenue qu'à la première indiscrétion elle serait tuée comme un chien, et elle ne pouvait douter que « ces messieurs » — comme elle disait — tiendraient leur promesse, tu qu'eux-mêmes se trouvaient sous la surveillance d'Otto Hefter et des Dieletten. Les « Dieletten ! » Ce terme, dérivé de la petite anse normande du même nom, désignait la meilleure équipe et aussi la plus déterminée de l'espion-

nage allemand en terre française. On y faisait un stage, comme chez Schimmelpfeng et chez Zeiss, avant de passer à la première classe, à la catégorie de ceux qui, tel Pflugk, se trouvaient directemen en rapport avec les grands chefs.

— Vous êtes bien jolie, matame, dit galamment Hermann von Mumm, déposant un baiser vorace sur le poignet fin, qui lui passait le filet aux pommes.

Hans, s'enhardissant, saisit de l'autre côté, d'une poigne brutale, une jambe nerveuse qui se déroba aussitôt. Alors il se leva et embrassa goulûment la jeune femme dans l'échancrure de son corsage. Elle recula. Le plat tomba par terre et se brisa en plusieurs morceaux. Les Allemands étaient aux anges. L'un d'eux, ramassant les tranches de viande et les kartoffel à pleines mains, les plaça dans une autre assiette. La fermière pleurait.

— Ne vous désolez pas, matame, lui dit von Kluck. Voilà pour vous dédommager. »

Il lui mit, dans la petite poche de son tablier blanc, cinq pièces d'or, qu'il avait tirées de son gousset. Elle se rasséréna. Les huit convives levèrent leurs flûtes de champagne en l'honneur de sa « remarquable vertu » et les vidèrent successivement une demi-douzaine de fois. La porte s'ouvrit. Le fermier Karl apportait du pain.

— Fermier, fermier, tu es gogu... » chanta Ludwig avec un accent épouvantable. Foin de bienséances et sucreries mondaines ! Le gentilhomme marchand de champagne et maître d'écurie était cette fois à son affaire, au milieu des sou

dards et aux cottes d'une servante d'auberge. L'idée qu'il avait reçu les compliments d'un général commandant en chef et bien mérité de la patrie allemande achevait de l'exalter. Il demanda à la fermière son nom, son joli petit nom. Elle attendit, pour le dire, que son complaisant mari eut disparu : « Gudule, messieurs, pour vous servir.

— Eh bien, Gudule, tu me plais et je te demande en mariage.

— Mais tu es marié ! Mais elle est mariée !... Mais il est marié ! Ne l'écoutez pas ! Laissez là le marchand de chevaux et prenez plutôt un bel officier... Je suis, princesse, à vos pieds. »

Ainsi vociféraient les teutons à moitié ivres, se traînant à genoux, comme des crapauds, sur le plancher. Ils se croyaient déjà en campagne et la présence de leur grand chef ne leur en imposait nullement. D'ailleurs, depuis le rôti, von Kluck semblait absent. A un moment donné, il se leva de table et sortit. Il traversa la cuisine, trouva un petit escalier, monta au premier étage, entra sans aucune gêne dans une chambre, battit le briquet, alluma une chandelle qui se trouvait sur la cheminée, ferma la porte. Alors, il prit dans sa poche une seringue du dernier modèle, une boîte contenant quatre ampoules de morphine, abaissa son pantalon et injecta, dans sa grosse cuisse velue, une forte dose de son poison favori. Depuis quelques semaines, en prévision de la guerre, il s'entraînait à un sevrage progressif. Mais chaque fois qu'il éprouvait soit une fatigue, soit une excitation cérébrale quelconque, il retombait avec délices au péché.

— Ah c'est bon ! fit-il d'une voix sourde.

Il rangea son attirail, reboutonna son pantalon, souffla la chandelle et redescendit. Tout lui semblait admirable et simple : la guerre, la victoire, une gloire incomparable, la confiance éternelle de l'Empereur, le titre et le bâton de maréchal. Les porcs, s'agitant autour de lui dans leur bauge et lutinant la gracieuse fermière, lui faisaient l'effet de délicieux et joviaux compagnons. Quel brave et traditionnel Allemand, cet Hermann von Mumm !

Bien que complètement ivre, ce dernier ne perdait pas la carte. Il fit venir le fermier : « Avant que nous ne nous en allions, espèce de Luxembourgeois, tu vas nous montrer un peu comment le téléphone est installé dans ta cave. Passe devant, et je te préviens que je veux Gudule à mon bras. »

Là-dessus, le favori de la bonne société rémoise lâcha un formidable renvoi, qui remplit d'aise toute l'assistance. On le savait loyal sujet du Kaiser, mais on le craignait un peu guindé, un peu genre anglais. Il prouvait qu'il n'en était rien et qu'en dépit de sa transplantation l'esprit classique de la Germanie continuait à l'animer tout entier.

Le fermier Karl était complètement dompté, réduit à l'état de machine à obéir, et son garçon Fritz se montrait non moins aplati. Ils prirent chacun une lampe et précédèrent les herren vers une trappe qu'ils soulevèrent, au milieu des rires et des jurons.

— Il va falloir descendre là dedans !

— Je ne pourrai jamais, j'ai une barrique dans chaque botte.

— Tu vas en retrouver en bas, des barriques, charogne !

— Messieurs, allons messieurs, voyons messieurs, » répéta von Kluck, sur un ton demi-jovial, demi-fâché. De plus en plus euphorique, il songeait aux remarquables commodités que le téléphone et le télégraphe clandestins apporteraient à la campagne de tout à l'heure. On entendait claquer, sur le cou de la fermière, les gros baisers hoquets d'Hermann von Mumm. Pour comble, une marche de l'escalier vermoulu céda et l'espion mondain faillit s'étaler tout de son long. Hans éclata de son rire terrible, qui tenait de l'ogre et de la goule.

Karl souleva un fût, derrière lequel, dissimulé dans le coin le plus sombre de la cave, apparut le téléphone. On décida de l'essayer sur le champ.

— Avec qui communiques-tu le plus facilement ?

— Avec Trommel, le fermier des deux Ours, de l'autre côté de Soissons. Mais je vais jusque dans les Ardennes et dans la Meuse, sans que l'administration s'en doute, par un embranchement au poste des Quatre-Chemins. Ce sont les nôtres, des gens de Berlin, qui ont posé les fils il y a deux ans.

— Il est donc à nous le poste des Quatre-Chemins ?

— Depuis l'année dernière. C'est un cousin de Klagès qui l'a acheté, du nom de Wurm.

— Et celui de Sommecorde ?

— A nous également. C'est Pflichter qui le tient.

— Et la ferme d'Hennemarie ?

— A nous encore. Fermier Bischop.

— Vous vous rencontrez toutes les semaines, ceux du même secteur, comme il a été ordonné?

— Toutes les semaines.

— Le rapport est adressé à Metz au quartier général tous les mois ?

— Tous les mois.

— Par les soins de qui ?

— Tantôt ma femme, tantôt celle de Wurm, tantôt celle de Pflichter. Il y a un roulement.

Ainsi dialoguaient le fermier et Otto Hefter, demeurés debout avec les autres et Gudule, cependant que, seul, von Kluck était assis sur un mauvais escabeau. Ludwig rapidement prenait des notes. A un moment, après avoir demandé par une demi-conversion à droite et un petit salut, l'autorisation du grand chef, il interrompit : « Aucun Français n'a eu encore le moindre soupçon de ces communications en territoire occupé ? »

Ce dernier terme signifiait les fermes allemandes du nord et de l'est. Il était courant au Grand Etat-Major, bien avant le mois d'Août 1914.

— Si, un, qui n'a pu avoir d'ailleurs que des soupçons et que nous n'avons pas réussi à tuer. Il s'était glissé chez Wurm en marchand ambulant et il avait surpris une conversation de la petite Wurm sur le téléphone. Il paraît que c'était un policier français.

— Comment s'appelait-il?

— Popino... n'est-ce pas, Gudule?

— Bobineux, rectifia la femme.

— C'est cela. Mais c'est, paraît-il, un type maniaque, isolé et sans influence. Quant à la petite Wurm, on l'a renvoyée en Allemagne. Ni Wurm ni sa femme n'y étaient pour rien.

— C'est bon, c'est bon. Ecarte-toi de là. Je vais téléphoner, moi, pour me rendre compte.

— Ils ne vous répondront des deux Ours que si vous commencez par répéter deux fois : « Trommel doch, Trommel doch », comme cela.

Ludwig appuya sur la sonnerie, puis décrocha le récepteur. Tous s'écartèrent, afin que von Kluck pût jouir du spectacle et de l'entretien.

— Trommel doch. Trommel doch.

On entendit une petite voix lointaine qui répondait : « Wer spricht? » Un sourire illumina la face de Ludwig. Il articula : « Lieutenant de Sa Majesté. » Puis après un silence : « Nous vous téléphonons de Margeval. Vous entendez bien... Pourriez-vous nous aboucher... nous... abou... cher avec les Quatre-Chemins, Sommecorde et Hennemarie... oui... Eh bien alors, au hasard de la fourchette. Donnez Sommecorde. »

Une minute s'écoula. La sonnerie reprit, indiquant que la communication était établie. « Allô, allô, Wurm doch, Wurm doch? »

Ici interruption. Une forte claque venait de retentir, administrée par la vertueuse Gudule à Mumm trop enhardi. Les officiers applaudirent. Von Kluck rit. Karl aussi, de voir son honneur ainsi vengé. Mais Wurm, inquiet de ce bruit in-

solite, refusa désormais de répondre. Ludwig alors s'en prit à Mumm : « Tu n'es qu'une tête de cochon de gêner nos expériences avec tes manières de soudard.

— Et encore pourquoi fait-il le soudard, puisqu'il n'est qu'un sale marchand de vin ?

— Il mériterait qu'on lui mît la gueule dans le fût qui est là, jusqu'à plus soif.

— Et qu'on lui demandât cent mille marks pour l'en tirer. La tête de cochon a de quoi payer.

— Allons messieurs, voyons, voyons messieurs. »

Von Kluck avait bien du mal à maintenir l'ordre, mais l'expérience était concluante. Au jour dit, le réseau impérial en territoire occupé fonctionnerait sans une anicroche.

Il fallut remonter. Les Allemands, de plus en plus ivres, trébuchaient et sacraient à chaque marche. Le dernier sorti donna un coup de pied terrible qui défonça la trappe, puis se mit à vomir. Il n'y avait plus qu'à régler l'addition. Von Kluck s'en chargea et laissa comme pourboire, avec magnificence, une pièce d'un franc. Le fermier médusé n'osa pas réclamer le prix de la réparation pour la trappe.

— Quel dommage ! — disait Hans, croisant les bras devant les automobiles sous pression.

— Qu'est-ce que tu regrettes, camarade ?

— Mon Dieu, mais quel dommage !

— Mais quoi encore, tu ne vas pas pleurer. Un officier allemand ne pleure pas.

— Quel dommage de ne pas pouvoir mettre le feu à toutes ces baraques, là et là.

La nuit glaciale était claire. On distinguait, à peu de distance, les toits des maisons de paysans avoisinant la ferme de Margeval.

— Un peu de patience, enfant, murmura Mumm, rappelle-toi le proverbe : ce que n'a pas vu l'hiver, ce que n'a pas vu le printemps, quelquefois l'été le verra.

Cependant, comme Karl accompagnait obséquieusement les illustres visiteurs inspecteurs, le garçon Fritz, demeuré seul avec Gudule, lui envoya à toute volée un énorme soufflet, suivi tout aussitôt d'un coup de pied. Elle étouffa un gémissement : « Ça t'apprendra, fille de Belgique, à te laisser embrasser par un marchand de champagne. Je te dresserai, moi, fille de Belgique. »

Car, si Karl n'était pas jaloux, Fritz l'était, et cette soirée, du commencement à la fin, avait accumulé en lui une noire irritation.

CHAPITRE VI

DAVID STAMM OU LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

(Février 1914)

Il tombait sur l'avenue du Bois une petite neige blanche fondante, à forme de giboulée. David Stamm, des Stamm de Francfort, qui guettait par la fenêtre, vit Jérôme Pestion descendre d'auto. Le journaliste officieux avait une magnifique pelisse, d'où émergeait une tête faussement volontaire, osseuse ici et charnue là, agrémentée d'une barbe poivre et sel.

— Voilà cependant un rongeur de son pays — songea Stamm qui ne manquait pas d'humour. — Ah c'est une sale affaire que la défaite. Nous devons, nous autres Allemands, à tout prix, l'éviter à l'Allemagne.

Le domestique bavarois annonça : « Monsieur Pestion. »

— Ça va, vieux, sale temps, hein, vieux? — fit Stamm, qui affectait le style parisien.

— Mon cher — répliqua Pestion d'une voix lourde et comme velue, où perçait l'accent de la Garonne — j'ai failli ne pas venir. Ce matin, en me réveillant, j'avais un commencement de grippe. Il faisait hier soir du verglas, j'ai du rentrer du cercle à pied... » Puis, avec un regard froid et beaucoup d'aplomb : « J'ai pris une culotte de dix mille sur parole. Parmi mes nombreux amis, je ne vois guère que vous d'assez calé pour pouvoir me prêter cela. »

Stamm fit une moue judéo-boche, pinçant les lèvres en fond de bourse et ratatinant les traits de sa figure autour de ce soudain petit portemonnaie. Pestion ne perdait pas de temps.

— Diable, vous allez fort, cher vieil homme. Je suis un peu gêné moi-même. Cinq mille ne vous suffirait pas, ce matin?

— Si cinq mille me suffisaient, David, je vous aurais demandé cinq mille. N'abusez pas de la situation, gênante pour moi, et faites le nécessaire, je vous en prie.

Ce singulier mélange de prière et de menace agit sur Stamm. Sans plus insister, il prit un chèque, le remplit, le data, le signa et le tendit à son camarade. Cela équivalait à une promesse en bonne et due forme de ne plus se refuser à rien. Aussi Stamm, allumant une cigarette, déclara-t-il cyniquement : « Nous allons commencer par le plus dur, par Doriu, pour finir par le plus facile, Athanase Lévy. »

Jules Doriu était le directeur d'un quotidien à un sou, *le Sang-froid,* et passait pour un patriote. Athanase Lévy était le directeur d'un journal à

deux sous, *le Vercingétorix,* et avait une réputation de mercanti solidement établie. *Le Sang-froid* et *le Vercingétorix* étaient lus par les conservateurs français, public riche sans grande réaction et aisément dupe. C'était sur eux qu'Hasewald et Stücklein désiraient agir tout d'abord. La presse dite de gauche et d'extrême-gauche ne viendrait qu'après. En auto et tandis que l'on roulait dans une boue froide, Stamm et Pestion réglaient en commun leurs dernières mesures.

— Que voulons-nous donc obtenir — disait Stamm. — L'introduction immédiate des valeurs d'Etat allemandes à la cote de la Bourse de Paris. Ensuite, mais ensuite seulement, une campagne non moins immédiate, dont vous vous chargerez, mon très cher, représentant à bon droit l'Allemagne comme animée d'un sincère désir de la paix. Selon vous, Doriu a plus de vanité que de cupidité. Lévy plus de cupidité que de vanité. C'est bien cela?

— C'est cela même. Il vaut mieux que vous apparaissiez à Doriu comme le porte-parole des grands intérêts allemands, comme le représentant politico-financier du rapprochement franco-allemand, et à Lévy comme un homme du monde, jouissant de la confiance de l'Empereur.

— Et vous, alors, quel emploi tenez-vous?

— Aplanisseur de difficultés. Je verrai, je sonderai, je bousculerai ceux dont dépend l'admission à la cote. Je leur représenterai les immenses avantages qui en résulteront pour les deux pays, la détente certaine de nos rapports. Enfin, je rédigerai, sous votre contrôle, et d'après vos indi-

cations et celles de Hasewald, les conversations des grands industriels, commerçants, journalistes, politiques allemands destinées à rassurer l'opinion française.

— Nous sommes en février. Il faut commencer cela dès les premiers jours de mars. A la même date, ou dans le délai d'un mois, il faut avoir l'admission à la cote. Hasewald va presser Broutard, lequel agira sur ses amis.

Cette hâte intriguait Pestion. Elle n'était pas dans les habitudes des Allemands, qui, pour l'ordinaire, sont gagne-petits. Il voulut en avoir le cœur net.

— Dites-donc, hein, Stamm, pas de blague. La cour de Berlin n'est pas devenue belliqueuse?... Je ne tiens pas à être embarqué, pour vos beaux yeux, dans une affaire qui finirait en coupe-gorge. Je préfèrerais vous rendre votre chèque. Ma peau vaut plus de dix mille francs.

— Qu'est-ce qui vous prend? Les relations diplomatiques sont bien meilleures qu'elles n'étaient il y a même un an. On revient tout doucement à l'état de 1904, avant l'alerte de Tanger. Supposez-vous par hasard que je veuille jouer un mauvais tour à un ami!

Pestion savait, par ses relations, que l'optimisme de Stamm était excessif, mais son instinct assez peureux et son intérêt bien compris le poussaient simultanément à nier la possibilité de la guerre. Aussi avait-il pris des actions dans un certain nombre d'affaires allemandes en France, qui, d'ailleurs, marchaient à merveille. Il aimait les femmes, le jeu, le luxe, et ses appointements

ne représentaient pas le dixième de ses dépenses. C'était le type de l'homme mou, intelligent, trop pratique, sans scrupules, pris peu à peu dans les engrenages et qui tourne au cynisme par nécessité. Une moyenne réputation d'escrimeur et de tireur au pistolet, des camaraderies habilement disséminées lui avait permis, jusque-là, d'éviter tout scandale. On n'en était encore, sur son compte, qu'à la phase des chuchottements, laquelle peut être de longue durée. C'est ce qu'on appelle, en argot de Bourse, la position de demi-crédit.

Jules Doriu habitait, à Vincennes, une petite villa moisie et proprette. Il reçut ses visiteurs dans une véranda, que chauffait à l'excès un poêle à anthracite. Il était grand et maigre et se tenait debout, les mains croisées derrière le dos, ses immenses jambes légèrement écartées, de sorte qu'on apercevait, par le compas, le jardinet que contractait l'hiver. Sur ses pieds, vastes comme des refuges, tombait largement un pantalon de drap uni noir. Le visage était sommairement dessiné en quelques traits, tenait du sergent de ville et du portier de palace. Doriu parlait en bredouillant, avalant la moitié des mots. Lui seul comptait à ses propres yeux, et il affirmait l'inexistence d'autrui en quelques monosyllabes péremptoires, tels que « xiste pas » pour « ça n'existe pas » ou « p' d'importance, p' d'intrêt » pour « pas d'importance, pas d'intérêt ». De temps en temps, il tirait de sa profonde un mouchoir de la taille d'un petit drap et jetait bruyamment une bombe nasale. Il affectait des manières brusques

et pressées, tirées de la chasse et de l'art militaire. Aux murs étaient suspendus divers trophées, têtes de sangliers et pattes de cerf. Sur une table, un bronze offert par une société de tir au pistolet. Ce colosse était à la fois infatué et timide.

Pestion lui avait représenté Stamm comme l'arbitre incontesté de l'industrie allemande et comme un admirateur des articles en patagon que pondait Doriu dans son journal. De sorte que l'accueil fut cordial. Stamm commença par encenser grossièrement le directeur du *Sang-froid,* « la seule feuille ayant la notion des grands intérêts du monde civilisé, supérieurs aux querelles de boutique, la seule qui eut compris la nécessité du rapprochement franco-allemand, par dessus la question de l'Alsace-Lorraine ». Il parla des remarquables assurances données par Guillaume II à Filacier et à Jaudrion lors de leur visite à Berlin. Il en arriva ainsi à Hasewald et à la question, grave entre toutes, de l'admission des valeurs d'Etat, berlinoises et autres, à la cote de Paris.

Pendant ce discours, Doriu se rengorgeait, puis, penchant sa tête en avant, le front plissé, semblait méditer profondément. Il voyait où Stamm voulait en venir. Il savait que Pestion était au service de Stamm. Il n'ignorait pas les dangers de l'opération proposée, au cas où une rupture se produirait entre la France et l'Allemagne. Mais, d'autre part, il aspirait à jouer un grand rôle de patriote supérieur aux mesquineries du patriotisme, qui, par une mesure radicale, assure à son

pays la tranquillité pour cinquante ans. Connaissant son insondable fatuité, les amis de Broutard l'avaient habilement circonvenu, malgré sa position de libéral, lui représentant le Clan des Ya et la politique pro-allemande comme l'opération de l'avenir, faisant luire à sa convoitise la perspective d'un portefeuille. L'ambassadeur d'Allemagne, prévenu, avait multiplié les amabilités, passé au *Sang-Froid* quelques importants tuyaux diplomatiques, sollicité en plusieurs circonstances, notamment après Agadir, l'avis précieux du sage Doriu. La *Gazette de Francfort* et celle de Cologne l'avaient cité en exemple de bon Français, dépouillé de chauvinisme. De sorte que, Stamm ayant achevé son boniment, Doriu, comme un homme qui pèse un monde, demeura un instant silencieux, puis répondit, en escamotant les syllabes : « Très int'ressant. Déduction r'marquab'e. Ai p'faitement suivi. Mais c'est d'licat, très d'licat. La moindre fausse manœuvre peut tout comp'mettre. Qui rédigerait l's articles? »

— Moi, fit peu modestement Pestion. — Il se reprit : « C'est-à-dire que j'en fournirai la matière, d'après les indications de Stamm et de Hasewald et que vous les mettrez au point. » Déjà Doriu, vexé, fronçait les sourcils : « Non, non, pas d' ça. J' demande à juger par moi-même de c' que j' peux dire et n' peux pas dire. C'est trop d'licat. Comprenez-vous? »

Stamm comprenait à merveille. Il exprima, en quelques mots brefs, que la surveillance de Pestion n'était nullement indispensable, pas plus que son intermédiaire. Il remettrait directement les

canevas un peu techniques à Doriu, lui laissant toute initiative pour présenter les choses à sa façon. Il se dérangerait chaque semaine et Doriu n'aurait pas à se déranger. Comme le dévouement de Doriu à la chose publique et son désintéressement étaient notoires, il ne serait évidemment question d'aucune rémunération d'une campagne aussi utile aux Français qu'aux Allemands. Mais il semblait naturel que la publicité, fort avantageuse, des grandes compagnies de navigation allemandes, telles que le *Norddeutscher Lloyd* et la *Hamburg Amerika,* fût acquise d'ores et déjà au *Sang-Froid.* Il n'y avait là rien qui pût alarmer la susceptibilité la plus ombrageuse.

Tout en parlant, Stamm se demandait : « Dirai-je un chiffre ou n'en dirai-je pas? » En fait il avait ordre de proposer quinze mille francs par mois pour ladite publicité et de monter, s'il le fallait, jusqu'à vingt mille. Mais Doriu ne lui tendit pas la perche, et Pestion, vexé de la pauvreté du rôle à lui réservé, demeurait immobile et silencieux.

Doriu avait compris que Stamm tenait énormément à cette campagne. Il était retenu par la crainte d'une complication soudaine de la politique européenne, qui le mettrait en mauvaise posture. Comme lisant dans cette pensée à la fois vaniteuse et enfantine, Stamm lâcha sa dernière carte : « Voulez-vous, mon cher directeur, pour lever tous vos si respectables scrupules, qu'il soit entendu entre nous deux ceci : dans l'hypothèse où un événement imprévu tendrait les rapports franco-allemands, le *Sang-Froid* aurait toute li-

cence de réclamer avec énergie la radiation des valeurs allemandes à la cote de Paris. Cette convention met du côté des intérêts français et de la paix, en cas d'alerte, un très sérieux gage de plus. Elle est parfaitement conforme à ce qu'on sait de votre caractère et de votre ardent amour de la France.

— Sans doute, sans doute », répétait Doriu, cherchant le piège, qu'il n'aperçut pas. Car il était fort loin de croire l'Allemagne décidée à la guerre. Finalement, un semblant de pacte, plus négatif que positif, fut conclu. Le *Sang-Froid* n'attaquerait pas de face la question épineuse, mais, dans une forme dont Doriu restait seul juge, il pousserait insidieusement au rapprochement financier des deux puissants voisins et, par là même, à la stabilité de leurs relations. Il ne ferait en aucune circonstance, sauf celle d'imminence de guerre, aucun obstacle à une campagne politique dans ce sens. Stamm avait immédiatement flairé le point faible de Doriu, qui était de chercher à se distinguer des autres journalistes patriotes, et son aversion pour l'Angleterre et la politique de l'Entente. Il joua, non sans adresse, de ces deux cordes. Au bout d'une heure de conversation superflue, représentant la sauce d'un poisson à demi cuit et mal vidé, les trois hommes se séparèrent assez indécis.

— Comment dites-vous en français... os de boudin... hein, c'est cela? demanda Stamm à Pestion, tandis qu'à nouveau l'automobile les emportait chez Athanase Lévy, rue Tronchet.

Jérôme n'était pas fâché d'un semblant de four,

dans une manœuvre à laquelle il n'avait point participé. Il leva évasivement ses petits bras courts.

— Vous ne voulez tout de même pas que des Français acceptent tout de go de porter de l'eau au moulin allemand. C'est une proposition qui exige du doigté.

— Vous trouvez que j'en manque?

— Mon Dieu oui; vous êtes, malgré tout, demeuré un peu boche, — répliqua Pestion, plus libre maintenant qu'il avait son chèque dans sa poche.

— Un peu boche, un peu boche, — répétait Stamm en riant. — Mais en quoi ça consiste-t-il?

— C'est indéfinissable. Vous avez l'air de supposer que votre interlocuteur est plus bête que vous. Doriu vous comprenait très bien. Il est bête. Il peut être vil à l'occasion. Mais ce n'est pas un traître. Je rougissais pour lui en vous écoutant.

— Puisqu'il en est ainsi, c'est vous qui vous chargez d'Athanase Lévy. J'ai presque envie de rester dans la voiture.

— Ah par exemple non! Je veux bien tenir le crachoir, mais il faut votre illustre présence pour m'appuyer, moi chétif, et donner du poids à mes paroles, du pèze à mes propositions.

— Ça veut dire la calette, le pèze?

Pestion ne répondit pas. Il tambourinait la vitre d'un doigt nerveux. Cette affaire de valeurs allemandes l'emplissait de mauvais pressentiments :

— Encore une fois, Stamm, sur votre honneur, vous croyez à la prolongation de la paix, vous

n'entrevoyez aucune nouvelle alerte de guerre d'ici longtemps ?

— Je ne nie pas la possibilité d'autres alertes de guerre, — répliqua l'Allemand impatienté. — La guerre est une chose, l'alerte de guerre en est une autre. Il se peut que notre Empereur, notre Chancelier cherchent noise à votre Gouvernement, afin d'attraper encore quelque territoire ou quelque facilité commerciale. Mais je suis convaincu, profondément convaincu, qu'au dernier moment Bellone sera enchaînée. Que tiable chercherions-nous de plus avantageux, pour l'Empire, que l'état de choses actuel où, sans coup férir, nous nous agrandissons. Allez, rassurez-vous, cher garçon. Tant que la marine de guerre allemande ne sera pas à la marine de guerre anglaise dans la proportion de sept à cinq, l'Europe demeurera tranquille sous notre hégémonie imparfaite. Ensuite... je ne sais pas.

Devisant ainsi, les deux compères arrivèrent chez Athanase Lévy, rue Tronchet. Ce directeur habitait en face des bureaux de son journal. Il n'avait que la rue à traverser pour surprendre ses collaborateurs. Beaucoup plus fin que Doriu, bien que tous les deux ans environ il commit une gaffe épouvantable qui lui valait huit coups de pied au derrière, Athanase, comme on l'appelait familièrement, était ostentatoire, ténébreux et comique. Toute sa vie il avait exploité l'insondable naïveté des gens du monde et mené une opposition de tout repos, dans un journal ouvert aux pires transactions politiques. Il était fourbe, capable à l'occasion d'un coup de traître, peu ran-

cunier, snob comme la lune, peureux et, dans les intervalles, sans méchanceté, serviable au besoin. Sa réjouissante sottise, apparente dans ses zigzags perpétuels, ne l'empêchait pas à l'occasion de trouver une formule grandiloquente, qu'il répétait pendant un mois à satiété.

Au physique, c'était un vieux petit juif, gras, blême, chauve, à favoris, couronné d'une touffe de poils de nuque et même dorsaux, relevés soigneusement chaque matin par son coiffeur, habillé à la dernière mode, muni du nez courbe de sa race, qu'il grattait sans trêve en parlant. Par ses dehors, il appartenait à Guignol, par son tréfonds à Hogarth. La bienséance et l'intérêt l'avaient conduit à se convertir.

Quand Stamm et Pestion pénétrèrent chez ce directeur chic, il était aux mains de son valet de chambre, qui l'aspergeait solennellement d'une eau de toilette. D'une voix de bois et de caoutchouc durci, mate, lourde, inénarrable, il s'écria : « Messieurs, charmé de vous voir. Asseyez-vous, je vous en prie. Qui a-t-il pour votre service, mes chers confrères ? »

Jérôme Pestion commença son boniment. Dès les premiers mots, Athanase Lévy l'interrompit du geste, se tamponna la nuque d'une serviette, expédia son valet, puis baissant les paupières sur ses yeux blancs, pochés de lard : « Je vous arrête. Je considérerais comme une félonie tout appui donné au projet d'introduction des valeurs d'Etat allemandes à la cote de Paris. Vous oubliez que j'ai vu 70 et que je saigne encore du traité de Francfort. »

Pestion ne se démonta point : « C'est précisément parce qu'il y a lieu de reviser ce traité si onéreux, dans un sens conforme à nos intérêts nationaux, que je me permets d'insister, mon cher monsieur Lévy. A tout prix — vous serez, je pense, de mon avis — il nous faut sortir de la zone d'indécision et de méfiance réciproque où stagnent les grands intérêts industriels et commerciaux, de ce côté du Rhin et de l'autre. Or, M. Stamm vous certifiera que le meilleur, l'unique moyen d'en sortir, c'est la collaboration franche, ouverte — je ne dis pas encore l'association, qui serait prématurée — c'est l'abaissement des barrages financiers. L'empereur Guillaume II vous tend la main, monsieur Lévy. Allez-vous lui refuser la main ?

— Sa Majesté — répliqua gravement le juif — nous a fait trop de mal pour que je dise du bien d'elle, trop de bien pour que je dise du mal d'elle. Nous dormions. L'affaire d'Agadir nous a réveillés.

— C'était hier, Agadir. Songeons à demain, mon cher directeur. Le monde marche et nous marchons avec lui. Si nous boudons l'Allemagne elle nous boudera. Si elle nous boude, tant pis pour l'honneur de l'Europe et le progrès. Pourquoi ne dissiperions-nous pas loyalement le malentendu ?

Ces mots de progrès, d'honneur, de loyauté, menue nonnaie des conversations et propositions louches, mettaient Athanase Lévy en état de cabotinage, de représentation. Il se leva, et tel un diplomate au congrès de Vienne ou de Berlin, plaça

pathétiquement un doigt sur ses lèvres charnues : « Chut, mon cher confrère. Plus une parole ! Je vous ai compris. Dans la mesure de la prudence et de l'intérêt national, le concours du *Vercingétorix* vous est acquis. »

Ici Stamm, intervenant, gâta tout. Désireux d'enlever rapidement l'affaire, il renouvela l'assurance qu'il avait donnée à Doriu, sur la rupture possible du pacte en cas de tension des rapports diplomatiques et sur l'acceptation d'une campagne de sens contraire immédiate. Plus roué que ce zozo de Doriu, Athanase Lévy, lui, vit le piège : un aussi subit et radical changement d'attitude serait le plus criant des aveux. Il prit aussitôt une mine glacée : « Laissez-moi, messieurs et chers confrères, réfléchir. Laissez-moi consulter mon administrateur, les principaux commanditaires de mon journal et mes amis. »

Ces commanditaires n'existaient pas, car le *Vercingétorix* lui appartenait. Pestion en étouffait de rage. Il aurait battu ce crétin de Stamm. Il voyait, ainsi que dans les sonnets en zinc de Heredia, comme une mer immense où fuyaient des pièces d'or. En vain essaya-t-il de rassurer Athanase Lévy et de susciter sa cupidité en lui rapportant le mot de l'Empereur à Jaudrion et Filacier, en lui représentant les nombreux avantages promis aux lanceurs d'une telle opération financière. Le juif, effrayé, demeura inébranlable. Il entendait déjà les huées de la foule. Épouvanté par ces visions sauvages, il se grattait le nez désespérément.

A ce moment un petit chien noir, de l'espèce

des bassets, entra, et courant à Stamm comme à un urinoir, trempa le bas de son pantalon. Athanase s'excusa. On rit. L'entretien sur les choses sérieuses semblait difficile à renouer.

— Décidément — soupira Pestion en sortant — vous êtes un fichu diplomate, mon pauvre ami ! Un ratage complet après un demi-ratage, c'est beaucoup pour une matinée.

— Que va dire Hasewald ? — murmurait Stamm déconfit — lui qui m'a tant recommandé la prudence et à qui je dois rendre compte.

Pestion tressaillit : « Hasewald... j'aurais du me douter qu'il était le centre de cette combinaison. Eh bien, j'ai pitié de votre ennui. Voulez-vous que je vous accompagne et que je prenne tout sur mon dos ?

— Si je veux, parbleu oui ! Vous me sauvez la vie.

— C'est beaucoup dire. Mettons votre réputation d'intermédiaire habile. Seulement un service en vaut un autre, cher David. Je vous demande de doubler le chèque.

Cinq minutes après ce tour de Scapin, on débarquait chez Hasewald, boulevard Haussmann.

— Monsieur est occupé — répondit le larbin avec insolence. — Il recevra ces messieurs dans une petite demi-heure.

Les salons et leurs tableaux hongrois avaient repris un air de solitude hargneuse. Sur les tables traînaient, comme chez le dentiste, des journaux illustrés, parmi lesquels *Jugend* et le *Simplicissimus,* chers aux esthètes de la Germanie. Stamm s'extasia : « Nos artistes font tout de même de

jolies choses. Que dites-vous de ce dessin ? » C'était un coq français, crêté et furieux, grattant le sol de son ergot, avec cette légende en allemand : « Plus on le flatte et plus il se hérisse. »

— Très gentil — répondit Pestion distraitement. — Stamm le dégoûtait pour de bon. L'idée qu'il allait lui devoir vingt mille francs achevait de le lui rendre antipathique, et Jérôme songeait : « Si je parvenais à mettre la main sur une de ses sales manigances et à le faire expulser, il ne serait plus question de remboursement. Mais il est bailleur de fonds du *Boulevard,* donc bien en cour, ce sera rude. » En attendant cette heure bénie, il remit le chèque sur le tapis, ou plus exactement sur la table de faux Riesener, qui décorait le salon de Hasewald, trempa une plume dans l'encrier monumental et la tendit à sa victime. Stamm, beau joueur, doubla le chiffre sans la moindre grimace.

Il était temps, Henri Hasewald descendait, accompagnant un Boche d'aspect rogue, aux yeux sans cils, et von Pflugk. Dès qu'il les aperçut, Stamm s'écria : « Tiens, Ballin, ah par exemple, quelle heureuse rencontre ! »

Le frère du maître de la marine de commerce allemande et directeur général de la *Hamburg Amerika* semblait plutôt désagréablement surpris. Quant à von Pflugk, ingambe jusque-là, il se mit à boiter instantanément. Ces messieurs se méfiaient un peu de Stamm, considéré comme un sauteur, et beaucoup de son compagnon. Hasewald lui-même parut un peu gêné : « Je suis à vous, je suis à vous, » dit-il vivement, en entraî-

nant Ballin et Pflugk. Arrivé au vestibule du premier étage, il les regarda dans les yeux : « Les papiers que je viens de vous confier ne peuvent être remis qu'en mains propres. Il serait même prudent que vous fissiez le voyage ensemble, l'un veillant, pendant que l'autre dormirait.

— Fiez-vous à nous, murmura Ballin en allemand.

— Oui, fiez-vous à nous, répéta von Pflugk.

— Messieurs, montez dans mon cabinet ». Hasewald, revenu à Stamm et à Pestion, les précédait à grandes enjambées. Quand ils furent seuls : « Eh bien, quel est le résultat de vos ambassates ?

— Chou blanc, et la faute en est à moi, — déclara Pestion. — J'ai attaqué sans préambule deux hommes sans doute avertis et qui se tenaient sur leurs gardes. Du côté de Doriu, il y a une vague promesse de ne rien contrecarrer. Mais Athanase Lévy nous a carrément éconduits. C'est à n'y rien comprendre. »

Hasewald se tourna sévèrement vers Stamm : « Et vous, n'avez-vous pu rien rattraper ? C'est très contrariant. Ce n'est pas avec *le Boulevard* que nous pouvons lancer, dans le véritable public bourgeois parisien, une affaire aussi importante que l'admission de nos valeurs à la cote. »

Car Hasewald, méfiant, s'imaginait que Stamm avait fait exprès de rater *le Sang-Froid* et *le Vercingétorix,* afin de réserver au seul *Boulevard,* qu'il commanditait, toute la publicité des compagnies allemandes. Stamm, qui comprit, eut froid dans le dos. Ce soupçon pouvait lui coûter la

subvention de la *Banque Patriotique*. Pestion vint alors à la rescousse. « Monsieur Hasewald, la responsabilité de notre échec n'est pas imputable à David Stamm. Il a fait son possible pour me repêcher. Mais j'ajoute que moi-même je ne suis pas le seul coupable. Nous disposions d'un délai trop bref pour une manœuvre de cette taille... Il nous aurait fallu six mois au minimum, là où on nous demandait d'agir en un mois. Il y a dans la politique française un courant pour le rapprochement franco-allemand, sans doute. Mais le courant contraire existe toujours et je ne vous apprendrai pas qu'il compte, à la Chambre et au Sénat, et dans les grands journaux de Paris et de province, des représentants très influents. Si vous mettiez la main à la pâte, vous en seriez persuadé. Beaucoup prétendent que l'Allemagne, en dépit de ses assurances, prépare secrètement la guerre européenne. Cela rend malaisée la tâche de Broutard et de nos amis. Il nous faudrait, ceci entre nous, quelque point d'appui plus solide qu'un propos de l'Empereur à Filacier et à Jaudrion. Je vous parle franchement, parce que vous êtes homme à comprendre et faire comprendre la situation réelle à qui de droit. »

David Stamm, fasciné par cette éloquence, faisait oui de la tête. Hasewald, au lieu de se fâcher, réfléchissait. Il connaissait la vénalité de Pestion. Si celui-là faisait de telles réflexions, que pouvait-on augurer des réserves des autres! Aucun doute, les projets impériaux avaient commencé à transpirer. Il n'y avait plus maintenant qu'à gagner les Français de vitesse, si l'on ne

voulait courir le risque d'une mise en défense sérieuse de Paris, c'est-à-dire d'un désastre allemand. En une minute, ce grand capitaine de finances avait jugé la situation. Il enleva son lorgnon, en essuya soigneusement les verres, et répliqua : « Mon bon Chérôme, et vous, David — il usait du prénom dans les grandes circonstances — il faut agir en tout avec méthôde et vous avez manqué de méthôde. De quoi s'agissait-il? De conquérir la Presse de Paris à l'idée de l'introduction des valeurs d'Etat allemandes à la cote. Bien. Vous preniez une feuille de papier et vous deviez faire un plan de vos travaux d'approche. Quelque chose comme ceci : série d'articles de discussion, très libéraux et même patriotiques, examinant froidement la situation internationale et financière. Considérations sur le rendement de premier ordre de nos valeurs d'Etat — Pestion, au passage, remarqua ce *nos* — graissage de jambes — Hasewald voulait dire « de pattes » — des directeurs de journaux, pour les cupides, et frottement dans le dos pour les vaniteux. Pourboires discrets dans l'entourage. Au lieu de cela, vous vous êtes lancés à l'aveuglette. Il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas réussi du premier coup et que ce soit à refaire. »

Ici, courte réflexion, puis le banquier eut un geste de dépit : « Malheureusement, le temps nous manque. Nous sommes pressés par les circonstances.

— On croirait, à vous entendre — fit Pestion goguenard — que l'Etat allemand est au bord de la faillite.

— Je ne souhaite une telle éventualité pour personne, répliqua gravement Hasewald. Le jour où l'Etat allemand envisagerait la banqueroute, il serait tenté de recourir, comme suprême ressource, au moyen militaire. »

Ici Stamm, jugeant l'allusion trop précise et dangereuse, même devant un Pestion, fit une moue d'incrédulité. Hasewald compris et les deux Allemands s'entendirent par dessus la tête de leur créature même véreuse. Le directeur de la *Banque Patriotique* éclata d'un rire sinistre : « Vous avez raison, Stamm, de ne pas prendre cette allusion au tragique. Vous, Pestion, répondez à ceux qui prétendent que l'Allemagne a de mauvais desseins, répondez que Henri Hasewald, qui est bien renseigné et qui tient à sa peau, joue à la hausse et reste à Paris. Or, si jamais les Allemands arrivaient ici en armes et m'y trouvaient, mon compte serait bon. Ils me confisqueraient mes biens et me jetteraient dans quelque basse fosse, comme coupable d'avoir préféré financièrement ma seconde patrie à la première. Du haut en bas, mon cher, et plus que jamais, je me sens Vrançais. »

Cette déclaration intempestive sonnait faux. Au contraire, les scrupules de Henri Hasewald, quant à la France, avaient, depuis quelques jours, disparu. Il n'en demeurait plus trace. Son âme d'Allemand, réveillée par les confidences de son frère Daniel et par la promesse d'une grande curée, envisageait comme légitime et louable l'hypocrisie de la dernière heure. Il fallait que la France ignorante fut précipitée aux abîmes, sans

voir repris connaissance. C'était à cela que devait servir l'armée ténébreuse des naturalisés. Leur complicité était la principale condition du succès. Le perroquet à l'armure d'acier, qui servait de blason aux Hasewald, avait le devoir de bavarder sur tout, en gardant le secret sur l'essentiel. Il y avait une délectation morose dans ce rôle, où le financier se trouvait à la fois masqué et omnipotent.

Pestion était de moins en moins rassuré, à mesure que Stamm et Hasewald multipliaient les assurances. Il aimait bien l'argent allemand, mais il n'envisageait pas sans terreur la période de transition qui mènerait, par étapes, la France vaincue à un assujettissement tel que celui de l'Alsace-Lorraine. Personne, là dedans, n'aurait les aises, et les camarades allemands de la veille, tels que Stamm et Hospenthal, se transformeraient en donneurs de schlague. Finies les commissions fructueuses ! Le bâton remplacerait les pourboires. Ces appréhensions de larbin étaient, pour Pestion, un état d'esprit tout nouveau et qui lui donnait des distractions.

Il fut entendu que les démarches seraient reprises, dès le lendemain, auprès de deux autres directeurs de journaux parisiens. Il fallait renoncer momentanément à la collaboration effective du *Sang-Froid* et du *Vercingétorix*.

— Ouf! — fit Stamm sortant de chez Hasewald, — le bougre est trapu en finances mais il n'est guère récréatif.

— C'est un dominateur, confirma Pestion. Zut pour les dominateurs ! Dites donc, cher garçon,

je meurs de faim. Nos échecs de la matinée ne nous brouilleront tout de même pas avec une entrecôte aux pommes.

— A nous la bompance. Allons au grill room de l'Astoria. Il y a là un chef épatant.

En cet endroit à la mode, et fréquenté par les Boches huppés, Hospenthal dit Lefranc, dit Zubgonciant, était attablé en face d'un savant allemand de type classique, embroussaillé de cheveux blancs, avec un nez épaté et des yeux ronds. La juxtaposition de ces deux types, le sémite et le tudesque, rappelait les incomparables caricatures de Caran d'Ache.

— Qui est-ce? — demanda Pestion à son compagnon.

— Doctor Klauss, du sanatorium de Sénart. Un type remarquable, qui ne rate jamais un neurasthénique.

— Vous voulez dire qu'il les met tous au tombeau.

— Je veux dire qu'il met leur argent dans sa caisse. C'est un marchand de soupe comme il n'y en a pas.

Zubgonciant, se levant, serra les mains des nouveaux venus et fit les présentations. Le docteur Klauss mâchait au milieu des salamalecs et exécutait des révérences de cour, que son gros abdomen carré rendait comiques. Pestion, extérieur à la nation allemande, l'intriguait. Il le guettait sous ses lunettes.

A une table voisine vinrent s'installer Deutschland, patron de palace à Paris et à Monaco, Hungerthum, patron de palace à Marseille, Jellinech

t Mercédès, et un haut fonctionnaire français, nfit en respect pour ses riches amphytrions. Un u plus loin, Justinius Masme, fabricant de pro-uits chimiques, le roi de l'iode, régalait sa pe-te famille, une femme à tête de kanguroo boxeur, abillée en persane de jour, une petite fille telle une sarigue, et un garçon pâle et godronné mme un ris de veau. Plus loin encore appa-issaient le député Valgevial, à la voix de cuivre, seph Ochs, boule de poil, d'où sortaient deux ux noirs de bourreau d'Orient, l'ancien mi-stre Stéphane, grand, ridé et triste, et un petit ôme hébreu hongrois, à gros crâne, nommé scheider, naturalisé sous le nom de Béchard, dirigeant la revue *Jouvence*. Le timbre reten-ssant de Valgevial se mêlait aux rauques ac-nts des mâcheurs de paille. Un convive étalait *Gazette de Francfort,* un autre la *Neue freie esse*. Pestion ne put s'empêcher de faire cette marque : « Sommes-nous ici à Vienne, à Ber-n, à Francfort ou à Paris ?

— Gosmopolis », répliqua Stamm.

Il avait des prétentions à la gourmandise au-nt qu'au parisianisme. Il appela Louis, le maître hôtel.

Louis accourut. C'était un Bavarois de deux ètres de haut, mal grimé en Suisse, et qui avait ne mine arrogante de sous-officier de lanciers. salua Stamm presque militairement.

— Louis, je veux faire un bon déjeuner. Quel t le plat du jour que vous me recommandez incipalement ?

— Il y a dé goulache. Il y a dé sautés de veau

à la Bayeldi. A moins que vous ne brévériez l gigot à l'anglaise.

Stamm se tourna vers Pestion affamé, qui ma nifesta son manque de préférence. Hospentha cria de sa table : « Le goulache, le goulache prenez-en, il est parfait.

— Ya, ya, barfait », fit le docteur Klauss. I continuait à mâcher tout en buvant, ce qui ren dait son verre semblable à un petit marécage. O entendait le creux de Valgevial : « Le dégarnis sement tactique d'une frontière n'est pas positi vement un obstacle à la défense nationale... Puis : « Je dis qu'en temps de paix une pareill attitude serait une offense grave à l'Allemagne masquant mal des desseins perfides, inconciliable avec la franche direction mentale d'un gran peuple. »

— Fui, fui, fui, fui », répétait Bescheider, d Béchard, avec des inflexions progressivement ad miratives.

Stéphane, en signe d'assentiment, mettait l main dessus sa bouche et y déposait un rot dis cret. Les déjeuneurs prêtaient l'oreille. Un coupl entra, composé d'une femme de théâtre, blonde assez gracieuse, et de Frischauer, plus velu, plu hideux que jamais. Il avait l'air d'un singe e chaleur, qui vient d'enlever une nymphe légère ment fardée. Il exprima à Stamm et à Pestion so regret de ne pas les avoir vus depuis longtemps

— Je ne suis pas de son avis, dit Stamm à demi voix, quand Frischauer se fut écarté ; il m'es très antipathique. C'est un mouchard.

— Un mouchard de poche », répartit Pestion

Hospenthal, disposant sa main poilue en cornet, ança dans la direction de Stamm : « Je devine, e devine, je suis de votre avis... » — « Ya, ya », 'eprit le docteur Klauss.

— Tout de même, songeait Pestion, en tâtant liscrètement sa poche, c'est une petite matinée le vingt mille francs. Je m'embête, mais ce soir e me rattraperai avec Finette.

Finette Livora, de son vrai nom Jeanne Lavoir, tait une danseuse très connue, très courue, très olie, qui lui accordait d'importantes privautés, en change de notes aux courriers des théâtres. Elle lisait de lui « il fait ma presse ». Elle ajoutait . c'est un type étonnamment à la coule. Quand n miché sérieux n'en peut plus, il s'adresse à érôme et Jérôme le tire de là. » De sorte que es petites camarades l'appelaient « la môme à 'ire-de-là. »

CHAPITRE VII

LE MYSTÈRE DE DIÉLETTE

(Avril 1914)

« Messieurs, — dit le commandant du sous-marin *Z. 14,* — avec la grâce de Dieu, et par la volonté de notre empereur bien-aimé, nous sommes actuellement en vue du petit port de Diélette, à quelques kilomètres seulement de Cherbourg, où croisent les grands navires de M. Ballin. Ce port lui-même de Diélette et la mine sous-marine y attenante appartiennent à M. Auguste Thyssen, ainsi que l'exploitation voisine de Flamanville. Nous voici donc dans les eaux allemandes, bien que sur le littoral français; nous voici en terre allemande. »

Un orgueilleux murmure de satisfaction courut parmi le personnel du bord. Le commandant continua : « Je ne vous dirai point au milieu de quelles difficultés a été achevé ce colossal travail accompli en moins de sept ans. L'aveuglement des

pouvoirs publics en France nous a été d'un gran
secours. Sérieusement dénoncés à l'opinion d
nos ennemis, voici deux ans, par les braillards d
nationalisme, nous n'en avons pas moins pour
suivi une entreprise qui assure le ravitaillemen
et au besoin le débarquement de nos sous-ma
rins. D'autre part, si l'Angleterre ne s'en mêl
pas, nous avons ici un warf, récemment im
mergé, qui rendra les plus grands services. Mes
sieurs, la possession de Diélette nous assure l
possession du Cotentin. Ce n'est pas, comme vou
voyez, une petite affaire. »

Le secret avait été si habilement gardé sur c
rapt, accompli en pleine paix, et sur cet aména
gement d'un point du littoral français en instal
lation allemande que beaucoup, parmi les officier
de la marine boche, l'ignoraient. C'était une de
surprises réservées de la dernière heure, une d
ces révélations qui encouragent et donnent pa
avance à l'énergie le goût de la victoire. Du mo
ment qu'un tel avantage avait été obtenu san
coup férir, que ne pouvait-on attendre d'une at
taque bien en règle et menée rondement!

Les commandements de remontée furent donné
méthodiquement, sans précipitation. Au bout d
quelques minutes, le sous-marin affleura. C'éta
nuit noire et il pleuvait. Une demi-heure après
les marins allemands étaient accueillis à bras ou
verts par leurs compatriotes, les Dieletten, Ott
Hefter en tête, tout heureux du succès de l'op
ration. Hefter présenta au capitaine du *Z. 11*, Ra
ders, gardien du dépôt de dynamite, Müller
Gersner, spécialement chargés de la machineri

compliquée des transbordeurs aériens et des moteurs électriques, Stief, Klagès, Lemmgen, Knippchield, préposés aux approvisionnements en pétrole. Ce cérémonial avait lieu dans le vent et aux lanternes. Sur interrogation, Hefter assura que le personnel français de la mine était absent et qu'il n'y avait à craindre aucune indiscrétion. D'ailleurs, une telle visite à Diélette, possession allemande, n'avait rien que de très naturel : « Le patron est ici avec ses deux associés. Il vous verra demain, commandant. Un repas est organisé au village de Flamanville. Vous excuserez nos maigres ressources. Ces bourgs normands de la pointe sont moins bien ravitaillés que ceux de l'intérieur. »

Le patron, c'était Auguste Thyssen, venu tout exprès pour cette répétition, en compagnie de Horten et de Rabes. Le commandant von Meise, dont la haute silhouette se perdait dans le sillage de la lanterne, répondit cordialement — car il savait le rôle et l'importance de Hefter — qu'il serait enchanté d'être présenté aussitôt à son Excellence.

— Mais son Excellence dort. Elle a fait hier un voyage rapide et fatigant. A son âge le sommeil est réparateur.

— Le fait est, reprit un des lieutenants, que ce n'est pas le moment d'assassiner Auguste Thyssen.

— Il est increvable, comme le pneu Korn, dit une voix de loustic dans l'obscurité.

On rit. La pluie commençait à cingler ferme. Mais von Meise, habillé, comme les autres, en ci-

vil pour la circonstance et revêtu d'un ample manteau de caoutchouc, qui lui donnait un air de chauve-souris géante, désirait visiter immédiatement la célèbre dynamitière de Raders. Les Dieletten, bien loin de se plaindre d'un surcroît de fatigue, manifestèrent leur satisfaction de voir leurs travaux ainsi appréciés. Ils menèrent la marche à travers la bourrasque, dans le sol glissant et détrempé. Les terriens s'informaient auprès des marins des circonstances de la longue traversée. Les marins demandaient aux terriens mille détails sur la merveilleuse utilisation des avantages naturels de Diélette, en vue des fins allemandes.

— C'est que nous avons mis les bouchées doubles. Il s'agissait d'être prêt pour le premier juillet.

— Il vous manque encore quelque chose ?

— Il nous manque d'avoir fait l'essai du chargement d'un grand vapeur. A la dernière minute, si l'on n'y prend garde, il y a toujours quelque chose qui cloche.

— Rien ne clochera. Ça marchera comme sur des roulettes — reprit un des organisateurs. — C'est un mécanisme admirable et qui fait la joie de tous les connaisseurs. Ah ! quel dommage que notre grand empereur ne puisse venir se rendre compte par lui-même !

— Il pourrait, mais ça donnerait l'éveil. Ce sera bien plus chic quand il procèdera, musique en tête, dans son grand uniforme de général ou d'amiral, à la cérémonie de la vraie inauguration.

— Alors nous l'aménagerons, ce beau Cotentin. Ces paresseux de Welches n'en savent rien tirer qu'une tonne de fer par-ci par-là. Quand nous tiendrons, nous, la direction des affaires ici et à Cherbourg, les Anglais n'auront qu'à se retirer dans leurs châteaux d'acajou et de bois des îles, où nous les enfumerons comme des rats.

— Je leur ferai manger le crottin de nos chevaux, foi de Lemmgen.

— Moi je forcerai leurs femmes à nettoyer elles-mêmes nos ordures. Il n'y a rien qui humiliera davantage ce peuple orgueilleux de sa propreté.

Le cortège s'arrêta. Celui qui marchait en tête venait de buter contre un corps d'homme étendu tout de son long dans la boue.

— C'est un ouvrier — dit Hefter.

— De quelle nationalité?

— Un Français. Ça se voit à sa gueule. Il est maigre comme un petit balai. Eh là, es-tu saoul, animal, lève-toi... Eh mais. Eh mais pourtant...

L'accent de la surprise était tel que le commandant von Meise se porta aussitôt en avant. Le prétendu ivrogne était bel et bien un cadavre encore flasque. Du sang, sortant d'une plaie du ventre, avait coulé sur la boue à côté de lui. On rapprocha les lanternes.

— Il est crevé, complètement crevé — affirma Hefter — je le connais. C'est un nommé Loise, ajusteur. Il a dû se saouler, puis se disputer avec un Espagnol ou un Italien, et ils se sont battus à coups de couteau. Ça arrive ici constamment.

— Qu'allez-vous en faire? — demanda von

Meise. — Il ne faut pas que cette histoire fasse bavarder à notre sujet.

— Bah ! la falaise n'est pas loin; le plus simple est de le jeter à la mer. On retrouvera la dépouille. Mais on supposera qu'ayant bu il s'est trompé de chemin.

Quatre Diéletten prirent l'infortuné Loise par les pieds et les bras, l'emportèrent un peu plus loin, le balancèrent. L'ouragan était tel qu'on n'entendit pas la chute du corps. Klagès, revenant, fit la remarque : « En voilà un que nous n'aurons pas la peine de canarder cet été. Mieux vaut le ventre d'un poisson que la rancune d'un soldat allemand. »

Cependant Raders expliquait au commandant Meise que sa dynamitière, très vaste, était creusée dans la falaise, sur une étendue en galerie de cent cinquante mètres de longueur. A côté d'elle, une autre chambre souterraine renfermait de la cheddite et de la mélinite. L'officier de marine s'informa des quantités disponibles.

— Nous avons actuellement sept cent kilos environ de dynamite, mille kilos de cheddite, cinquante kilos de mélinite, quatre mille amorces électriques, trente kilos de cordon bickford, cinquante kilos de mèche à mine, et cinq mille litres d'essence. De quoi faire sauter tout Cherbourg.

— Nul autre que vous n'a accès dans la dynamitière ?

— Nul autre. Si je vois qu'elle est sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi, il m'est très facile de faire tout sauter. Quel patapouf !

— Et la mine elle-même, avec son outillage pour les sous-marins ?

— C'est très simple. Au cas où les choses se gâteraient, où une circonstance défavorable nous empêcherait de livrer Diélette à la flotte allemande, nous noierions tout. Nos dispositions sont prises et bien prises.

— Oui, mais là, il n'y a pas eu de répétition possible.

— Evidemment non. Pour les forces de la nature, quand elles se déclanchent automatiquement, il n'est pas besoin de répétitions.

L'argument était sans réplique. On arrivait à la dynamitière. Raders donna l'ordre à ses compagnons de ne conserver qu'une seule lanterne, que lui-même prit à la main, les autres étant placées dans une anfractuosité profonde du rocher. Le double vacarme du vent et de la mer rendait, en cet endroit, la conversation impossible. Puis l'Allemand, tirant une clé compliquée de sa poche, ouvrit successivement deux énormes et lourdes portes assez semblables à celles d'un coffre-fort.

— Excusez si je passe devant, mon commandant. Je connais les aîtres.

Bien qu'habitué à toutes les complications de la navigation sous-marine, Meise considérait avec admiration ce travail gigantesque et hardi, accompli par quelques hommes déterminés, à la barbe de l'ennemi héréditaire. Il serra vigoureusement les mains de Raders et d'Otto Hefter, qui jouissaient de son étonnement. Cette énorme chambre à explosifs, arrimée comme un navire, tenait de

l'entrepôt et de la crypte. Il semblait qu'on y célébrât, périodiquement et solennellement, la religion de la force. Il y flottait une odeur de salpêtre, de terre et de caoutchouc brulé.

— L'épatant, c'est que les autorités françaises ne se soient pas encore émues.

Ainsi parlait un enseigne de vaisseau, rose et blond comme une jeune fille. Pour toute réponse, Raders haussa les épaules.

Hefter demanda qu'on n'entrât pas dans la pièce spécialement aménagée pour la cheddite et la mélinite. Il y avait là des corps instables, auxquels il valait mieux éviter un ébranlement inutile. Personne ne se fit prier pour obéir.

La visite étant terminée, le commandant von Meise manifesta le désir de connaître les dépôts de pétrole nécessaires au ravitaillement des sous-marins.

— Ici, dit Klagès, spécialement chargé de l'aménagement de ces dépôts, nous avons agi clandestinement. Il est inutile que les Français connaissent les creux de la falaise où sont, au-dessous du niveau de la mer, nos bidons solidement bouchés. Je vous accompagnerai, si vous le voulez bien, dans votre prochaine plongée, nous contournerons la pointe de l'anse et je vous montrerai nos repères.

Car, pour les arcanes de l'espionnage, l'hypothèse d'une trahison est toujours admise, et seuls les hommes relevant du Ministère de la Guerre, à Berlin, distincts des amateurs et des simples policiers, sont mis dans la confidence. Meise le savait et n'insista pas.

Une heure après, tous les Allemands du *Z. 14*, répartis entre les habitations et les auberges de la région, ronflaient à poings fermés et rêvaient d'une dynamitière allant, à travers la Manche, jusque sous la ville de Londres.

Le lendemain, à Flamanville, le commandant von Meise était introduit par Raders dans la chambre du petit hôtel où logeait, pour la circonstance, Auguste Thyssen. Il était cinq heures du soir. Les nuages chassaient sous un ciel gris clair de premier printemps. Frileux, le vieux métallurgiste avait allumé du feu et se chauffait en se frottant les mains. Il avait disposé sur sa table deux cartes : l'une marine, des parages de Diélette, l'autre spéciale aux perfectionnements de la mine et de ses alentours. Raders voulait se retirer, mais von Meise et Thyssen le forcèrent à rester : « Vous êtes notre collaborateur fidèle et dévoué. Vous avez droit à notre confiance. » L'espion devint rouge de plaisir. Un tel honneur le récompensait de plusieurs années de fatigues, de risques, d'une vigilance continuelle. Il inscrirait le fait dans les fastes de sa famille.

— Commandant, — fit Thyssen, en se frottant vivement la barbe de sa main posée en travers, — je crois que vous êtes déjà fixé sur l'importance des travaux accomplis ici. L'historique en est simple. J'ai utilisé la situation spéciale d'une mine sous-marine pour aménager en havre allemand la petite anse où vous êtes parvenus. J'ai englouti douze millions, mais je ne les regrette pas si, grâce à eux, le Cotentin est occupé par nos armes, dès la seconde semaine de la guerre.

— Il le sera, c'est immanquable, fit von Meise. J'avais bien entendu parler des travaux prodigieux de votre Excellence, mais j'étais loin de soupçonner leur degré de perfection.

— Oh ! — fit modestement Thyssen, bien que chatouillé au bon endroit, — il convient surtout de féliciter mes collaborateurs comme le lieutenant Raders, lequel tient ici, depuis plusieurs années, par pur dévouement, un emploi modeste, inférieur de beaucoup à ses capacités...

Raders se leva et, très ému, se mit au port d'armes. C'était décidément jour de récolte.

... Mais, — poursuivit le Vulcain trapu, à barbe blanche, — le jour où la Normandie sera à nous, sachez qu'elle vaudra pour nous, au point de vue industriel, autant que le bassin de Westphalie. Imaginez, mon commandant, un immense gril, dont les barres parallèles sont formées de gisements de minerai de fer, et dont le manche va se perdre aux confins de l'Eure et du Calvados. Sur ce gril, foi de Thyssen, je m'engage à faire cuire l'Europe à petit feu, si l'Europe n'est pas sage. Nous avons là un réservoir de métal de conquête inépuisable, vous m'entendez, mon cher, i-né-pui-sable.

Le conseiller privé s'exaltait. C'était une sorte de lyrique calculateur, pas commode, redouté de son entourage et de ses associés, autoritaire à la façon de Bismarck, et qui ne voulait pas mourir avant d'avoir vu *ça*, c'est-à-dire la conquête de la France et l'abaissement de l'Angleterre.

Les yeux du commandant du *Z. 14* brillaient comme s'il eut déjà tenu cette riche province et

tout son « métal de conquête ». Thyssen prit la carte terrienne et de son doigt court, gras, effilé du bout, désigna une série de points : « Raders, il faudra mener le commandant là, là et là. Ces emplacements d'artillerie lourde sont déjà repérés par mes soins. Car ce n'est pas tout de conquérir le Cotentin. Encore devrons-nous le défendre contre ces animaux d'Anglais, qui n'admettront jamais, jamais, notre installation à Cherbourg. Vous connaissez bien Cherbourg, commandant ?... »

Le commandant von Meise avait fait un stage d'une année sur un bateau de la *Hamburg Amerika,* mais il était loin de posséder cette ville comme Thyssen, qui semblait l'avoir administrée, tant il était au courant de ses ressources industrielles, commerciales, financières et militaires.

« ... Les Français ne se servent pas de leurs richesses naturelles. Ils les négligent et les laissent en friche. C'est un peuple agricole, qui ne s'est pas encore mis à l'industrie. Il n'est pas arrivé à la pleine civilisation. D'ailleurs, la paresse d'une nation se mesure au nombre de ses pêcheurs à la ligne, comme sa débauche au nombre de ses prostituées. Il est temps que nous mettions de l'ordre parmi ces petits singes bruns et bousilleurs. »

Von Meise et Raders rirent de bon cœur. Le premier n'aurait jamais supposé le grand Thyssen si simple et si bon enfant. Des affaires de l'Etat et de la marine, on passa aux affaires de famille. Le fils unique de Thyssen faisait des dettes et causait du tourment à son père : « J'aurais tant voulu qu'il entrât dans la marine de

guerre; mais il n'avait pas la vocation. J'espère qu'il sera tué glorieusement dans cette prochaine campagne. Mon héritier véritable est déjà choisi. Les affaires de ma maison ne péricliteront pas entre ses mains. »

L'heure du dîner avait été fixée à huit heures, militairement. A huit heures moins cinq, les convives étaient réunis dans la salle à manger. Thyssen présidait, ayant en face de lui le commandant von Meise. Avaient pris place à table, avec les officiers du *Z. 14*, Raders, Müller, Otto Hefter et quelques Allemands de Diélette. Le menu comprenait, pour douze personnes : une soupe géante au poisson, un quart de mouton à la broche, trois poulets, du veau à la sauce, un pâté de foie et jambon, des petits pois, un baquet de pommes de terre, une salade monstre, une omelette de trente œufs au rhum et toute sorte de desserts. Comme boisson, douze bouteilles de bourgogne, douze de bordeaux et douze de champagne, sans compter vingt carafes de bière. Mais Thyssen, craignant que ce menu ne fut court, fit venir, comme hors-d'œuvre, deux énormes mottes de beurre et des boîtes de sardines. Les officiers allemands, affamés, mangeaient le beurre sans pain, le détachant de la motte à la pointe de leurs couteaux, puis l'arrosaient de copieuses rasades, qu'ils faisaient claquer contre leurs palais gras.

Un couvert, cependant, restait libre : celui de von Pflugk, qui avait promis de venir « se réjouir un peu en terre allemande », mais qui, chose extraordinaire, était en retard.

— Ne nous inquiétons pas. Il sortira tout à

l'heure du plancher », dit Thyssen. Il ajouta à l'oreille de son voisin : « C'est le Fregoli de nos agents en France.

— Oh ! je le connais, — repartit le jeune officier, — il m'a vendu, l'année dernière, à Paris, un appareil de photographie.

— Il est aussi calé en électricité qu'en optique, ce qui n'est pas peu dire. C'est une encyclopédie vivante, cet homme-là.

— Et un monsieur du monde. Sa mère possède deux châteaux en Bavière. Elle est admise à la Cour de Prusse.

Auguste Thyssen exprima à haute voix le regret qu'un agent spécial ne fut pas chargé, pour la France, de la direction de tout ce qui concernait la télégraphie sans fil : « Je faisais part, dernièrement, de ce *desideratum* au docteur Rathenau et il m'avouait que lui-même avait souvent déploré cette lacune. Il est incontestable, messieurs, que la télégraphie sans fil jouera, au cours de la prochaine et imminente guerre franco-allemande, un rôle de premier plan. Non seulement les antennes fonctionneront pour nos navires maritimes, mais encore elles fonctionneront pour nos navires aériens. Le comte Zeppelin, honneur à lui...

— Honneur ! répétèrent les convives en levant leurs verres.

— Le comte Zeppelin m'expliquait que ses dirigeables, par les nuits brumeuses, seraient dirigés à l'aide du sans fil. Le sans fil, c'est le regard de celui qui n'en a pas, ou qui n'en a plus, c'est le chien de l'aveugle, ce peut être l'éclatement à distance des bateaux chargés d'ex-

plosifs. Nous ne devons pas plus le négliger, militairement parlant, qu'aucune branche de la physique et de la chimie. D'ailleurs, rien n'est négligeable en vue de la guerre. Plus que la paix industrielle, la guerre industrielle utilise toutes les inventions. L'Empereur a promis que nos premiers savants accompagneraient nos armées en campagne. Nous généraliserons l'emploi d'Archimède.

Cette perspective souleva l'enthousiasme. Il retombait à peine, quand la porte s'ouvrit et von Pflugk parut, en tenue de voyage, l'air mirailleur, mi-courroucé.

— Messieurs, un petit ban pour l'inspecteur général de nos préparations en France, dit Thyssen.

Otto Hefter, Raders, Müller s'étaient levés et tendaient la main au nouveau venu. Celui-ci commença par avaler voracement un bol de soupe. Quelqu'un lui demanda ironiquement: « Tu n'es pas malade, alors, comme tu le fais croire aux Parisiens ? »

Von Pflugk fit non de la tête, tout en buvant. Il mourait de faim et de soif. Dès qu'il fut un peu calmé, il expliqua qu'il avait été pris en filature, à la gare de l'Ouest, par un policier de sa connaissance et qu'il avait dû recourir à des ruses d'apache pour déjouer la surveillance de ce raseur.

— Un policier civil ou militaire ?

— Civil.

— Oh alors !

— C'est un maniaque — reprit von Pflugk —

un maniaque du nom de Bobineux, qui, malgré les ordres du digne Labrume, s'obstine à nous traiter, nous autres Allemands, en ennemis.

— Comme si — dit ironiquement Otto Hefter — nous voulions le malheur de la nation française. Nous voulons son bonheur, au contraire, quand nous ouvrons de notre mieux les voies triomphales de notre grand Empereur.

— Vive l'Empereur ! Trois fois hoch pour l'Empereur !

Un officier du sous-marin demanda à von Pflugk, qu'il tutoyait : « Pourquoi ne l'envoies-tu pas exercer son sacré métier dans l'autre monde, ton Polineux ?

— Parce que je ne tiens pas à avoir un cadavre de plus sur la conscience. Mes ordres ne comportent l'assassinat qu'à la dernière extrémité. Nous serons peut-être amenés à faire exécuter, s'ils nous gênent trop au dernier moment, le capitaine Ancenis ou le colonel Votenet. Mais il est de beaucoup préférable d'obtenir la révocation. Je croyais que celle de Bobineux était chose faite. Si elle tarde encore, je ferai marcher nos diplomates. A quoi serviraient nos diplomates, si ce n'est à nous protéger, pendant que nous cherchons le bien de l'Allemagne ? »

Au milieu de l'hilarité générale, le faux boiteux détacha un fort morceau de la motte de beurre placée devant lui et le mit tout entier dans sa bouche. Von Meise exprima à Thyssen son admiration d'une aussi belle nature.

— C'est un sujet exceptionnel — répondit Thyssen à mi-voix — il est aussi souple et cares-

sant que déterminé. Il a trouvé moyen d'entrer en relations avec des politiciens français, des officiers même qui ne jurent que par lui et qui le consultent sur tout. Je vais lui délier la langue, vous allez voir... Eh ! baron, — cria-t-il par-dessus la table, en se penchant en avant, — baron, racontez donc à nos camarades de la glorieuse marine allemande comment vous vous y prenez pour jeter en France les premiers jalons d'une affaire allemande importante au point de vue de la guerre.

— Ah ! ah ! — fit von Pflugk, bon enfant — je vois ce que c'est, Excellence. Vous voulez que je dévoile mes secrets. Et que devient alors notre qualité nationale maîtresse, la discrétion? Néanmoins, comme il n'y a ici que de loyaux Allemands, tous dévoués à sa Majesté jusqu'à la mort, j'obéirai. *Infandum, regina, jubes, renovare dolorem*. Maître Auguste Thyssen, vous me remettez le nez dans mon travail. Quand le pauvre Pflugk prendra-t-il donc une récréation, si ce n'est à Diélette où Otto Hefter organise tout ! Or donc, aussitôt qu'une industrie, touchant de près ou de loin à la Défense nationale des braves Welches m'est signalée, je commence par m'informer du politicien de l'endroit, de sa nuance politique. Vous comprenez que je n'ai personnellement aucune préférence et qu'il m'est tout à fait égal d'avoir affaire à un socialiste, à un radical, à un opportuniste comme on disait il y a quinze ans, à un modéré comme on dit maintenant, ou à un libéral. Une longue expérience m'a prouvé qu'il n'y a entre ces messieurs, au seul

point de vue qui m'intéresse, qui est celui de la méfiance quant à l'étranger, aucune espèce de distinction. Si je tiens à connaître la couleur de celui auquel je m'adresse, c'est uniquement parce qu'il importe de varier le boniment. Schimmelpfeng a des fiches très bien faites, très exactement tenues. Sitôt en possession de ces premiers renseignements, je trouve une voie d'accès auprès du politicien local, je mets dans ma poche un contrat en bonne et due forme, et je vais tâter mon homme, lui faire briller les appointements d'un administrateur habile, les jetons de présence, les revenant bon d'une telle opération. Quelquefois je l'empaume du premier coup. Quelquefois il demande à réfléchir, ce qui signifie qu'il faut hausser les prix. Quelquefois il a des parents à caser : neveux, cousins, beaux-frères, etc. On n'est pas plus accommodant que moi. Une fois que je tiens ce type qui me servira de paravent vis-à-vis des pouvoirs publics, qui fera les démarches nécessaires, il me reste à trouver le monsieur chic qui amènera à l'affaire des capitaux français. C'est ultra facile. Le monsieur chic et décavé abonde dans un certain milieu de demi-noce parisienne, où j'ai mes grandes et petites entrées. Ainsi muni, il ne me reste plus qu'à trouver l'homme de loi qui me composera mes statuts, soit que j'avoue ma qualité de société allemande, soit que, pour la commodité de la manœuvre, je me déguise en Suisse, en Américain ou en Hollandais.

— C'est épatant, c'est remarquable, c'est colossal, c'est prodigieux ! — répétaient les offi-

ciers, intéressés au plus haut point par cet exposé.

— C'est méthodique, messieurs, voilà tout. Il peut y avoir avantage, en certaines circonstances, à disposer d'un double masque franco-suisse ou franco-américain. La loi sur la constitution des sociétés permet d'embrouiller les choses de telle sorte que le magistrat le plus expert y perdra son grimoire.

— Mais si la majorité des actions appartient à l'élément français et si, à un moment donné, cet élément français, pris de méfiance, cherche à éliminer les Allemands.

— Il faut s'arranger pour que la majorité des actions, tout en ayant l'air d'être entre des mains françaises, soit en réalité dans celles des Allemands ou des Autrichiens, nos alliés. C'est l'enfance de l'art. Dans les cas difficiles ou douteux, je m'adresse soit à Stücklein, qui est un rusé compère, soit à David Stamm, acheteur de consciences de premier ordre, soit à Rat Broutard, complètement acquis à nos intérêts, soit enfin à Henri Hasewald. Avec de tels appuis, je ne risque point de me casser le nez. Puis, si je me le casse une fois, eh bien je me rattrape sur les fois suivantes. Comme dit un proverbe de ces nigauds : *Qui ne hasarde ou qui ne livre rien, n'a rien.* Je ne suis pas infaillible comme le pape.

Von Meise, qui avait mis son monocle et observait attentivement le conquérant baron, déclara : « C'est d'un puissant intérêt. Je poserai une simple question. Comment, dans ces conditions, M. Thyssen, ici présent, a-t-il acquis direc-

tement la mine de Diélette, au risque de donner l'éveil, au lieu de recourir à un stratagème de couverture ?

— Je m'attendais à votre demande, commandant. — Et Thyssen engloutit un blanc de poulet, aussitôt arrosé d'un grand verre de bourgogne. — L'affaire de Diélette, trop grosse pour réussir par la ruse, était une affaire de brutalité. Le gouvernement allemand voulait avoir ici ses coudées franches. Diélette était une préparation indispensable de la guerre. Pour l'obtenir des autorités françaises, nous avons brandi la menace de guerre. C'était, grâce à la disposition des lieux, l'occasion unique, rarissime, qui vaut qu'on joue le tout pour le tout. Ici, nous avons opéré cartes sur table, à la manière bismarckienne, et vous voyez que nous nous en sommes bien trouvés.

— On pouvait dénicher un moyen dilatoire qui permit de vous refuser la concession. Il n'en manque pas dans le code français.

— Nous avons fait en sorte qu'on ne se permit pas de nous opposer un tel moyen. La volonté de paix des gouvernants français est le grand levier sur lequel nous nous sommes appuyés pour organiser la guerre...

A cet instant, la trompe toute proche d'une automobile retentit dans la nuit. Les Allemands, stupéfaits, se regardèrent : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui donc peut venir nous déranger ?

— Aucune alarme — reprit von Pflugk, après un court silence. — Nous avons bien le droit de dîner ici, en causant de nos petites affaires. Le

capitaine Ancenis lui-même ne se risquerait pas à nous chercher noise, à propos d'une inoffensive mise en commun de nos aspirations patriotiques.

— Il faudrait bien voir ça ! Les revolvers partiraient tout seuls.

— Ne nous emballons pas, nous avons la conscience tranquille. »

Comme Thyssen achevait ces mots, il y eut, dans le vestibule, un murmure de contestation, puis la porte s'ouvrit brusquement et la haute stature du sénateur Jaudrion parut sur le seuil. Il ne s'écria pas, ainsi que dans le drame romantique : « Bon appétit, messieurs ! » Il se contenta de dire en tendant la main : « Bonsoir, cher monsieur Thyssen. »

Derrière lui apparaissait la tête blanche, molle, conservatrice, de Filacier et celle plus spirituelle, plus ouverte, d'Antoine Haspa. Les Allemands étaient ahuris. Par quel concours imprévu de circonstances ces trois Français tombaient-ils au milieu de leurs agapes secrètes, à Diélette, en ce soir glacé d'avril ! N'y avait-il pas là-dessous quelque trahison, ou quelque stratagème de police ? Mais l'attitude sucrée de von Pflugk et les amabilités de Thyssen leur donnèrent bien vite à penser qu'il s'agissait de gaffeurs, beaucoup plus que de conjurés, et les rassurèrent.

— Quel heureux hasard vous amène donc à Flamanville ? — demanda le maître de forges allemand.

— Comment quel hasard ? Mais c'est vous, mon cher, qui nous avez mandés.

Et le sénateur Jaudrion tira de la poche de son

manteau de fourrures une dépêche qu'il lut à haute voix : « Mon cher ami, j'ai une nouvelle importante et urgente à vous communiquer au sujet des Forges de Louviers. Venez vite nous rejoindre ici, à Flamanville, Manche. Amenez Filacier et Antoine Haspa, qui ne seront pas de trop. Mille amitiés, Thyssen. »

— Je ne vous ai jamais envoyé une telle dépêche — dit Thyssen en ajustant ses lunettes et examinant avec soin le papier bleu, — c'est une mystification.

— Une mystification », répétèrent, sur des tons divers, plusieurs des convives.

Von Pflugk flaira immédiatement quelque coup de Bobineux averti, le Diable sait comment, de la réunion de Flamanville, et désireux de faire du grabuge. Mais il se garda de formuler tout haut sa supposition. Il en conçut, vis-à-vis du policier français, avec plus de colère, un certain respect. L'Allemand qui se sent dompté devient plat.

Afin de mettre fin à un embarras ridicule et dangereux, Thyssen faisait les présentations. Comme Jaudrion, Filacier et Haspa apprendraient sans doute la venue d'un sous-marin à Diélette, il énuméra les noms et qualités du commandant von Meise et de ses compagnons. Malgré l'embochement des trois industriels français, il en résulta une certaine gêne. Pour les autres assistants, Thyssen les désigna par le terme générique de « quelques-uns de nos amis et collaborateurs à Diélette. » Vu qu'il était tard et que les nouveaux arrivants semblaient affamés, on se serra

pour leur faire place. Ils s'assirent ainsi au milieu des officiers allemands, devenus soudain presque obséquieux. C'était une situation de vaudeville tragique. Jaudrion, Filacier, Haspa devaient y penser par la suite avec un frisson le long de la moelle épinière.

Von Pflugk empoigna carrément la difficulté par les cornes : « N'est-il pas admirable, messieurs, que le hasard d'une fausse dépêche et d'une rencontre en terre normande réalise ce rapprochement de deux grandes nations, souhaité par les uns et les autres avec tant de vivacité. Je me réjouis, pour ma part, de ce qui arrive et je souhaite que ce soit un symbole de la prochaine situation européenne. Que ne réussirions-nous pas, si nous marchions, Allemands et Français, la main dans la main ! Monsieur Chaudrion, vous qui êtes sénateur et qui avez l'oreille du gouvernement, faites donc valoir ce point de vue auprès de vos collègues.

— Eh heu ! oui, sans doute — répondit Jaudrion avec embarras. — Je ne puis malheureusement pas faire ce que je veux, vous savez.

Il se rappelait la scène qu'était venu lui faire, à son bureau de la rue Scribe, son fils Charles, et il se demandait, avec une nouvelle angoisse, si ces avertissements n'étaient pas fondés. En dépit de leur extrême amabilité, il émanait, de ce groupe de Germains, quelque chose de menaçant. Dans le même moment, Antoine Haspa, engagé dans une conversation, au sujet de Wagner, avec le commandant von Meise, éprouvait une impression analogue. Il y avait, autour de cette table,

des visages fermés, bizarres, qui rappelaient celui du secrétaire Gartaube, quand Haspa lui adressait une réprimande. Il songeait : « Si ma fille était là, qu'est-ce qu'elle penserait ? » Seul, Filacier, plus stupide que ces deux compagnons et plus ancré aussi dans ses illusions, manifestait une satisfaction béate. Quand il eut dans le coffre deux verres de champagne, comme il avait la tête très faible, il s'exalta et raconta, pour la centième fois, leur visite à l'Empereur et les assurances que lui et Jaudrion avaient reçues. Les officiers allemands l'écoutaient avec une attention repue, qui dissimulait une profonde ironie. Ils savaient, eux, à quoi s'en tenir sur les flatteries et amabilités de leur souverain. Ils échangeaient entre eux, pendant ce récit, des regards froids.

L'heure du café étant arrivée, on décida de changer de place. La plupart des Boches, von Meise en tête, étaient saouls, mais se tenaient d'autant plus raide, à cause de la présence des Français. On alla prendre les liqueurs au salon, qui était étroit comme un wagon, tendu d'andrinople rouge, avec un mauvais piano dans le fond. Antoine Haspa s'assit sur le tabouret, ouvrit l'instrument et commença un lied de Schumann sur des paroles de Henri Heine : « Hör ich das liedchen klingen, das mir die liebste sang... » Von Meise l'accompagnait en sourdine. Le vieux Thyssen battait la mesure.

— Les Deux Grenadiers, » demanda Filacier, qui aimait les marches militaires.

Haspa attaqua aussitôt l'air fameux. Recon-

naissant leur langue et leur âme, malgré l'adaptation à un récit de guerre français, les Allemands s'étaient rapprochés, avaient pris des mines presque solennelles. Après tout, avant quelques mois, ceux de terre, ceux de l'air et ceux de mer seraient entrés dans l'inconnu, dans le risque immense d'une lutte acharnée. Combien alors seraient couchés sur le sol, pantelants, mutilés, éventrés, sanglants, ou brûlés vifs avec leurs ballons, ou ensevelis au fond des eaux, comme le grand cercueil humide du poète juif ! La patrie allemande, c'était sûr, atteindrait les bornes de l'univers, mais à quel prix, mais dans quels flots de sang, mais au milieu de quelles convulsions pathétiques !

— C'est beau, n'est-ce pas ? — fit Haspa, pivotant sur son tabouret et face à ces grands gaillards demeurés debout, leurs verres à la main.

— C'est beau, mais cela téchire le cœur », fit Thyssen. Il ajouta : « La guerre est vraiment une chose atroce, même quand il en sort des chants pareils à celui-ci. Il faut espérer que, grâce à nos efforts, Jaudrion, que, grâce à nos efforts, Haspa, que, grâce à nous autres industriels, jamais plus on ne verra la guerre. Nous sommes les Sapines des temps modernes, chers amis et collaborateurs.

— Amen », fit une voix, celle de von Pflugk, qui s'était remis à boiter.

CHAPITRE VIII

LE SANATORIUM DU DOCTOR KLAUSS

(Mai 1914)

Le docteur Klauss, ce matin du début de mai, avait réuni son personnel allemand dans son laboratoire du sanatorium de Sénart, au point le plus élevé de la forêt, entre Draveil et Brunoy. Il y avait là ses trois fidèles assistants, Julius, Erich et Emil, et ses quatre infirmières en chef, Sarah, Lotte, Wilhelmine et Frida. Le sanatorium de Sénart offrait toutes les apparences d'un asile perfectionné pour grands nerveux ou intoxiqués de premier choix. On y soignait les mélancoliques et les exaltés, aussi bien que les morphinos et les alcooliques invétérés. Son but réel et caché était l'espionnage. Il n'est rien de tel qu'une semblable installation pour recueillir en pleine sécurité, dans les milieux les plus divers, les renseignements de toute sorte, pour abriter, le cas échéant, des officiers allemands en activité ou de hauts personnages. Là, le secret se trouve

assuré comme nulle part ailleurs. Malades et médecins n'y sont désignés que par leurs prénoms. Les investigations de la police s'arrêtent au seuil de ces sanctuaires de la science. Une certaine terreur plane autour d'eux et les garantit contre les indiscrétions du voisinage. Quant au personnel subalterne, français ou suisse, il ne comprend pas, la moitié du temps, ce qui se passe sous son nez, et des coupes sombres, accomplies périodiquement, rendent ses indiscrétions pratiquement inoffensives.

Le docteur Klauss, qui se faisait passer pour Tchèque et francophile, s'assura que les portes étaient bien fermées, et que personne ne se trouvait dans le voisinage ; ensuite, *mezzo voce,* il interrogea méthodiquement son monde : « Voyons, Julius, répétez-moi exactement ce que vous a dit monsieur François. »

Monsieur François n'était autre que le procureur Hautesombre, magistrat de grande valeur et patriote ardent, mais adonné à l'opium, lequel avait commis l'insigne imprudence de réclamer les soins de Klauss. Julius, qui avait un long cou et une tête de chat roux, fit sa déposition : « Ce n'est pas à moi, c'est à son infirmier Armand, que monsieur François s'est confessé avant-hier. Il lui a déclaré, dans un moment d'expansion, qu'il possédait, parmi ses archives, environ cinq cents dossiers d'Allemands et d'Autrichiens se livrant à l'espionnage à Paris, sous le masque industriel et commercial, et, qu'au jour de la mobilisation, si jamais il y avait la guerre, lui, François, les ferait arrêter et les livrerait aux juges militaires. »

Frida, qui passait pour très intelligente, ayant espionné longtemps comme gouvernante le colonel Votenet du service des renseignements, ajouta : « Armand m'a raconté, dans les mêmes termes, la même chose, hier au soir. »

— Et à moi... » dit Wilhelmine en baissant les yeux. C'était une fille robuste, impudique, mais extraordinairement Sainte Nitouche. Elle était énorme et célèbre pour sa goinfrerie.

— Vous savez tous, reprit Klauss, que M. François n'est autre que le procureur Hautesombre, du Parquet de Paris. C'est ce qui rend ses propos si graves. Ignore-t-il donc que je suis Allemand ?

— Il ne l'ignore pas, mais il vous considère comme un sincère ami de la France et il nous prend pour des Alsaciens et des Suisses. De sorte que, son expansivité euphorique aidant, il parle sans se gêner.

— Eh bien, messieurs, que pensez-vous du devoir, que nous crée le patriotisme, d'empêcher un homme aussi haut placé de réaliser ses projets ? Vous ne pouvez ignorer que ces cinq cents arrestations paralyseraient complètement le légitime effort de notre bien-aimé souverain. Pour que nous triomphions de la France et du monde, il faut que nous ayons Paris en trois semaines. Pour que nous ayons Paris en trois semaines, il faut que le mécanisme fonctionne. Pour que le mécanisme fonctionne, il faut que les cinq cents commerçants, financiers et industriels de chez nous, demeurent, à Paris, libres de leurs mouvements. C'est une question de vie ou de mort.

— De vie pour l'Allemagne, de mort pour M. François.

Il y eut un silence. Tous regrettaient cette nécessité, contraire aux saines traditions de la déontologie médicale intereuropéenne, mais comprenaient qu'il fallait se soumettre.

— Un si gentil monsieur ! — murmura la sentimentale Wilhelmine. — Il nous a donné des gants et de la poudre de riz.

— Nos pères n'hésitaient pas, avant une grande entreprise de guerre, à se rendre les dieux propices par une immolation concertée. Nous ne devons pas hésiter davantage. Tel est mon avis. Cependant, mes chers collaborateurs, si l'un de vous a une objection sérieuse à me présenter, je suis tout prêt à l'entendre immédiatement.

— Je demande un procédé humain — dit Julius. — Monsieur François prend avant son bain, tous les deux jours, afin de suer, une piqûre de jaborandi. Laissez-moi substituer la napelline au jaborandi.

— Si vous permettez, le voisinage de la deuxième vertèbre lombaire est, au point de vue de la rapidité de l'ictus, préférable pour une telle injection.

Celui qui parlait ainsi était Erich, naturalisé Suisse à tout hasard, garçon blond et ponctuel. Très laborieux, il joignait l'étude du droit à celle de la médecine et il ergotait à perte de vue. Le docteur Klauss déclara qu'il y voyait plus d'une objection. L'emplacement de la cuisse serait plus expéditif et moins douloureux. Le procureur Hautesombre, victime de son indiscrétion, serai

e premier cadavre de la guerre. Il ne restait plus u'à déterminer le moment de l'opération. On hoisit le lendemain, dans la soirée. L'autopsie evrait être faite aussitôt, afin de soustraire à une nquête, d'ailleurs invraisemblable, les principaux rganes et notamment le foie. On ne préviendrait du décès le commissaire de police que trois ours plus tard. Accoutumé aux morts subites du natorium de Sénart, timide vis-à-vis des Allemands, il ne ferait certainement aucune objection. La formule de la maison était : « Ni vu, ni onnu, je t'embrouille. »

Cette exécution une fois décidée, on passa en evue les autres malades. Il y avait au sanatorium deux officiers français et un aviateur, particulièrement choyés en vue des renseignements ue l'on espérait tirer d'eux, à la faveur de l'affaiblissement ou de l'excitation pathologique. Le apitaine Henri, mélancolique. Le lieutenant harles, légèrement persécuté. L'aviateur Félix, eurasthénique à la suite d'une chute. Ce dernier tait l'objet de toute la sollicitude des Boches, ttendu qu'il était loquace et fort habile dans sa rofession. Mais les Boches étaient loin de se outer que le capitaine Henri, simulateur remaruable, avait été posté là par son ami, le capitaine ncenis, afin de surveiller le sanatorium de Séart. Les civils des deux sexes composaient un aste troupeau anonyme, où l'on signalait seulement la présence d'un métaphysicien à la mode, evenu maboul, du nom de Taumaron, du marquis de Taillifet, sujet, depuis ses déboires financiers, aux pertes totales de mémoire, et de ma-

dame Louise, cousine de Broutard, épileptiqu
de forme larvaire. Klauss s'occupait spécialemen
de Taillifet, recommandé par Henri Hasewald, é
le rééduquait mentalement, à l'aide de gifles re
tentissantes.

En effet, les méthodes de coercition, chères à l
science allemande, étaient exclusivement pra
tiquées au sanatorium de Sénart. La démorphin
sation s'opérait brusquement, en vingt-quatr
heures, selon le procédé sauvage de Levinstein
Les anorexiques étaient traités par l'empiffrage
l'aide de la sonde et de la camisole de force, les m
lancoliques par la schlague appliquée sous l'hy
drothérapie, les neurasthéniques par les bain
prolongés de soleil sur la planche de zinc, — sy
tème Klopf, — les épileptiques par les bain
glacés et la pendaison élongation de la moell
les persécutés par les courants à haute tension
l'aimantation prolongée. Du matin au soir, les pa
villons de la sinistre demeure retentissaient d
hurlements, de gémissements et de coups sourds
auxquels succédait un silence funèbre. Cette at
mosphère d'angoisse et de crainte contrasta
avec la magnificence du parc, composé des plu
beaux arbres et coupé de clairières en promon
toires, tel qu'un site champêtre à la Watteau. L
prix élevé de la pension et du traitement, e
dépit des conditions exceptionnellement avan
tageuses faites aux militaires, le snobisme qu
s'attachait aux établissements allemands, faisaien
que cette institution d'Etat était, par-dessus l
marché, financièrement parlant, une assez bonn
affaire. Klauss et ses surveillants lésinaient su

tout, sur la nourriture, sur la literie, sur les médicaments, sur les gardes, et enflaient les notes de suppléments variés. La sévère clôture s'abaissait selon un tarif proportionnel aux ressources des intéressés, et qui allait de cent à cinq cents francs. Le docteur répétait en geignant : « Il faut bien que je choigne les deux bouts. » Un mystérieux apport financier, — mystérieux seulement pour les non initiés, — lui permettait de faire, dans les journaux français, une publicité formidable à sa redoutable boîte, *située en excellent air, au milieu de bois magnifiques, non loin de la Seine, à une heure de Paris. Cure forestière.*

Le lendemain de cette résolution éminemment tudesque, après le déjeuner en commun dans la salle à manger de style munichois, le capitaine Henri prit à part le procureur Hautesombre : « Permettez-moi de vous faire observer, mon cher monsieur François, que vous vous exprimez assez imprudemment sur le compte de vos hôtes. Vous êtes ici en terre allemande, ne l'oubliez pas. Pendant que vous parliez des industriels boches cambés à Paris, j'ai observé de singuliers regards. » Réduit à la portion congrue de son poison favori, le magistrat était de mauvaise humeur. Il répliqua : « C'est votre neurasthénie, capitaine, qui vous fait voir les choses en noir. Klauss est tellement francisé qu'il renie chaque semaine sa patrie d'origine. Emil est Américain. Erich est Suisse. Lotte et Wilhelmine sont Alsaciennes. Sénart est en France, que Diable ! et j'entends conserver mon franc parler. »

Puis, à grands pas, l'intraitable sexagénaire,

robuste, feutré comme un ours blanc, regagna so appartement situé à l'écart, au fond d'un corridor

Le capitaine Henri, assez énervé sans trop sa voir pourquoi, descendit au jardin et rejoignit l'aviateur Félix qui se promenait en observant l ciel, où passaient de vives hirondelles.

— Je voudrais être là-haut, avec ces bestioles lui dit Félix. Je commence à en avoir assez de l turne à Klauss. Si je ne craignais d'interrompr mon traitement, je sauterais le mur. Mais tou serait à recommencer. Pourtant, je ne suis pa mal ici. Ils sont pleins d'attentions pour moi.

— C'est qu'ils s'intéressent à l'aviation.

— Vous pouvez le dire. Erich et Sarah n cessent pas de m'interroger pendant mon bain d lumière. Quelquefois même ils prennent de notes. Ils projetteraient de construire un aéro drome, que je n'en serais pas épaté.

— Vous ne vous êtes jamais aperçu qu'on li vos lettres et qu'on fouille dans vos tiroirs ?

— C'est possible, mais ça m'est égal, je n'ai pa de secrets.

— Ne m'aviez-vous pas raconté que vous avie assisté, avant d'entrer ici, à des essais de stabili sation d'un nouvel appareil, et que vos amis vou tenaient par correspondance au courant des pro grès réalisés ?

— Sans doute, mais quel rapport ?

— Eh bien, Erich et Sarah sont peut-être cu rieux, ou c'est le gouvernement allemand qui es curieux par leur entremise.

Félix eut un sourire méprisant : « Des espions alors ? Vous croyez aux espions, vous ? Moi pas

Les Allemands nous connaissent comme nous les connaissons. Les secrets militaires, c'est des blagues. On voit que vous lisez les journaux nationaleux. Moi, je suis pour la fraternité des peuples. C'est pour ça que je suis aviateur. L'aéro ne fiche pas mal des frontières. C'est lui qui nous réconciliera avec les Boches. Vive l'Internationale ! »

Le capitaine Henri n'insista pas. Il se dit que décidément l'Allemagne avait la partie belle. A quelque distance, Frida et Lotte jouaient au volant avec une amusante maladresse. De l'autre côté du parterre, on voyait venir le professeur Klauss, accompagné d'un collègue français, auquel il répondait périodiquement : « Fui, fui, certainement fui, sans doute fui. » Le professeur, avec ses lunettes, sa démarche voûtée, ses longs cheveux blancs, son nez épaté, avait l'air d'un bon vieux papa tranquille des bords du Rhin. Il symbolisait, pour les inattentifs, l'Allemagne familiale, débonnaire, laborieuse et pétante. Seule, la flamme du regard était inquiétante. Il cria de loin : « Ça va, cet après-midi capitaine ?

— Heu ! heu ! pas trop bien. »

Le couple se rapprochait : « En quoi pas trop bien ? » demanda avec impertinence le médecin français, qui avait une barbe noire en pointe, un monocle et le parler bref.

Le capitaine Henri tourna le dos à cet importun. Klauss, sans se gêner, déclara à son confrère : « C'est un cyclique très intelligent. Je n'ai pas encore essayé sur lui les fumigations en question.

Je le ménage. Mais, dès qu'il le désirera, je le soumettrai à votre méthode. »

Le lieutenant Charles, à la mine égarée, passant auprès de son camarade, lui glissa dans l'oreille : « La guerre a dû être déclarée à l'improviste. Il faut que je m'occupe d'équiper mes hommes. Je viens d'entendre un commencement de bombardement dans la direction de Draveil. » Puis il s'en alla à grandes enjambées, dans son pyjama blanc à raies bleues, de l'allure d'un fol qui va mettre à la poste un télégramme urgent.

Alors le capitaine Henri se sentit envahi pour de bon, cette fois, par une tristesse profonde. Il avait résolu de rester au sanatorium de Sénart jusqu'à ce qu'il en eut surpris les ultimes secrets; mais il y avait des jours où cette tâche d'intérêt national lui paraissait terriblement dure. A ce moment, l'infirmière Germaine, brave bretonne qui n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez luisant, lui dit avec gentillesse : « Mon capitaine, il vient d'entrer chez le patron deux messieurs, dont l'un s'appelle Henri, comme vous. On dirait deux marchands de chevaux. » Par une rapide intuition, l'officier comprit qu'il serait important de connaître les noms de ces nouveaux venus. Sans avoir l'air de rien, il se dirigea vers le châlet, situé à l'extrémité du parc où logeait Klauss. Le domestique était absent, la porte ouverte, le rez-de-chaussée désert. Il entra. Le premier objet qui frappa sa vue fut le carnet du herr professor, laissé imprudemment sur la table, au milieu des paperasses. Le prendre, l'ouvrir, le consulter ne demanda qu'un court ins

tant. A la dernière ligne des entrées, précédés d'une marque au crayon bleu, le capitaine Henri lut avec stupeur ces deux noms : H. Hasewald. Von Stohl... Hasewald, le célèbre financier, von Stohl, le chef du cabinet militaire du Ministre de la Guerre à Berlin... que diable ces deux compères allemands venaient-ils combiner chez Klauss, en cette sûre retraite des environs de Paris? Il y avait là comme un présage, et le capitaine se promit d'avertir aussitôt, par les voies les plus rapides, son chef et ami Ancenis. Il replaça vivement le carnet, sortit du pavillon, chercha à retrouver les deux mystérieux « nouveaux ». Mais, malgré tous ses efforts, il ne put y parvenir. Il y avait au sanatorium, construit par un architecte de Hambourg, un labyrinthe de vestibules, d'escaliers, de corridors, qui déjouait les investigations les plus serrées. Le chercheur ne sut pas relever la piste de ces visiteurs furtifs et il ne sut pas davantage par où ni à quelle heure ils étaient sortis de l'établissement. De pareilles rencontres étaient fréquentes à Sénart.

Le même jour, vers l'heure du crépuscule, les assistants Julius et Erich pénétraient dans la chambre 113, où le procureur Hautesombre, étendu sur son lit, tout habillé, somnolait et rêvait à ses dossiers.

— Mossié François, mossié François !

— Quoi donc ?

— C'est l'heure de votre bain. Il faut que vous ayez une bonne suée. Le patron va vous faire, entendez-vous, une piqûre de pilocarpine.

Hautesombre se frotta les yeux, s'assit sur son

séant. Il avait le torse court et les jambes longues, de sorte que, dans cette attitude, il semblait petit. Il murmura avec découragement : « Je sens que jamais je ne me débarrasserai de ma drogue. C'est dommage. J'ai des capacités. Je pourrais être utile à mon pays. Il y a des moments où je ne suis qu'une loque.

— Mais vous n'êtes pas une loque, puisque vous avez à jour cinq cents dossiers. Il faut de la tête pour les compulser. »

L'opium avait rendu le magistrat candide et confiant comme un enfant. Il reprit, d'une voix assurée : « Ces dossiers sont le résultat de dix ans d'études. Ils sont l'honneur de ma carrière. Il y a de tout là-dedans : des électriciens de l'*Allgemeine Electricitäts Gesellschaft*, des employés de la *Hamburg Amerika*, des maîtres de forges de la suite de Thyssen, des marchands de tableaux, des déménageurs, des marins et des financiers, comme s'il en pleuvait. C'est d'un intérêt considérable.

— Aussi, vous devez les tenir bien cachés, ces dossiers ?

— Vous pensez. Ils sont dans un coffre-fort d'une maison de banque que je n'ai révélée à personne et dont j'ai mis la clé en lieu sûr. »

Julius, à la fois bourru et goguenard, insinua : « La maison de banque connaît votre nom ?

— Nullement, j'ai donné un nom d'emprunt.

— Alors, si vous disparaissiez subitement...

— Les dossiers demeureraient là où ils sont jusqu'à ce que la maison de banque, ne voyant plus renouveler l'abonnement, vide le coffre-fort et les brûle. *Habent sua fata...* »

Car Hautesombre, ayant perdu femme et enfants, sans famille et presque sans amis, s'était réfugié à la fois dans l'opium et dans le fatalisme.

On entendit dans le corridor un pas pesant. Klauss entra, le visage jovial : « Eh bien, mon cher monsieur François, avons-nous encore la faim du pavot ? »

Erich le prit à part et, tout bas, en allemand : « Dossiers dans coffre-fort d'établissement de crédit inconnu. Il faudrait connaître celui-ci. » — « Ah ! ah ! mais, sans doute », fit Klauss. Tout en bavardant de la pluie et du beau temps, il réfléchissait que le nom de cet établissement devait se trouver dans le portefeuille de cuir noir placé en évidence sur la table de nuit du procureur. D'ailleurs, la détermination était prise, il n'y avait pas à hésiter. Il dit à Hautesombre : « Je viens pour la piqûre de pilocarpine. Montrez-moi un peu cette jambe-là. »

L'infortuné, sans méfiance, détacha ses bretelles, abaissa son pantalon et exhiba une cuisse velue, où apparaissait en rose le pointillage ancien de nombreuses piqûres de morphine.

Julius tendit à Klauss une grosse seringue de verre toute préparée. Klauss piqua droit, ferme et profond. Aussitôt et comme foudroyé, Hautesombre, les yeux révulsés, rejeta la tête en arrière. On entendit, dans sa gorge, un râle en forme de grelottement humide. C'était fait.

— Cruelle nécessité, — dit l'Allemand, — occupons-nous du portefeuille.

Il le prit et le vida minutieusement, cependant que ses aides fermaient la porte à clé. Il retira

deux lettres banales, une facture, une carte postale, une photographie jaunie d'enfant sur laquelle était écrit d'une main hésitante « A mon cher papa », une liasse de billets de banque, une image de piété à laquelle était fixée une fleur en papier, deux ordonnances de chlorhydrate de morphine en solution, une découpure de journal concernant un procès en marque de fabrique. C'était tout. Le herr professor poussa un soupir déçu.

Julius suggéra : « Il a de grandes poches. » On les explora une à une. Elles ne renfermaient que des objets insignifiants. Au cou du mort, tel qu'un scapulaire, était suspendue, par une chaînette d'argent, la miniature de sa femme, une jolie blonde au masque de poitrinaire. Erich, attendri, demanda :

— Puis-je garder ce petit souvenir ?

— Ce ne serait pas décent — reprit Klauss avec vivacité. — Du moment que nous n'avons pas déniché ce qui intéressait la patrie allemande, le reste appartient soit à la famille, soit à l'administration.

— Il y a sans doute un héritier. S'il retrouve la clé, le coffre-fort et les tossiers ?

— Il n'en saura pas l'importance, ni même de quoi il s'agit. Il ne sera pas procureur. Morte la bête, mort le venin.

Le soir même, au mépris de la loi, dans le sous-sol du sanatorium, les trois complices procédèrent, en grand secret, à l'autopsie. Ils firent disparaître avec soin, par un excès de précaution, les organes susceptibles de déceler la présence de la napelline. Ensuite, la dépouille de

Hautesombre, dûment vidée, fut placée dans un frigorifique jusqu'à l'accomplissement des formalités administratives qui permettraient de procéder à l'enlèvement du corps. On ignorait même si celui-ci serait réclamé par un lointain cousin de province, connu comme le seul héritier. Le magistrat avait souvent raconté qu'il laissait à l'Assistance publique la presque totalité de sa fortune.

Le lendemain, à déjeuner, l'absence du procureur Hautesombre ayant été remarquée par les pensionnaires, on s'informa. Il fut répondu que le maniaque était retombé dans sa manie et ne reparaîtrait pas de plusieurs jours. Cela parut relativement normal. Cependant le lieutenant Charles, prenant à part le capitaine Henri, lui dit confidentiellement : « Hautesombre a été assassiné. Je le sais. Je l'ai vu en rêve. On l'a tué d'un coup de couteau dans le dos. » Charles étant persécuté, le capitaine ne prêta aucune attention, sur le moment, à ce propos. Il ne devait se le rappeler que plus tard, quand la nouvelle de la mort, en dépit des précautions prises, transpira. Mais comment rechercher les responsabilités, alors qu'aux yeux de l'autorité tout s'était passé régulièrement, à la suite de l'ingestion, par l'opiomane, d'une dose excessive de son poison ? De tels trépas étaient trop fréquents à Sénart pour éveiller le moindre soupçon.

De temps en temps, un des trois assistants allemands, une des quatre surveillantes allemandes, faisaient une absence de cinq ou six jours. Le capitaine Henri présumait que ces congés étaient

employés à des missions secrètes ou à la transmission de rapports urgents, mais il ne pouvait avoir là-dessus la moindre certitude. Mieux défendues que le pavillon particulier de Klauss, les chambres de ces messieurs et de ces dames étaient fermées à clé et ceux qui restaient à Sénart veillaient pour les autres. Cette étroite solidarité, dans une besogne considérée comme d'Etat, était quelque chose de remarquable. L'officier français avait la sensation, dans cette prison truquée, de faire la guerre, une guerre d'embuscades d'un genre spécial, mais qui pouvait le mener à quelque découverte capitale.

C'est ainsi qu'une semaine environ après le trépas de Hautesombre, se promenant dans la partie du parc en promontoire et d'où l'on apercevait toute la masse verte de la forêt et, au delà, les plaines de Vigneux, il aperçut le philosophe Taumaron en contemplation devant un travail singulier : c'était une large plateforme en béton, de forme circulaire, préparée comme pour servir d'assise à une construction ou à une statue géante. Taumaron était un homme sans âge et sans poils, doté d'un front immense abritant deux regards bleus effrayés, blottis au fond des orbites. Le visage se terminait en pointe, tenait de la chèvre et du rat. Il surmontait un corps squelettique, vêtu avec recherche. Ce métaphysicien, dévoyé par l'abus du subjectivisme Kantien et de l'hegelianisme, avait fait, pendant de longues années, à la Sorbonne, les délices des gens du monde et des désœuvrés des deux sexes. Son délire consistait à ne plus admettre la réalité du monde

extérieur. Ceci mis à part, il raisonnait de tout avec érudition, finesse et élégance.

— Eh bien, mon cher maître, cette plateforme vous intrigue, dit Henri.

— Quelle plateforme ? — répliqua Taumaron. — Je ne vois qu'un solide circuit, qui est sans doute la projection au dehors de la pensée de notre geôlier.

Il désignait ainsi familièrement le docteur Klauss.

— C'est bien certain — poursuivit Henri. — Ce circuit correspond donc à quelque chose, qui est dans l'esprit dudit geôlier. Comment définissez-vous ce quelque chose ?

— Belliqueux et dominateur. Attendu que tous les Germains sont belliqueux et dominateurs. Mais, excusez-moi, si je précisais davantage, je risquerais de me fourvoyer dans une façon d'objectivisme transcendental.

Le capitaine se creusait la tête. Il ne pouvait ni ne voulait interroger le docteur Klauss, ni personne de son entourage. Cette espèce de citerne bouchée le remplissait de perplexité. Voulait-on élever là un observatoire ou construire un pavillon spécial ? Il s'arrêta à cette dernière hypothèse. Un ricanement, qui venait de Taumaron, interrompit le cours de ses réflexions : « Vous cherchez la continuité, capitaine, là où il ne peut y avoir que discontinuité et hasard. Cette plateforme n'existe qu'autant qu'elle est fortement pensée par Klauss. Ensuite, elle se dissoudra, comme la glace fond au soleil, comme la fumée est chassée par le vent. N'oubliez pas que tout est

moral, et que le monde physique n'est que le reliquat, que le déchet, que l'excrément en quelque sorte du moral. Il n'y a qu'un architecte, le moi. »

Car Taumaron, qui détestait les Boches, retombait sans le vouloir dans le bochisme intellectuel qui avait présidé, trente ans auparavant, à sa formation universitaire. Il vidait le monde au bénéfice de l'individu. Il forgeait un monstre pour expliquer l'ordre et il soumettait l'ordre au chaos.

Peu après, Klauss, qui marquait une déférence spéciale vis-à-vis du capitaine, l'invita à assister à une séance de rééducation de la mémoire de Taillifet. Cela se passait dans une petite pièce voisine de l'hydrothérapie. Le marquis du libéralisme, collaborateur à la *Revue des Deux-Mondes,* vêtu d'une robe de chambre maintenue par un cordon de taille, dissimulait sa calvitie sous une petite calotte de couleur puce, s'asseyait au fond d'un fauteuil de cuir, le bon docteur en face de lui. On ne prenait même pas la peine de lui demander si la présence de l'officier le gênait, ou non. On le traitait comme un lapin ou un cobaye, avec cette différence qu'il payait pour servir aux expériences baroques du cruel Boche.

— Nous en étions à votre premier placement financier, — glapit Klauss. — Vous rappelez-vous quelles étaient ces actions ?

— C'était une société de transport de Dresde, mais je n'ai plus le nom bien présent, — répondit Taillifet.

— Faites un effort. Groupez autour de cette circonstance, qui paraît assez fraîche dans votre entendement, les circonstances accessoires.

Taillifet, se taisant, jetait autour de lui des regards à la fois fins et navrés. Car sa réputation d'écrivain spirituel surnageait au milieu de sa déchéance. Au bout de cinq minutes environ, Klauss, du plat de la main, lui allongea une énorme gifle. Le marquis se mit à pleurer.

— Hein ! on ne vous en donne pas comme ça à la *Revue des Deux-Mondes,* fit l'Allemand goguenard. C'est un tort que ces messieurs ont. Cela vous ferait le plus grand bien. Le nom, voyons, de la société de transports.

— Sturm et Schadler, pardon... und Schadler... ah ! misère de moi, qui me délivrera de cette torture ?

— Vous remarquez comme c'est immédiat — et Klauss se tourna avec fierté vers le capitaine Henri. — A peine le choc s'est-il transmis au centre conscient, que celui-ci réveille la partie du sensorium où dormait le processus intellectuel. Notez que je frappe du côté droit, contrairement à ce que recommande mon collègue Frenœbius, de Bonn...

— Ah ! votre collègue Frenœbius...

— C'est vrai, vous n'êtes pas de la partie. — Klauss eut un sourire méprisant. — C'est pour montrer qu'il n'y a aucun rapport entre le pied de la troisième circonvolution frontale gauche, siège du langage, et ce réveil mnemotechnique. D'ailleurs, vous allez vous rendre compte.

Se tournant vers Taillifet à demi-consolé : « Combien d'argent, marquis, aviez-vous mis chez Sturm und Schadler ?

— Je ne sais pas... oh mon Dieu ! non, je ne sais plus. Ne me battez plus, docteur, je vous en

supplie. Je vous abonnerai à la *Revue des Deux-Mondes,* je vous ferai avoir un fauteuil aux premières de la Comédie-Française... »

V'lan !... une énorme claque sonnait, à gauche, cette fois, de la petite calotte de soie puce, si vigoureusement que la tête d'oiseau de Taillifet oscillait au milieu du fauteuil. Le vieillard se remettait à pleurer, mais ne répondait plus.

— C'est concluant », déclara le capitaine Henri. Il ajouta : « Docteur vous semblez prendre plaisir à frapper et humilier ce pauvre Taillifet.

— Cela tient, — répliqua confidentiellement Klauss, — à ce qu'en Allemagne un homme de ma condition est très inférieur à un margrave et contraint de lui témoigner de la déférence, même si ce margrave est bête comme un pied. Alors, en France, pays de la révolution et du droit, je me rattrape, comprenez vous ? C'est plaisir de redresser une de ces charognes bien nées. »

Le capitaine comprenait. Il se retenait, ayant l'âme généreuse, pour ne pas administrer à Klauss la sérieuse volée qu'il méritait, mais il admirait la conjonction, dans cet agent allemand dissimulé, de la haine ethnique et de la haine de classe. Taillifet, maintenant, joignait les mains : « De grâce, docteur, de grâce capitaine, assez pour aujourd'hui. Unissez-vous à moi, capitaine, afin d'obtenir du patron...

— C'est bon, c'est bon, Julius se chargera de la prochaine séance. Vous me rasez, avec vos chérémiades. »

Julius passait pour avoir la main plus lourde encore que Klauss. Devant cette menace nou-

velle, Taillifet, sortant de son fauteuil, se traîna à genoux sur le sol, cria qu'il était pour la liberté des peuples et pour la grandeur allemande, celle-ci assurant celle-là. Le capitaine, écœuré, quitta ce lieu d'avilissement. Mais une autre épreuve le guettait. Rentrant dans sa chambre, il aperçut la grosse Wilhelmine, qui plaçait un bouquet dans un vase. Il remarquait depuis quelque temps les assiduités de cette Walkyrie gloutonne. Il résolut d'en profiter pour son enquête.

— Ça, c'est gentil, Wilhelmine, vous me fleurissez. Vous avez donc de l'amitié pour moi?

Pour toute réponse, Wilhelmine, clignant de l'œil, se mit à fredonner la romance célèbre : « Mein liebchen, was willst du noch mehr? »

— Ce que je veux de plus, mais un baiser, ma belle enfant, tout simplement.

Il tendait la joue. Elle y déposa un baiser de nourrice. Il le lui rendit dans le cou, ce qui la fit rire, puis, lui prenant les mains : « Ma petite Wilhelmine, je voudrais savoir de quel pays vous êtes.

— Suissesse, monsieur Henri, pour vous servir.

— Tant pis, je n'aime pas les Suissesses. Si vous étiez Allemande, à la bonne heure.

— Et aussi un peu Allemande. — Elle baissa langoureusement les yeux. — Je suis née à Darmstadt, mais mon père était Suisse et ma mère Hongroise.

— C'est donc cela que vous avez des yeux si doux. Eh bien, voici cent francs. Il faut me dire quel était votre métier, avant que vous n'entriez ici?

— Bonne d'enfant, c'est-à-dire fräulein, gouvernante.

— Et Frida ?

— Fräulein chez un colonel.

— Vous étiez chez un colonel aussi, Wilhelmine ?

— Mon Dieu non, chez un officier d'administration ; comment appelez-vous cela, un attendant...

— Un intendant.

— Ya, oui, un intendant général.

— Et Lotte...

— Lotte, je ne l'aime pas, c'est une menteuse, une peste.

— Tiens, je la trouve, moi, très gentille et très jolie. Elle me plaît. Elle a de beaux yeux. »

Wilhelmine eut un rictus haineux : « Si vous connaissiez son métier, elle vous plairait moins, monsieur le soldat français.

— Et pourquoi cela ?

— Elle faisait des plans de mitrailleuses chez Thyssen. C'est son patron qui l'a fait entrer ici.

— Comment, elle est mécanicienne par-dessus le marché ? Mais c'est un trésor que cette fille-là.

— Un trésor particulier, ya », — reprit Wilhelmine dramatiquement. Elle était partagée entre le désir et la cupidité, le patriotisme et la rancune. Ces divers sentiments lui prêtaient un masque, assez réussi, de guerrière sentimentale et lubrique. Le capitaine prit un second billet de cent francs : « ... En quoi particulier, le trésor, petite Wilhelmine ?... »

Mais l'Allemande repoussant l'argent, la mine changée : « Je vous le dirais, si vous étiez de mon pays. Vous me plaisez comme homme, mais pas assez pour que je trahisse le secret de mon pays. »

Là-dessus, elle l'embrassa encore et, avec une agilité surprenante chez une aussi robuste fille, disparut. Henri demeura déçu. Il avait cru voir s'ouvrir une fenêtre, qui s'était refermée aussitôt. Le mystère de Sénart était décidément bien gardé.

Dans cette atmosphère douloureuse, un élément comique intervint. Des bruits étranges ayant circulé sur la mort soudaine du procureur Hautesombre, le policier Letemps fut chargé officiellement par Labrume d'une enquête au sanatorium de Sénart. Zeit, dit Letemps, touchait chaque mois, des Zeiss, une somme de mille francs rémunérant les fausses pistes sur lesquelles, en compagnie de Pflugk, il lançait la police française. Les appointements que lui versait cette dernière étaient de deux cent cinquante francs par mois. Or, Allemand naturalisé, il eut rendu pour rien, à son pays d'origine, les services qu'on rétribuait largement. Le capitaine Ancenis ayant communiqué ces détails à son collègue Henri, celui-ci ne fut pas trop étonné du choix de Letemps pour une telle mission. C'était dans l'ordre.

Zeit fit les choses avec ostentation. Il commença par questionner individuellement, dans le cabinet de Klauss, tous les assistants, toutes les surveillantes, tous les infirmiers et toutes les infirmières. Ensuite, il les confronta les uns avec les autres. Ce fut une séance épique. Les assistants connaissaient leur leçon à merveille et naturellement ne se coupaient pas. Les autres n'y comprenaient rien. Avec son nez de perroquet, son teint brun, ses cheveux frisés au petit fer, le policier avait l'air d'un voleur à la tire, qui fait

passer un examen. L'interrogatoire des pensio
naires donna lieu à des scènes sinistres et r
jouissantes, les uns répondant par des insanité
les autres cherchant à flatter le patron. Taillife
lâchement, raconta que Hautesombre lui avait
maintes reprises manifesté l'intention de se su
cider, ce qui était un mensonge abominable. l
lieutenant Charles garda le silence. L'aviate
Félix déclara qu'il avait mieux à faire qu'à jou
les mouches et que, dans la société de l'aveni
les choses ne se passeraient pas comme cela.
quoi Zeit répondit poliment que lui aussi éta
socialiste dans l'absolu, mais qu'il y avait, e
attendant le grand soir, des relativités et des co
tingences, et que la mort du procureur était u
de ces contingences. Taumaron se lança dans d
considérations générales sur le subjectivisme
la personnalité corporelle considérée, en généra
comme Hautesombre, que Klauss dut interromp
brusquement. Louise Broutard eut une crise
nerfs et il fallut l'emporter, hurlante et gig
tante, au milieu du trouble général de ses con
pagnes à la cervelle peu solide et toutes prêtes
l'imiter... Quant au capitaine Henri, il appréhe
dait le flair de Zeit; mais il se rassura lorsqu
celui-ci, sans même écouter sa déposition d'ai
leurs volontairement banale, conclut à l'alterna
tive de l'accident ou du suicide. Klauss, qui sen
blait soulagé d'un grand poids, se confondait e
politesses. L'envoyé de Labrume fut raccompagn
comme un ministre, ce qui ne l'empêcha poin
sur le pas de la porte, de laisser entendre à so
compatriote « monsieur le directeur », qu'un p

tit pourboire en remerciement ne serait pas de refus. Le professeur dut s'exécuter. Il raconta par la suite, à Julius, que ce rapport favorable lui avait coûté cinq mille francs et il s'indignait d'une telle exigence, en une telle conjoncture, de la part d'un Allemand.

C'était la fin du mois de mai. Des effluves parfumées montaient des bois et des plaines environnantes vers le sombre sanatorium. Les malades eux-mêmes subissaient l'ambiance du tiède et radieux printemps. Il se nouait, entre hommes et femmes, de ces liaisons sentimentales, excessives et passagères, qui leur font le mal moins lourd et moins cuisant. La langueur des surveillantes boches augmentait. Il flottait, au-dessus de cette agglomération d'Allemands avertis et de Français ignorants, une *aura* pathétique et ardente, comme avant les grands bouleversements. Les animaux et les végétaux avaient hâte de vivre. Le soir, le rossignol s'égosillait comme pour une suprême représentation. Au crépuscule, il passait dans le ciel de grandes lueurs rouges inexplicables. L'aboiement des chiens à la lune rappelait un chœur de lamentations. Chose incroyable pour la saison, des corbeaux se rassemblaient ici et là, presque muets, ainsi que de la cendre noire, ou volaient gravement d'un arbre à l'autre. On eut dit que la nature haletait et se hâtait, à la façon d'un voyageur effrayé, sous une invisible menace.

Bien qu'il fut neuf heures et demie du soir, le capitaine Henri n'était pas couché. Il lui arrivait fréquemment, par les nuits claires, de faire un tour à l'extrémité du parc, séparé de la forêt, en

cet endroit, par un triple grillage hérissé de pointes. On racontait qu'un courant électrique, capable de foudroyer les imprudents, circulait à travers ces fils de fer ; mais l'officier savait que c'était une légende et qu'en dépit des privilèges exorbitants dont jouissait Klauss, en sa qualité de docteur allemand, ce procédé barbare de clôture eût été interdit. Il marchait à pas lents, pensif, le cœur gonflé d'une angoisse bizarre. Il entendit un léger sifflement. A quelques mètres de lui, dans un rayon d'Hécate la malicieuse, il aperçut un serpent gros et court, très vieux sans doute, dont les écailles luisaient, dont l'œil vitreux, mais expert, le fixait au milieu de la tête triangulairement dressée. Ce regard signifiait : « Pauvre humain, tu ne sais pas ce qui t'attend. Tu ne sais pas ce qui se prépare, derrière le rideau d'argent de la nuit paisible. » Ce soldat, si brave, frissonna.

— Pssst... pssst...

De l'autre côté du grillage, Henri aperçut un paysan qui, discrètement, lui faisait signe et se rapprochait autant qu'il pouvait. Il en fit de même. Quand tous deux ne furent plus séparés que par les fils de fer, cet homme des champs murmura : « Vous êtes le capitaine Henri. Je vous connais, pour vous avoir vu souvent au ministère et à la Préfecture. Ne vous rappelez-vous pas ce Bobineux, qui a accompli plusieurs missions pour le capitaine Ancenis et pour vous ? »

Le capitaine reconnut en effet cet original, dont l'adresse et la prétendue marotte étaient légendaires. Il dit sur le même ton : « Mais si, je sais

qui vous êtes. Qu'est-ce qui vous amène ici ? Que me voulez-vous ?

— Voilà, vous allez être brûlé. En faisant parler une femme du nom de Blanchette, appartenant au baron de Pflugk, et qui connaît une de vos surveillantes d'ici, du nom de Wilhelmine, j'ai appris que Klauss connaîtrait demain votre fonction et la véritable raison de votre séjour au sanatorium. Ils ont tué Hautesombre, qui possédait une collection de dossiers sur les principaux chefs de l'espionnage allemand à Paris. J'en suis sûr. Je le documentais. Ils vous tueront sans le moindre scrupule, ni la moindre difficulté. Filez vite. Le plus tôt, ce soir même, serait le mieux.

— Me sauver ainsi, comme un voleur... jamais de la vie — répliqua le capitaine. — Je sortirai demain, à mon heure, par la grande porte. Si je n'étais pas à Paris, à sept heures du soir, vous me feriez réclamer par le Ministère de la Guerre. Je connais ces Allemands. Ce sont des froussards. Ils ne tuent que lorsque le crime leur paraît sans danger pour eux. C'est quand ils sauront mes accointances que précisément ils me ménageront. Puis, venant après celui de Hautesombre, cet assassinat ferait trop de bruit.

— Soit, — reprit Bobineux, — sachez seulement que Julius est en réalité préposé aux finances, Erich à l'aéronautique et Emil aux sous-marins. Chacun d'eux se sert du sanatorium de Sénart comme d'un alibi et d'un refuge. De même Sarah est préposée au service de santé, Lotte aux munitions, et Wilhelmine aux transports militaires. Si donc, avant de partir, vous

pouviez mettre la main sur des papiers appartenant aux uns ou aux autres... Le sanatorium est un point de concentration, quelque chose comme un central téléphonique et télégraphique. Je l'appelle, dans mes rapports : la rosace, par analogie avec le système qui commande tous les préfets de France au ministère des Postes. »

Le capitaine était émerveillé de ce mélange de science et de divination. Bobineux, très simplement, ajouta : « Je puis encore vous apprendre ceci. Otto Hefter, de Diélette et de Soissons, viendra ici, dans quelques jours, se concerter avec un fonctionnaire berlinois, du nom de von Stohl, très lié lui-même avec Hasewald, de la *Banque Patriotique*. Ce sanatorium est, avec la boutique à Zeiss, un centre de la toile d'araignée. »

A cet instant, un craquement de branches se fit entendre dans le voisinage. Comme dans les féeries, la silhouette de Bobineux disparut. Ce génie méconnu de la Défense nationale avait le don de l'effacement : « Je ne suis pas malin — songea le capitaine Henri. — Il y a plusieurs semaines que je vis ici, en garde contre ces Boches, partageant leurs repas, assistant à leurs faits et gestes, à quelques-unes de leurs conversations. Je n'étais cependant point parvenu à débrouiller l'écheveau. Il faut que ce soit ce brave Bobineux, sans crédit, sans ressource, blagué et renié par ses chefs, qui me documente du dehors sur ce qui se passait sous mon nez. Serait-ce qu'en matière de découvertes policières l'induction l'emporte sur l'observation, ou bien que l'idée préconçue, si elle est juste, arrive à modeler le réel?

Mais comment arracher la France à la prise de ce peuple d'espions, comment surtout ouvrir les yeux de nos récalcitrants ou paresseux compatriotes avant qu'il ne soit trop tard ? »

Le lendemain, lors du passage de Klauss et de Julius dans la chambre des malades, le capitaine Henri leur déclara qu'il voulait s'en aller. Le docteur leva les bras au ciel, avec une feinte stupéfaction :

— Mais vous n'êtes nullement guéri ! Quand cela partir ?

— Aujourd'hui même.

— Vous l'entendez, Julius. C'est un cas de conscience. Pouvons-nous autoriser un tel coup de tête ? Notre responsabilité n'est-elle pas engagée ?

Julius dirigeait sur le capitaine des yeux méchants et perçants, pleins de connaissance aussi, comme ceux du serpent au clair de lune. Cette analogie irrita Henri, qui déclara avec fermeté : « Je suis parfaitement résolu à partir et rien, je vous en préviens, docteur, ne me fera maintenant changer d'avis. » Ici, Julius eut un très léger clignement de paupières, qui ressemblait à un acquiescement forcé : « C'est bien, reprit Klauss avec une froide brusquerie, je vous signerai donc, à quinze heures, dans mon pavillon, votre exeat. »

Ainsi, deux mois avant la guerre, put s'évader le capitaine Henri d'une enclave allemande en terre française. Une quinzaine environ après son départ, Klauss réunit de nouveau son personnel allemand, s'assura de nouveau que les portes étaient bien fermées, que personne ne se trou-

vait dans le voisinage, et fit la déclaration sui
vante : « Mes chers amis, je suis averti directe
ment, par son Excellence le baron von Stohl, d
l'imminence de la grande sonnerie, à laquell
tout cœur allemand est, de longue date, préparé
Nous n'en sommes plus séparés que par quelque
semaines. Aux termes des ordres que j'ai reçus
les uns resteront au sanatorium, qui sera convert
rapidement en ambulance, les autres rejoindron
la patrie en armes. Les premiers, comme les se
conds, travailleront à la grandeur et au bien d
l'Allemagne. Je suis désigné pour rester ici. »

Un murmure d'étonnement parcourut le group
des sept personnes qui écoutaient cette allocution
On croyait, en général, que Klauss, à la guerre
fermerait boutique, ou mettrait le feu, ou don
nerait l'ordre de faire sauter un morceau de voi
ferrée. Le herr professor, remarquant cet émoi
crut quelques explications indispensables : « Je
vous ai déjà dit que nous devions être complète
ment victorieux de la France par la prise de Paris
en trois semaines. A la faveur du désarroi gé
néral des Français, qui ne s'attendent nullement
à la guerre, cela sera extrêmement facile.

— Mais si, d'ici là, nous sommes découverts
ou dénoncés, objecta Julius.

— Oui, si nous sommes dénoncées, — reprit Wil
helmine, dont les dents claquaient d'appréhension.

— Rassurez-vous, nous avons déjà été dénon
cés et vous voyez que nous ne nous en portons
pas plus mal. Je suis prévenu, depuis des se
maines, que le capitaine Henri nous était délégué
à fin d'espionnage, par le Ministère de la Guerre

français. C'était un simulateur habile, qui feignait la mélancolie à merveille et conformément aux plus récents travaux allemands.

— Ah ! la canaille, ah ! le scélérat... ah ! le misérable... si on le tenait !

— Nous l'avons tenu et laissé échapper. C'est dommage. Mais il n'a pu nous causer beaucoup de tort, attendu qu'il règne à notre sujet, dans les sphères autorisées françaises, une entière confiance. J'ai dans ma manche ce qu'on appelle ici des « légumes », c'est-à-dire des personnes influentes, qui me tiennent pour une bonne bête inoffensive et francophile — ces paroles excitèrent l'hilarité. — Il est d'ailleurs réel qu'en dehors des nécessités de l'état d'imminence de guerre, je suis un excellent vieil homme, que je ne ferais pas de mal à une mouche et que la France, une fois dûment germanisée, me plaira beaucoup Donc, il est absolument impossible qu'il nous arrive ici rien de fâcheux. Ceci soit dit une fois pour toutes. Voici, maintenant, comme j'ai organisé le roulement. Dès que les affaires se gâteront, Julius partira. Erich naturalisé Suisse, Emil naturalisé Américain, resteront auprès de moi, qui suis Tchèque. Pour ce qui est de vous, mes petites, Wilhelmine, Lotte et Frida partiront. Sarah restera.

— Il me semble, — dit Sarah rouge de colère, — que l'on aurait dû tirer au sort. Cette façon de procéder est injuste.

— Elle est très juste, définie par la capacité de chacun et de chacune. Vous vous occupez en temps ordinaire, Sarah, du Service de Santé fran-

çais. Le sanatorium, devenu ambulance, sera tout à fait dans vos attributions.

— Cela me dégoûtera, soigner des sales Français !

— Vous aurez aussi des blessés allemands. L'ordre est l'ordre et je ne saurais tolérer, en une telle circonstance, aucune rébellion. Lotte, Wilhelmine et Frida, ayant des attributions spécialement militaires, rendront plus de services à Berlin. De même Julius, spécialiste en finances, sera très utile chez nous, cependant qu'Erich et Emil observeront ici le fonctionnement des avions et sous-marins français. Je compte détacher Emil dans un aérodrome des environs de Paris. Ce sera une épreuve courte, on ne peut plus amusante, où il y aura gloire et profit. Paris pris et la France abattue, nous nous retrouverons tous ensemble de nouveau. Je perfectionnerai le sanatorium, afin qu'il soit digne en tous points de la nation franco-allemande. Vous verrez, mes petits, vous verrez. »

Les yeux de Klauss brillaient sous ses lunettes. Pendant la fin de ce discours, les auditeurs s'étaient rapidement concertés. Julius prit la parole au nom de ses camarades : « Excellence, monsieur et cher maître, de grand cœur nous nous inclinons devant les ordres que vous nous transmettez. Chacun de nous, dans sa sphère et à son poste, fera de son mieux pour le triomphe de la mère patrie et des idées supérieures qu'elle représente dans la civilisation. Il ne reste plus qu'une question à régler : celle des indemnités à accorder aux uns et aux autres, proportionnellement aux risques courus, et aussi du règlement

des honoraires échus. On nous avait annoncé que la caisse du sanatorium rétribuerait à la fois nos services médicaux et nos services militaires exceptionnels. »

Klauss fit la grimace. L'idée de desserrer les cordons de sa bourse, en un tel moment, lui était pénible. Il était d'une avarice sordide et la perspective de la guerre l'inclinait encore à plus d'économie. Il essaya de prendre la tangente : « Votre demande est légitime. Néanmoins, Henri Hasewald, qui est en somme notre trésorier, a omis, lors de sa dernière visite, de m'apporter les fonds nécessaires. Je vous prie de m'accorder un délai. »

Julius, avec un grand flegme, insista : « Nous avons un besoin immédiat de notre argent, ayant chacun des mesures à prendre en vue d'une si grosse éventualité. M. Hasewald, mandé par téléphone, peut remettre ou faire remettre les fonds en vingt-quatre heures. Je pense que tous mes collègues sont de mon avis?

— Ya, ya, ya, ya, ya, ya, » firent en chœur, sur des tons différents, les quatre femmes et les deux hommes.

Klauss se frappa le front : « J'ai une idée. En entrant ici, le marquis de Taillifet, la vieille bête que vous connaissez tous, a pris la splendide précaution de me confier une vingtaine de mille francs, dans lesquels il comptait puiser à mesure de ses besoins. Devançant les mesures de rigueur qui seront certainement prises par nos armées victorieuses vis-à-vis des riches français, après l'occupation de Paris, je réquisitionne ces vingt mille francs. J'y ajoute mille francs de ma poche.

Cela fait trois mille francs pour chacun de vous. Agréez-vous cette combinaison?

— C'est insuffisant, — répliqua Julius, — il faudrait le double. Chacun de nous aura besoin de six billets de mille francs au moins, soit qu'il demeure ici, soit qu'il retourne en Allemagne. Mme Rosa Broutard n'a-t-elle pas également déposé des fonds au sanatorium?

— Oui, mais elle est la sœur d'un ami de l'Allemagne et nous ne pouvons la dépouiller. Son frère réclamerait auprès de l'Empereur. »

Finalement, après une longue discussion et un examen des diverses ressources disponibles, on tomba d'accord sur un supplément de deux mille francs au partage des dépouilles de Taillifet, supplément que règlerait Hasewald dans un délai de quarante-huit heures.

Les Allemands et les Allemandes se séparèrent de Klauss, après lui avoir cordialement serré la main. Comme Sarah, incomplètement rassurée, demeurait en arrière de ses compagnes, car elle avait peur d'être fusillée par les Français, le maître lui tapota l'épaule : « Tranquillise-toi, ma bonne fille. La première pointe allemande qui arrivera ici en autos blindées, dix jours après la mobilisation, y trouvera, s'il est besoin, de quoi nous transformer en forteresse. Nous avons pensé à tout, m'entends-tu bien, à tout. Nos canons sortiront de terre là où certainement on ne les attend pas. »

CHAPITRE IX

LA GRANDE SONNERIE

(Du 24 au 31 Juillet 1914)

— Ça y est, — dit Henri Hasewald, entrant dans la chambre de sa femme, son journal à la main. — Voilà l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie. Ça y est.

Debout devant sa table à coiffer, Elsa Hasewald, née Sturm, enfonçait avec peine, dans des bagues admirables, ses doigts rouges et goutteux. Elle tourna vers son mari son profil de perruche vindicative : « Qu'est-ce qui y est ?...

— Mais la guerre, parbleu ! Avant huit jours la grande sonnerie. Heureusement que Dani m'avait prévenu à temps.

— Ce soir même, — fit Elsa Hasewald avec une moue effrayée et menaçante, — je prends le train pour Berlin. Je ne reviendrai ici que quand tout sera fait. Il peut y avoir des troubles, des bagarres. Je n'ai pas envie d'être écharpée ni insultée. »

Hasewald haussa les épaules : « Tu ne feras pas

ça. Nous avons ordre de demeurer à Paris. C'es
la volonté de l'Empereur.

— Je me moque de l'ordre de l'Empereur. Je sui
une Sturm. Les Sturm valent les Hohenzollern.

— Justement, parce que tu es une Sturm, t
dois donner l'exemple du sang-froid. Tu vas m
faire le plaisir de rester ici avec moi. »

C'était la première fois que « Heinrich » lu
parlait sur ce ton décidé. Elle en demeura u
moment stupéfaite, puis elle reprit, avec aigreu
et violence : « Je suis une Sturm et j'ai la pré
tention d'être traitée en Sturm. Je vais donne
l'ordre au chauffeur de se tenir prêt dans un
heure d'ici.

— Soit, et moi je vais avertir le cabinet de l'Em
pereur et, en arrivant à Berlin, tu seras coffré
immédiatement pour désobéissance au Souverain

— Alors, je vais en Amérique.

— Un coup de téléphone à Labrume et tu n
pourras sortir de France par chemin de fer, pa
quebot, ni autrement. Mais je pense que tu ne m
réduiras pas à cette extrémité. »

Elle comprit qu'il n'y avait plus à insister e
s'apaisa. Elle n'avait presque jamais été aus
laide. Les plis de son cou, sa tête à la fois stupid
et altière, ses yeux courroucés, sa taille courte
ses bras en forme de jambonneaux composaien
un ensemble caricatural. Hasewald songeait, dan
cette heure grave, qu'ayant vécu trente ans au
près de cette mégère, il avait bien gagné ses cin
millions de dot. Il lui traça son programme
« Je suis naturalisé de longue date. Il n'y a aucu
reproche à nous faire. Nous sommes censés opte

pour la France. Nous allons continuer nos occupations, comme s'il n'y avait rien de changé. Notre position est celle de gens au-dessus de la mêlée. Les graves difficultés financières, les problèmes économiques qui vont se poser en foule font qu'on aura besoin de moi et que nul ne songera à me reprocher mes origines allemandes, ni à sonder mes vraies préférences qui sont, comme tu l'imagines, pour mon pays. Avant huit jours, la guerre sera déclarée. Avant un mois, les armées de notre Empereur entreront à Paris. Ce seront des fêtes à n'en plus finir. Tu prendras rang parmi les dames de la Cour.

— Donc, je commande déjà ma toilette.

— Nullement, cela donnerait l'éveil. Tu feras exactement, jour par jour, ce que je t'indiquerai. Il n'y a lieu de cesser aucune relation, ni de rester chez soi, ni de faire la longue mine, ni d'affecter une confiance excessive. Tu vas commencer par ne pas croire à la guerre et par déclarer partout qu'il s'agit d'un malentendu et que les choses vont s'arranger.

— Mais si quelques personnes d'ici, par préjugé national, s'écartent de moi?

— Tu les laisseras s'écarter, sans protester, ni te fâcher en aucune manière. On insultera l'Allemagne devant toi, pour t'éprouver. Tu feras chorus. Répète-toi que tu es Française, que les Sturm ont toujours eu des sympathies françaises...

— Mais Elias, mais Ulrich... »

Elias et Ulrich Sturm, officiers dans l'armée allemande, étaient l'un le frère cadet, l'autre le cousin de dame Hasewald.

— Nul ne connaît ici Elias ni Ulrich. Nul ne t'interrogera sur eux. Si cela arrivait, il n'y a qu'à nier leur existence.

— Comment est-ce possible, Heinrich ! Nous avons en Allemagne, toi et moi, tous nos parents, nos meilleures relations et la moitié de nos intérêts !

— Les Parisiens renseignés nous sauront gré de renoncer à tout cela... momentanément. D'autres, voyant les choses comme elles sont, se rapprocheront de nous, afin d'obtenir un traitement de faveur, au jour où l'Allemagne tiendra Paris. Le plus grand nombre nous ignore. On connaît fort peu les financiers, heureusement.

— Il suffit d'un méchant journal.

— Mes précautions, de ce côté, sont prises. Au besoin, Pestion fera le nécessaire. Je ne saurais pas le premier mot de mon métier, si je négligeais le papier imprimé.

— Il y a les bavardages des domestiques.

— C'est une affaire d'ordre intérieur, que mes secrétaires règleront à ta place. Tu es seulement priée, pendant un mois, de rentrer les pointes de ton caractère.

Elle était domptée. Il ne restait plus, au fond de ses regards de sorcière fâchée, qu'un peu de rancune et de crainte. Elle demanda encore : « Mon budget de toilette ne sera pas diminué? J'ai de fortes notes ce mois-ci.

— Voilà trente mille francs.

— Merci, Heinrich. »

Elle s'assit devant sa table et, telle un gros caissier en travesti, compta les billets d'un pouce

alerte. Il n'y en avait que vingt-neuf. Hasewald reconnut galamment son erreur, compléta la somme et sortit. Il pensait bien que sa femme ferait des gaffes, mais il les saurait à mesure et les réparerait. Sur le pas de la porte, il lui répéta : « Pas d'imprudence. Notre sécurité est absolue, à condition que tu ne commettes aucune imprudence. Répète-toi que tu es Française, que tu ne crois pas à la guerre et, si la guerre éclate, que tu renies l'Allemagne et que tu souhaites la victoire de la France. En un mot, fais comme moi. »

Alea jacta est ! songeait Hasewald en s'enfermant dans son cabinet. Il lui fallait deux heures de solitude pour examiner la situation. Fidèle à son système, il dressa un plan : attitude morale, position financière, position politique. La rapidité de la victoire allemande ne faisait pour lui aucun doute. Invisible et présent, telle serait sa devise pendant la marche des armées impériales. Il escomptait une scène violente de Broutard, avec qui il ne voulait pas rompre, en un pareil moment, mais auquel il cacherait la vérité jusqu'aux premiers coups de feu et même, si possible, un peu au delà. A cet instant précis, un secrétaire, violant la consigne, vint lui annoncer que « Monsieur Broutard désirait lui parler immédiatement. » C'était le cap initial, le plus difficile à franchir.

Rat avait sa figure douloureuse et tendue des mauvais jours. Sa colère brillait comme une boule au-dessus de sa tête de bellâtre obstiné. D'une voix sèche, il attaqua son ami et compère : « Henri, c'est mal. Tu me cachais la situation vraie. C'est certainement la guerre.

— Je ne t'ai rien caché du tout. Je ne suis pas mieux renseigné que toi. L'Empereur est une tête chaude et je ne suis pas dans sa tête.

— L'Autriche n'a pas pris cette décision de lancer un ultimatum, sans l'assentiment de l'Allemagne, sans la certitude que l'Allemagne ira jusqu'au bout. Voici nos efforts communs en vue de la paix jetés à bas. Personnellement, je suis un homme fichu.

— Allons donc. Ton rôle commence. Il ne s'agit pas de demeurer passif. Il faut agir. Je vais télégraphier à Berlin. Je vais mettre en mouvement mon frère, Salomonsohn, Heinemann, tous mes amis.

— Tes amis sont d'accord avec l'Empereur. Toi même tu es d'accord avec tes amis. Ne joue donc plus la comédie. Vous étiez de mèche. J'ai été une pièce de ton jeu. Tu es demeuré Allemand dans les moelles. J'ai eu le tort de te croire international et financier, rien que financier. Tu étais, en outre, diplomate. »

L'accent sincère de Broutard et la réalité de ses griefs touchaient Hasewald en l'enorgueillissant. Il était sur le point de déposer le masque. Un restant de prudence l'en empêcha : « Qui te dit que cet ultimatum n'est pas une feinte, une fausse alerte, un essai de solidité de la Triple-Entente. S'il est vrai que l'Allemagne se croie encerclée, elle frappe l'anneau en un point choisi, afin de le briser. Peut-être le brisera-t-elle. Peut-être, ne le brisant pas, reculera-t-elle, à la dernière minute, devant l'énormité du risque.

— Je n'en crois rien et tu n'en crois rien, —

répondit Broutard avec un accent de résignation. — Voilà déchaîné, malgré moi, ce conflit qu'il fallait, pour tant de raisons, éviter. La France vous faisait cependant la part assez belle. Vous aviez des mines, en Lorraine et en Normandie, un port en eau profonde à Diélette. Vous deviez obtenir le port de Granville. Cherbourg vous appartenait presque. Nous étions allés aussi loin que possible dans la voie des concessions, malgré les cris des patriotards, des commerçants, des industriels. Nous avions jeté, entre les deux ennemis de 70, tous les ponts imaginables, et le résultat, le résultat, le résultat, c'est la boucherie, c'est un fossé nouveau creusé pour un siècle. »

Le politicien répétait les mêmes mots avec des accents différents, selon une vieille habitude d'orateur. Un détail frappait Hasewald. Il avait, lui, si soigneux, fait de travers le nœud de sa cravate, et cette négligence trahissait un immense désarroi. Après un moment de silence, il reprit : « Que sera cette guerre, que sera son lendemain avec une intrication de capitaux allemands et français, plusieurs milliards, que le public est loin de soupçonner ? Les Allemands ont d'immenses comptes courants, qui fructifient dans leurs entreprises parisiennes. Les Français ont d'immenses dépôts dans les banques de Berlin. Tu es le centre de tous ces va-et-vient, toi, Henri. Tu vas donc être écartelé.

— Hélas !

— Ton hélas vient de te trahir. Tu conviens maintenant que c'est irrémédiable. »

Les deux hommes demeurèrent en présence,

très émus et presque muets devant l'inutilité des mots, quand parlent ces faits historiques qui amènent la mort collective. Broutard, s'il eût été absolument sincère, eut convenu que son aveuglement avait été parfois presque volontaire. Hasewald ne pouvait pas avouer qu'il avait, en somme, fait son devoir, du point de vue allemand.

Le premier, néanmoins, ajouta : « Quelles sont tes dispositions? Quittes-tu Paris? Une grande effervescence est à craindre. Il y a danger pour toi à rester ici.

— Je reste. Français de cœur j'étais, Français je demeure, malgré les événements. »

Cette abnégation était trop belle. Elle ne correspondait pas à l'esprit pratique du financier. Broutard en conclut qu'il admettait le triomphe presque immédiat des armées du Kaiser. Mais par où se produirait l'attaque, par le Nord ou par l'Est? Il y aurait eu grand intérêt à le savoir tout de suite et il était clair qu'Hasevald, qui le savait, ne le dirait pas. Son ami allemand apparaissait au politicien aussi fermé sur son secret qu'un coffre-fort dont le chiffre est perdu. Il se demandait s'il le haïssait, s'il l'admirait, s'il le redoutait. Les cadavres qu'ils avaient entre eux se redressaient, prenaient un sens nouveau : « Il m'a trompé, — se disait Rat, — mais il m'entraîne dans sa tromperie. Je ne puis le lâcher et il ne me lâchera pas davantage. Je suis son truchement. Il est mon répondant. »

Hasewald, que sa formule rassurait, reprit : « Français je demeure, malgré les événements. Et toi, Rat, que décides-tu?

— C'est très simple. J'avais joué sur la carte de l'entente franco-allemande. Je me suis trompé. Tu m'as trompé. Je déchire cette carte. L'urgence des événements fait de moi un antiallemand. Si la France est victorieuse, je demeure tel. Si elle est vaincue, on fait appel à moi et je reprends ma position d'avant guerre.

— Fort bien conçu. De toutes mes forces, mon cher ami, je t'aiderai. »

L'Allemand, cette fois, était sincère. Il avait de l'affection pour Broutard. Quand il avait appris l'imminence de la guerre, il avait été sur le point de le prévenir. Seul l'intérêt national, plus fort que l'honneur d'homme et que l'amitié, l'en avait empêché. Tout en serrant cette main fébrile, aux ongles soignés comme ceux d'une femme, il murmura : « La guerre sera un passage financier difficile. Je mets ma caisse à ta disposition. Tu n'as qu'à fixer le chiffre toi-même. »

Ici, Broutard se redressa : « Ce qui était possible hier est devenu impossible aujourd'hui. On va m'accuser d'avoir trahi la France. Je ne veux pas, vis-à-vis de moi-même, mériter cette accusation.

— C'est donc que tu me crois ennemi de la France ?

— Je te vois aujourd'hui, comme ton frère, passionné pour la victoire allemande. C'est elle, c'est son attente qui te maintient et te soutient. Pas un mot de plus, je ne te croirais pas. Adieu Henri.

— Au revoir, Rat.

— Ouf ! — soupira Hasewald, la porte refermée. — Cela s'est mieux passé que je n'espé-

rais. Au travail cette fois. » Sonnant son secrétaire. « Je n'y suis plus pour personne, vous m'entendez... sauf pour David Stamm... »

Cependant, rue Scribe, dans le somptueux bureau des *Fonderies de Louviers,* se trouvaient réunis, dès le 27 juillet, à l'appel de Jaudrion, de nombreux industriels et commerçants, mêlés aux affaires franco-allemandes depuis une quinzaine d'années. L'ultimatum, cousu de fil blanc, de l'Autriche était tombé sur leur quiétude comme la foudre. Ce qui les troublait davantage, c'était l'abstention de leurs associés allemands, bien que régulièrement convoqués. Ceux-ci devaient donner, comme prétexte d'une désertion si bizarre, la certitude où ils étaient que l'affaire s'arrangerait, que la Serbie mettrait les pouces et que l'Allemagne arrêterait l'Autriche. Il fallut bien se contenter de cette explication.

— Constituons d'abord le bureau — répétait Filacier, blême de terreur. — Nous prendrons nos résolutions ensuite.

— Quelles résolutions? — criait une voix glapissante.

— Messieurs, je vous en prie, du sang-froid ! Rien ne nous permet encore de supposer que la guerre européenne sortira du conflit.

— C'est fatal... C'est l'avis général... Je sors de la Chambre, on s'y attend au pire.

— Même note au Sénat. Assez d'aveuglement !

— Silence, messieurs, le sénateur Jaudrion a la parole.

Jaudrion était pâle aussi et paraissait plus grand et plus mince. En dépit de son énergie on

le sentait, tel qu'un naufragé, prêt à se raccrocher à n'importe qui. Il avait reçu la visite d'un émissaire de ce Hasewald, auquel il avait d'anciennes et sérieuses obligations et qui lui *ordonnait* d'être optimiste, de ne pas affirmer l'inéluctabilité du conflit. D'autre part, il entrevoyait la ruine de ses deux affaires les plus importantes, par le retrait des capitaux allemands : les *Fonderies de Louviers*, les *Forges de Brettin*. Certains joueurs se suicidaient pour moins que ça. Cramponné à sa table, d'une voix assez ferme, il déclara : « Messieurs, nous sommes ici quelques industriels dont le seul tort a été d'ajouter foi aux affirmations pacifiques réitérées du gouvernement allemand. Comment aurions-nous supposé une semblable duplicité, alors que l'Empereur Guillaume II lui-même... »

Ici de violents murmures l'interrompirent. Il comprit sa maladresse, n'insista pas et continua : « La situation est redoutable, certes, mais elle n'est pas désespérée. Il se peut qu'une intervention puissante, celle de l'Angleterre, ramène quelques espérances de paix. Il se peut que le gouvernement impérial mesure l'horreur d'une décision qui replongerait le monde civilisé dans la barbarie pour une période indéterminée...

— Assez de phrases. Des actes !... — protesta une voix sévère.

— Je suis de votre avis — reprit l'orateur. — Il importe que nous, qui sommes particulièrement menacés par les conséquences d'un conflit imminent, prenions des mesures énergiques. J'aperçois M. Totteleu, mon collègue au conseil

des *Industries électriques du Nord,* qui vient d'entrer, et auquel sa situation d'ancien diplomate confère une autorité exceptionnelle en ces matières. Je lui cède la parole.

— C'est tout ça... C'est peu... Il flanche déjà... Que sera-ce demain !

Ainsi protestaient, contre l'embarras manifeste du sénateur emboché, quelques-uns de ses plus fidèles amis. Presque aussitôt on entendit le timbre sec et prétentieux de Totteleu, l'homme des jetons de présence : « Messieurs, je vous apporte une bonne nouvelle. Le bruit court que le gouvernement allemand, depuis quelques heures, conseillerait à l'Autriche la modération...

— Allons donc, fumiste, assez de blagues !

Déconcerté par cet accueil, Totteleu changea son fusil d'épaule : « Mais, je me hâte d'ajouter qu'il s'agit peut-être là d'une manœuvre. Mon éminent ami Jaudrion réclamait des mesures énergiques. La première de toutes ne doit-elle pas être une protestation, rédigée en termes nets, que nous remettrions à l'ambassadeur d'Allemagne et à celui d'Autriche-Hongrie, et que nous ferions même apostiller par nos collègues allemands et autrichiens des conseils d'administration où nous siégeons ensemble.

— Ils s'assiéront sur votre protestation... Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ?... C'est le néant !... A un autre !... Pourquoi Broutard n'est-il pas là?

Broutard, en raison de ses bons rapports avec l'Allemagne, était considéré, par beaucoup, comme la suprême ressource et l'on s'étonnait de son absence. Mais jugeant la partie perdue et se trou-

vant assez compromis comme cela, il avait préféré ne pas venir et faire le mort.

Après une ridicule intervention du baron de Sottemain, sanglé dans un gilet étincelant, et qui prétendit, conformément à sa marotte, que les catastrophes politiques ne changeraient rien aux rapports économiques des peuples européens, Filacier réussit à se faire écouter. Il exposa qu'il n'y avait qu'à attendre les événements en remplaçant, dans les divers compte-joints et dans les diverses administrations franco-allemandes, les Allemands par des prête-noms. Il n'était pas vraisemblable que le collègue allemand repoussât une combinaison de guerre favorable au *statu quo*, en même temps qu'à ses intérêts. On serait rapidement fixé sur son acceptation ou son refus. En cas d'acceptation, les prête-noms seraient choisis parmi les coadministrateurs français, suisses, belges ou américains. »

Un petit vieillard tremblottant se dressa. Il était colossalement riche et mêlé à une cinquantaine d'affaires industrielles de tannerie, de minoterie et d'électricité. Surmontant sa timidité, il expliqua que ce « truc », peu patriotique, risquait, s'il était dévoilé, d'accentuer le mécontentement public.

— On s'en fout du mécontentement public — glapit une brute à encolure de taureau.

— Mais vous ne vous foutez pas de la législation — riposta héroïquement le petit vieillard. — Or, il est bien certain qu'elle sera, tôt ou tard, modifiée par l'état de guerre, de telle façon que vos subterfuges seront impraticables.

Finalement, on mit aux voix une motion d'a
tente qui fut votée et qui ne résolvait rien. U
assistant résuma la situation en ces termes : «
est impossible de ne pas dissoudre les sociétés in
dustrielles ou commerciales franco-allemandes
il est impossible de les dissoudre. C'est un pr
blème d'Etat qui nous dépasse. »

Le même jour, presque à la même heure, l
Allemands chefs d'industrie, convoqués par pne
matiques dans les locaux de Zeiss, rue aux Our
sous la présidence d'Hermann von Mumm, pr
naient les décisions suivantes :

1° Les Allemands de France naturalisés fra
çais demeuraient en France, quoi qu'il arrivât,
composaient le carnet A.

2° Les Allemands de France naturalisés Suisse
Hollandais, Suédois ou Américains, avaient
choix entre leur poste en France et leur pays
naturalisation, et composaient le carnet B.

3° Les Allemands demeurés Allemands
carnet C — rejoignaient les armées allemande
sauf un certain nombre d'entre eux qui, en raiso
de leurs aptitudes spéciales, devaient se d
brouiller en restant à Paris ou même accepte
après la déclaration de guerre, le camp de co
centration.

4° L'infraction à ce règlement serait puni
après la guerre, d'une peine pouvant aller de u
mois à deux ans de forteresse et d'une amende
cinq mille à cinquante mille francs.

5° Les Allemands coparticipant, à côté d
Français, à des affaires industrielles ou comme
ciales importantes, devaient avoir recours à d

personnes recommandables, qui représenteraient leurs intérêts dans ces affaires.

En une heure, sans trouble ni tumulte, ces divers points étaient réglés conformément à un plan préétabli ; chacun avait son rôle, son poste, son emploi. Von Pflugk et Hefter faisaient circuler les corbeilles contenant des fiches toutes préparées, correspondant aux carnets A, B et C, dressées depuis six mois par Schimmelpfeng. On se montrait, avec curiosité et admiration, des feuilles de routes pour Reims et pour Amiens, — étapes probables au dixième jour de la mobilisation allemande, — qu'avaient reçues de Berlin des officiers allemands employés dans des maisons françaises. Ce n'était qu'un cri : « Quelles poires que ces Welches !... »

Von Pflugk rectifia : « Ils sont poires, mais, dirigés par nous, ils feront de grandes choses.

— Tu veux dire rossés par nous.

— Camarades, ne vendons pas la peau de l'ours. »

Celui qui avait prononcé cette dernière phrase faillit être assommé. Le moindre doute, quant au résultat de la grande sonnerie, était considéré comme un blasphème. Un assistant paria de chanter le *Deutschland über alles* à la fenêtre. On eut beaucoup de mal à l'en empêcher.

Les principales dispositions prises, une demi-douzaine de Boches, spécialement désignés, dont Pflugk, von Mumm, Hefter, se retirèrent dans la pièce écartée. Il s'agissait de savoir s'il était, ou non, opportun d'effectuer des tentatives de sabotage au moment de la mobilisation. Divers préparatifs avaient été faits, sur plusieurs points

du territoire français, en vue de cette éventualité Mais, depuis quelques semaines, le bruit courait dans les milieux allemands de Paris, qu'il y avai contre-ordre de la part du cabinet de l'Empereur Celui-ci considérait que le maintien d'influence allemandes, à l'intérieur de la France, était plu important que le sabotage. Or, le second rendrai le premier tout à fait impossible.

Ce fut, en effet, la thèse que soutint Mumm le plus qualifié à cause de ses hautes accointance et dont les responsabilités étaient connues. De vant le désappointement de quelques-uns, il cru devoir ajouter que la révolution éclaterait sûre ment à Paris et se chargerait elle-même de sabo ter. Cette nouvelle enchanta les conjurés D'ailleurs, Mumm ne spécifia ni où ni commen cette révolution certaine éclaterait. Sa discrétio parut trop naturelle pour qu'on insistât.

Restait le problème financier. Pour le carnet A comme pour le carnet B, comme pour le carnet C il fallait de fortes disponibilités. La caisse devai être en lieu sûr, c'est-à-dire dans une banqu allemande d'un naturalisé demeurant en France Quelques personnes de confiance du carnet A assureraient la répartition clandestine. Au cas où elles seraient découvertes ou inquiétées, elle transmettraient leurs pouvoirs à d'autres.

— Je m'en retourne au pays, naturellement ajouta von Pflugk, car ici je suis tout à fait brûlé Tu viens avec moi, Hefter ? Je ne partirai qu'à la dernière minute et par le dernier train, afin d mettre mes affaires en ordre. J'ai quatre chevaux je les empoisonnerai pour qu'ils ne soient pas ré

quisitionnés par la cavalerie française. Ah quel bonheur, mon Dieu, quel bonheur !

Il ne tenait pas en place. Mumm dut lui faire observer que sa fébrilité se voyait un peu trop. Lui-même avait pris une mine encore plus gelée que de coutume. Sa frénésie apparut seulement en ceci qu'il versa un million à la caisse de propagande. « Bah ! dit-il, je me rattraperai sur la fille de Reims, dans quinze jours, à la victoire. » C'était à qui surenchérirait de certitude et de générosité. Hefter, qui n'était pas riche, mit cinquante mille francs. Dans leur allégresse, un seul point noir : l'ignorance où ils étaient des dispositions qu'allait prendre le Ministère de la Guerre français, quant aux Allemands demeurant à Paris, dès le premier jour de la mobilisation. Quelques journaux nationalistes avaient, au cours des derniers mois, sonné la cloche d'alarme et fourni des indications dangereuses. Dans quelle mesure les autorités civiles et militaires avaient-elles tenu compte de ces avertissements ?

Telle fut aussi la question qui se posa chez David Stamm, bailleur de fonds du *Boulevard*, lors de la réunion, avenue du Bois, des principaux correspondants de feuilles allemandes et autrichiennes à Paris. Paul Stücklein, Frischauer et Hubgonciant, fort peu rassurés, affirmaient que des mandats d'amener allaient être lancés contre eux et qu'il fallait déguerpir au plus tôt. Stamm essayait de leur faire honte, les encourageait à attendre les événements : « Faites comme moi, comme Hasewald. Niez jusqu'au bout la possibilité de la guerre et continuez d'envoyer des

correspondances à vos journaux, jusqu'à ce
les communications postales soient coupées. Mê
alors, il vous restera la ressource du détour
les pays neutres. Je pense que chacun de v
s'est assuré d'un intermédiaire sûr en pays neu

— Et si je suis fusillé ? dit Frischauer.

— Et moi ? dit Zubgonciant.

— Et moi ? reprit Stücklein ».

Les autres faisaient meilleure contenan
Stamm, demeuré « très Barisien », éclata de ri
« Si vous êtes fusillés, camarades, l'empire a
mand, victorieux, vous fera de belles funérail
Mais cela n'est pas à craindre. Les relations fr
çaises que vous avez su vous créer, au cours
longues années, dans des milieux divers, à Pa
interviendraient sûrement pour vous sauver la v
au cas où les Français, bien changés, menacerai
vos précieuses existences. Nous tenons trop
secrets importants pour qu'on touche un seul c
veu de nos têtes. Quant à moi, je ne vais nu
ment me terrer. Je continuerai mon train de
comme si rien n'était, me contentant de s
pendre la publication du *Boulevard*, inutile
jourd'hui qu'il n'est plus question d'introdu
nos valeurs d'Etat à la Bourse de Paris...

— Elles y entreront dans deux semaines,
armes à la main, nos valeurs, — s'écria un corr
pondant du *Berliner Tageblatt*.

— Vous l'avez dit, mon cher confrère. No
touchons, grâce à notre Empereur, au mom
tant attendu où l'hypocrisie devient inutile, où
bon Allemand et le loyal Autrichien se donne
enfin pour ce qu'ils sont. A notre bien-aimé so

rain je ne demanderai qu'une faveur : la sur-
illance de la presse de Paris. Mon intention
st nullement de brutaliser nos confrères fran-
is. Je me contenterai de leur imposer les articles
spirés, de sens allemand, que commandera la
uation, aussi mesurés de ton, aussi patelins,
ssi ternes, au besoin, qu'il sera nécessaire. Je
ur démontrerai congrument la supériorité de la
ilisation allemande, le bienfait que leur appor-
it nos armées, la modération de nos pré-
tions...

— Vingt-cinq milliards pour commencer...

— Vingt-cinq milliards, mon cher Frischauer,
is employés à promener, sur ces esprits
iérés, à travers une industrie défaillante et un
mmerce languissant, le flambeau de l'activité
manique. Nous nous apprêtons à conquérir
n en ennemis, mais en amis, ne l'oubliez pas.
e les bons se rassurent et que les méchants trem-
nt, comme disait une vieille proclamation. Les
s, c'est nous. Les méchants, ce sont ceux qui
s font obstacle. »

Tout le monde riait. Cette allocution familière
rassurante avait du succès. La féroce et lourde
ie de Stamm exprimait bien le sentiment de ces
rnalistes boches ou paraboches, en exil sur la
e française, et qui attendaient haineusement le
ment de parler en maîtres.

Rosenberg, accouru en retard, demanda s'il ne
it pas créé, à Paris, au cas où la guerre se
longerait, un organe allemand en langue fran-
e. Car il était possible que, Paris pris, les ar-
s françaises continuassent la résistance sur la

ligne de la Loire. Cette hypothèse de la chronici
posait le problème de l'occupation par l'imprim
moderne entre tous, affirmait le juif autrichie

Stamm apaisa le brouhaha qui suivit cette déc
ration peu optimiste : « J'y ai pensé, mes ami
Notre Rosenberg est particulièrement qualifié da
les questions de presse. Il a fait d'assez gros sacr
fices, avant la guerre, à ce quatrième pouvoir, q
est aussi une sixième arme. Nous espérons to
que cette création ne sera pas nécessaire, que
prise de Paris terminera la guerre. Pourtant, a
cas où il n'en serait rien, où la France commettra
la folie de résister, sa capitale une fois à not
merci, le journal dont parle Rosenberg serait prê
Permettez-moi de ne pas fournir de plus ampl
explications. Il suffirait d'un simple bavarda
pour tout compromettre. »

Stamm glissa dans l'oreille de son voisin : « L
Allemands ne sont pas bavards, mais les Autr
chiens le sont. Tel est l'inconvénient des alliances.

Deux heures après cette importante séan
Stamm recevait Jérôme Pestion. Il lui demanda
sans ménagements, de soutenir, pendant quarant
huit heures encore, d'après des documents inédi
qu'il lui fournirait, la grande probabilité d'u
arrangement. A la vive surprise de l'Alleman
Pestion aussitôt se rebiffa : « Je vous aime bie
mon petit Stamm, mais je ne tiens pas à être pend
par la foule au prochain réverbère. Vous av
encore, pour quelques heures, un journal à vou
ici, à Paris. Exposez dedans cette baliverne, s'
vous plaît.

— Vous me devez vingt mille francs, to

récents, et je ne compte pas mes débours antérieurs, dit Stamm.

— Je vous les rendrai après les hostilités.

— Je vous somme de me les rendre immédiatement. Il est encore temps, pour moi, de déposer une plainte contre vous. Songez à l'effet d'une pareille publicité en un pareil moment.

— Je n'ai pas d'argent. Votre plainte, venant d'un Allemand, ne serait pas suivie.

— Empruntez. »

Tout en répliquant, Pestion réfléchissait. Il avait, certes, barre contre Stamm ; Stamm avait barre davantage contre lui. La mort dans l'âme il céda, mais se promit de se venger. L'article, incolore et timide, passa complètement inaperçu.

Dans les hôtels de Paris gérés par des Allemands, ou comportant un personnel allemand, c'était un branle-bas général. Ceux du carnet A, administrateurs ou fondés de pouvoirs, prenaient leurs dispositions pour rester, préparaient les drapeaux français qu'ils arboreraient à la déclaration de guerre. Ceux du carnet B hésitaient, se tâtaient, consultaient leurs camarades dans le même cas. Ceux du carnet C faisaient leurs malles. A *Cosmopolis*, le service était assuré par de jolies servantes, Badoises ou Bavaroises, spécialement dressées à explorer les bagages des voyageurs, en particulier des officiers, et à recopier, pendant leur absence, les documents militaires jugés intéressants. Ces jeunes personnes s'envolèrent comme un essaim de guêpes. A *Germania*, c'étaient les garçons de l'étage qui accomplissaient cette besogne d'Etat, tout en balayant et transportant

les colis. La plupart avaient rang de sous-officiers dans l'armée allemande. Ils prirent le train dès le 29 juillet et furent aussitôt remplacés par des Suisses et des Luxembourgeois. A *Triomphal*, le patron, colonel de uhlans, disparut comme par une trape. Il ne devait être repéré que trois mois et demi plus tard, caracolant dans les rues de Lille et levant des contributions de guerre.

Tandis que les événements se précipitaient de la sorte, Charles Jaudrion se présentait rue du Luxembourg, à l'hôtel Haspa, un matin, un peu avant midi, afin de rencontrer Sylviane. Il ne voulait point, si la guerre était déclarée, rejoindre son poste d'aide-major de chasseurs sans avoir eu avec elle une conversation décisive. La jeune fille était sortie avec sa gouvernante et son père. Il l'attendit. Le secrétaire Gartaube passa, tenant une liasse de journaux à la main. Sa physionomie brillait d'une joie et d'une cruauté contenues. Il dit à Charles : « Eh bien, ça chauffe. Il me semble que les Russes vont être au comble de leurs vœux.

— Comment cela ?

— Naturellement. Ils voulaient la guerre. Ils sont sur le point de l'obtenir et d'y entraîner la France avec eux. »

Charles avait toujours soupçonné la véritable nationalité du prétendu Luxembourgeois, mais tant d'aplomb le stupéfiait : « Qu'est-ce que vous chantez ! C'est visiblement l'Allemagne qui veut la guerre et qui fait tout son possible pour que les affaires ne s'arrangent pas. » Il ajouta fièrement : « Si elle veut la guerre, la France est prête, elle en a assez des humiliations et elle ne reculera pas

d'une semelle. En outre, nous aurons l'Angleterre avec nous.

— Comptez là-dessus, — répliqua Garlaube. — L'Angleterre a bien trop le sentiment de la force allemande et de son intérêt propre pour s'y frotter. Elle vous laissera, elle laissera les Russes se débrouiller tout seuls. Ah ! cela va être un grand massacre.

— Je ne vous supposais pas si germanophile, monsieur Garbaube. Vous m'en voyez estomaqué.

— Je ne suis pas germanophile, monsieur, je suis juste envers tout le monde et je tiens à n'être pas aveugle. »

Charles s'apprêtait à riposter vertement, quand Sylviane parut. Sa délicate beauté blonde, avivée par le grand air, lui prêtait la fraîcheur et l'odeur sucrée d'une fleur des champs. Elle éloigna Mlle de Pinterviers. Garlaube disparut, lançant aux deux jeunes gens un regard de haine.

— Père nous a quittés, venez-vous au jardin, monsieur Jaudrion, nous y parlerons à loisir.

Il la suivit. Elle portait une toilette de mousseline blanche seyant à sa souplesse ambrée. Il semblait qu'elle fut formée de mélancolie et de confiance. Ses mouvements avaient cette grâce un peu animale qui incline à la volupté. L'ombre du petit jardin la faisait valoir, mais la lumière encore davantage. Enfin, sa voix harmonieuse était bien de la fille d'un musicien.

— Voilà, — dit Charles en comprimant les battements de son cœur généreux. — Bien que ma classe 1900 et mon service d'aide-major ne doivent pas m'appeler immédiatement sous les

drapeaux, je compte m'engager tout de suite. D'autant plus que la participation connue de mon père à des affaires allemandes ferait vite murmurer sur notre compte...

— Notre cas est semblable, — fit Sylviane vivement.

— Alors je ne veux point partir sans vous avoir dit quelque chose qui me tient au cœur depuis longtemps... quelque chose que vous avez pu deviner... quelque chose qui m'a rendu heureux et malheureux.

Il entendait ces mots résonner dans l'air tiède et il les trouvait ridicules. Elle voyait tourner comme en rêve, les arbres du petit jardin. Des appels et des rires d'enfants venaient du Luxembourg embaumé. Charles continua courageusement, si rapproché de la jeune fille qu'elle lui faisait maintenant l'effet d'une inconnue, d'un mystère entrevu sous un cristal : « Je vous aime, Sylviane, et je vous demande de m'accepter comme fiancé et, plus tard, après la guerre, comme mari... »

Elle ne baissa pas les paupières. Elle le regarda, au contraire, bien en face. Seul, un petit tremblement de ses lèvres roses manifestait son émotion. Elle répondit, avec une délicieuse simplicité : « Je vous aime aussi, mon cher Charles, et je crois que nous serons heureux ensemble. » Aussitôt il leur sembla que, de toute éternité, ils étaient destinés l'un à l'autre. Leurs mains s'étreignaient en silence. Ils oubliaient l'alarme, ils oubliaient la guerre. Un accord profond, harmonieux, complet, versait en eux le calme et la sécurité.

— Que va penser votre père? — dit le jeune homme.

— Papa, il vous estime beaucoup. Il est l'ami du vôtre. Il sera enchanté. C'est, dit-on, un homme d'affaires habile, mais c'est aussi un grand enfant. C'est moi qui ai la volonté, pour la conduite de l'existence.

— Le mien est à la fois têtu et vacillant. Depuis que la guerre est en vue, il passe par de grandes alarmes. Il se rassure sans raison. Puis l'angoisse le saisit de nouveau. Ah! combien je voudrais, que, dans un sens ou dans l'autre, on fut sorti de cette période d'indécision!

— Je le voudrais aussi — soupira Sylviane. — Si c'est la guerre, eh bien! pendant que vous serez absent, j'entrerai dans une ambulance. Je n'ai pas la science d'une infirmière-major, mais je puis tout de même faire un pansement. Il me serait trop pénible d'être inoccupée, pendant que vous serez dans la fournaise.

— Oh vous savez, nous autres médecins, nous n'opérons guère en première ligne. Puis je vous écrirai fréquemment. Vous m'écrirez aussi, n'est-ce pas?... Et si, par un miracle, ce n'était plus la guerre, alors quand croyez-vous, Sylviane, que le mariage pourrait avoir lieu?

— Mais, le plus tôt possible, dans un mois. Ce serait trop beau. Je ne puis penser que nous éviterons la séparation.

— Je ne le pense pas non plus. Sort cruel! Pourquoi ne vous ai-je pas parlé plus tôt?

— Oui, pourquoi? Dès la soirée chez Hasewald, vous vous rappelez, il y a combien de mois

de cela?... c'était en novembre 1913... dès c
jour-là, je vous aurais répondu comme je le fai
aujourd'hui. Vous me plaisiez.

— C'est ma stupide timidité...

— Ta ta ta, c'est l'hésitation. Vous vous tâtiez
Vous n'étiez pas bien sûr de votre sentiment. A
lieu que nous autres, femmes, nous nous disons
tout de suite : « C'est celui-là et pas un autre.

Elle lui abandonnait sa douce petite main. I
l'embrassa avec ferveur. Ce premier contact ar
dent et sensible rappela, dans son cœur, à grande
ondes, la mélancolie de la circonstance. Il eut soi
dain envie de pleurer. Il lui parut que tant d
bonheur accourait devant un grand malheur. A
même instant, un chant religieux vint aux amou
reux, d'une fenêtre du voisinage, ainsi que l'ex
pression d'une foi grave, qu'une colombe blanch
sous un ciel noir : « *Ave verum, corpus natu
de Maria Virgine...* » Si je me marie, songèrent
ils ensemble, je demanderai l'exécution de ce b
hymne. Ils le burent plus qu'ils ne l'écoutèren
Au « *Tu nobis miserere* » final, un sanglot mon
dans la charmante poitrine de Sylviane. Lui r
péta, imperceptiblement : « Je vous aime. »

La porte de la rue s'ouvrit sur la lumière d'o
Haspa rentrait, la mine défaite.

— Eh bien, quelle nouvelle? — demanda Sy
viane.

— Hélas ! ma chérie, l'état de danger de guer
est proclamé à Berlin... Ah ! bonjour, Charles, to
pauvre père est bien inquiet, lui aussi. Où e
Gartaube ? Il faut qu'il me donne la significatio
exacte du mot allemand : Kriegsgefahrzustand.

— Auparavant, écoute-moi, que je t'annonce une grande nouvelle.

Haspa fit des yeux ronds. Quelle était cette nouvelle assez grande pour primer l'autre? Il ressemblait à un vieil artiste céramiste dont le four vient d'éclater, à un peintre dont on a crevé la toile préférée, à un musicien que fuit un motif longtemps cherché. Il était ébouriffé, en sueur et tremblant.

— Monsieur Charles Jaudrion, que voici, vient de me demander en mariage et j'ai accepté.

— Tu as bien fait, mignonne. Soyez bénis tous deux, mes chers enfants, par votre vieux brave homme de père. Dans l'immense malheur qui nous menace tous, c'est une consolation familiale... Mais où donc est Gartaube, que je sois fixé sur ce Kriegsgefahr?

La légèreté avec laquelle était accueillie cette révélation, si importante à leurs yeux, donna envie de rire aux fiancés. Haspa avait déjà bondi dans le vestibule et s'égosillait : « Gartaube, Gartaube! » Le Boche, qui faisait en cachette ses préparatifs de départ, montra son visage de bellâtre blond aux traits anguleux. « Voilà patron, voilà, que désirez-vous?...

— Mon cher ami, quelle est la signification exacte de ce mot : Kriegsgefahrzustand? J'arrive de la Bourse, où l'on venait d'apprendre que ce Kriegsgefahrzustand avait été proclamé, à Berlin, par l'Empereur.

— Etat de danger de guerre, littéralement,... répondit le secrétaire souriant.

— Alors, ce n'est pas encore la déclaration de guerre?

— Non, c'est l'ensemble des précautions à prendre pour le cas où la guerre éclaterait. »

Sylviane et Charles s'étaient approchés. Le ton douloureux d'Haspa les frappait vivement. Au contraire, la voix du secrétaire respirait le contentement et l'assurance.

— Il y a donc encore possibilité d'espérer que la guerre sera écartée ?

— Elle le sera, si l'on accepte les conditions de l'Allemagne.

— C'est-à-dire ?

— La démobilisation de l'armée russe et la promesse faite par la France qu'elle ne prendra point part au conflit.

— Sa préférence est manifeste. C'est sûrement un Boche — dit tout bas Charles à Sylviane.

— Sûrement.

— Mais alors, mon cher Gartaube, comment peut-on revenir sur cette proclamation de l'état de danger de guerre ?

— Par simple décret impérial.

— Vous voyez — riposta Haspa en se tournant vers les deux jeunes gens — par simple décret impérial. Ce n'est donc pas définitif. Ah je respire un peu ! Merci, mon cher.

— A vos ordres.

Le prétendu Luxembourgeois tourna les talons avec une raideur de feldwebel. Sylviane cherchait à rassurer son père : « En tous cas, papa, si c'est la guerre, tu es paré, selon ta propre expression, puisque cette éventualité est stipulée dans tes contrats. »

La figure d'Haspa se congestionna violemment

comme si l'on eut poussé du sang, avec une seringue, dans les vaisseaux de son cou maigre. Il demeura silencieux pendant quelques secondes, puis il articula avec une sorte de mimique de naufragé : « Si c'est la guerre, mes pauvres enfants... je suis... ruiné... déshonoré... perdu... Nous sommes ruinés, déshonorés... perdus... Kriegsgefahrzustand... Kriegsgefahrzustand ! »

La nouvelle, ce soir-là, 31 juillet, explosait dans les milieux allemands de Paris à la façon du garde à vous. Ainsi qu'une machine savamment montée, dont tous les rouages se déclanchent selon les prévisions du constructeur, les Allemands du carnet C, et quelques-uns du carnet B, rejoignaient l'Allemagne en toute hâte, à l'aide des moyens de locomotion les plus variés, par chemin de fer, par bateau, par automobile. Un grand nombre d'entre eux étaient d'ailleurs déjà rapatriés. Cela représentait un exode de plus de trente mille individus, dont chacun laissait une affaire en train, une boutique, une installation, un compère. Cet abandon n'avait pas d'importance puisque, avant quinze jours, Paris serait à jamais ville allemande, administrée par ceux-là même qui s'astreignaient à cette courte absence. A cinq heures de l'après-midi, ses malles faites et enregistrées, von Pflugk entrait, en boitant, dans l'écurie clandestine où il abritait ses deux chevaux de selle et ses deux juments. Il mêlait une poudre toxique à leur avoine, afin d'empoisonner ses chers animaux, les embrassait sur le museau, leur disait, en allemand : « pardon et adieu », et partait. Au coin de la rue, il rencon-

tra Hunger C... et Schlum C... qui regagnaient Berlin, comme lui. Schlum C..., primitivement désigné pour rejoindre à Reims, avait son casque dans son carton à chapeau. « Si le carton se défait, dit-il à ses amis, que vont penser les Parisiens! » — « Ils en verront bien d'autres », répliqua Pflugk. Il raconta qu'il avait, toutes prêtes, dans un vaste sous-sol de la banlieue, un certain nombre d'automobiles blindées du dernier modèle allemand, avec double marche avant-arrière, et mitrailleuses vérifiées.

— La voici donc, enfin, cette grande sonnerie, à laquelle nous ne voulions plus croire! Elle est là, nous l'entendons et nous ne mourons pas de joie.

Arrivés à la gare de l'Est, Pflugk et ses deux compagnons aperçurent plusieurs petits rassemblements dispersés des frères et amis. Ils entrèrent au buffet et, comme suprême nasarde à cet Paris, qui les avait hébergés et dorlotés, qu'ils comptaient bien, avant deux semaines, avoir mis à feu et à sang, ils commandèrent une bouteille de champagne Mumm, burent solennellement à la grande guerre. Le mot de la fin, comme le train s'ébranlait, fut prononcé par Hunger C... « Quel dommage! Cinq ans plus tard nous aurions pu mobiliser à Paris même, et en même temps que les Français. C'est cela qui eut été chic!

— Maus, ta gueule! » répondit von Pflugk en deux langues.

CHAPITRE X

LA GRANDE SONNERIE

(Suite)

(Du 6 au 23 Août 1914)

— Je m'embête ferme — dit Carlotta Weiss, assise en robe de chambre à ramages, une jambe passée sur l'autre, dans le cabinet de Stamm. — Je serais joliment mieux à Berlin. Tu es triste comme un bonnet de nuit. C'est l'Angleterre qui te tracasse?

— Il y a de quoi, répliqua Stamm. Ce Lichnowsky est réellement idiot. Il avait juré ses grands dieux qu'en aucune circonstance l'Angleterre ne marcherait. Et puis, voilà qu'elle marche. Ce n'est plus de jeu.

— Bah! nous vaincrons tout de même, et ce n'est pas la patrouille anglaise qui empêchera les nôtres d'être ici dans trois semaines. Viens m'embrasser.

Stamm obéit. La pénitence était douce. Jamais Blümchen n'avait paru plus jolie, ni plus appé-

tissante. Mais, visiblement, le commanditaire du *Boulevard* avait la tête ailleurs. La danseuse, gaminement, insista :

— Ça t'embête de n'avoir plus ton journal?

— Je m'en fiche. J'ai eu, dans mon dernier numéro, une pièce de vers patriotiques et pathétiques de la baronne de Brancarmé. Que puis-je souhaiter de mieux!

— Pourquoi restes-tu à Paris?

— Parce que c'est l'ordre. Et toi?...

— Parce que je dois participer au divertissement dans les fêtes, organisées par Kessler, qui seront données pour l'entrée de l'Empereur. Jusque-là, j'avais l'autorisation d'aller en Suisse pendant une semaine. La vérité est que je suis restée pour assister à la révolution. Or, il ne se passe rien, c'est enrageant. Crois-tu qu'il y ait encore une petite chance?

— Aucune. Nous sommes le 6 août. Ce qui devait se déclancher ne s'est pas déclanché et cela aussi est désappointant.

— Pendant quatre jours — reprit la petite danseuse en bâillant — j'ai prêté l'oreille aux moindres bruits du dehors, espérant toujours... Mais rien. Les gens criaient « vive l'armée, vive la France », ils chantaient, ils avaient l'air heureux et exaltés. C'est incroyable.

— Incroyable, en effet. Toutes mes idées sur le peuple gaulois et son état de décomposition sont renversées. Nous avons vécu sur une illusion. Son pacifisme, son antimilitarisme, tout ça, c'était de la blague. Ces gens-là naissent avec une cocarde dans le cœur.

— Alors, puisque tu t'étais trompé sur les Gaulois, pourquoi Lichnowsky ne se serait-il pas trompé sur les Anglais?

— Très bien raisonné, petite psychologue. De même, qui m'aurait dit que cet imbécile de Rosenberg éprouverait le besoin de crier : « A bas la France, vive l'Allemagne », en pleine Bourse de Paris, et rendrait ainsi son expulsion nécessaire. Me voilà seul, maintenant, avec un monceau d'affaires sur les bras.

— C'est exagéré. Il nous reste encore des amis et des compatriotes à Paris. J'en rencontre tout le temps.

— Il reste du fretin. Les vrais copains sont partis... Pflugk est là-bas. Mumm est dans un camp de concentration. Frischauer s'est enfui comme un simple carnet C. Il y a eu un exode effrayant. Je n'aurais jamais supposé que le carnet A fut si réduit. Évidemment beaucoup ont pris peur. Il me paraît impossible, dans ces conditions, de préparer la magnifique réception projetée pour notre Souverain et le Kronprinz. Ce ne sera jamais qu'une improvisation plus ou moins réussie.

— Insolent, je dois y danser le pas du triomphe... Considères-tu les Hasewald comme du fretin?

— Hasewald ne s'intéresse qu'à ses chiffres. Sortez-le de là, c'est un grand ours. Je ne puis pourtant pas monter une fête historique avec Hunger A..., Schlum A..., ou le marchand de cartes postales de chez Haut. Si encore j'avais mon Kessler!

Blümchen se mit à rire, alluma une cigarette blonde, releva sa manche japonaise jusqu'à l'épaule, montra un ravissant petit bras, ferme et rond comme une poterie vernissée. Tout à coup, des clameurs retentirent dans l'avenue du Bois-de-Boulogne. Stamm se précipita au balcon. Etait-ce enfin l'émeute promise? Plus rusée, la petite danseuse demeura dans son fauteuil : « Ça, ce sont encore des patriotes. Ces gens meurent d'envie d'avoir la tête cassée par nos schrapnells, voilà la vérité.

— Race braillarde, sale race braillarde! — bougonnait Stamm. — Et pas un pont de sauté, pas un dépôt de munitions incendié, pas une seule anicroche jusqu'à présent dans leur mobilisation. Ah bien! elle est chouette notre organisation de la grande sonnerie à Paris, il n'y a vraiment pas de quoi se vanter.

— Tu sais, vieux, reprit Carlotta, que si tu es ainsi bonnet de nuit, je te quitte et vais vivre à ma guise dans un hôtel quelconque. Il n'y a rien de contagieux comme la neurasthénie et ça rend laid.

On frappait à la porte. Le domestique entra avec des journaux sur un plateau, les remit à son maître qui les parcourut fiévreusement, puis les froissa et les jeta dans la corbeille à papier : « Qui eût cru que ces Gaulois, qui ont fait des révolutions en l'honneur de la liberté de la presse, accepteraient, réclameraient même une censure pour leurs papiers imprimés! C'est écœurant. Il se produit un filtrage de nouvelles qui va anni hiler complètement le contre-coup de nos premiers succès.

— Il fallait conserver ton journal.

— J'y avais songé, mais on m'aurait fourré dans comme un quelconque. Je vois parfaitement que les gens me tournent le dos et me traitent en pestiféré. J'ai beau être naturalisé américain, tout le monde sait que je suis « Boche », comme ils disent.

— Quelle dégoûtante expression, Boche! » — Et Carlotta, furieuse, cracha par terre.

— Ils t'appelleraient, toi, une Bochesse.

— C'est vrai?... Eh bien qu'ils crèvent, qu'ils brûlent dans leurs maisons, qu'on éventre leurs hommes et leurs femmes à coup de baïonnettes!

Ce simple mot avait suffi pour transformer en furie le bibelot de plaisir qu'était Blümchen. Son délicat visage distendu avait pris une expression de haine. Elle soufflait dans son nez comme un petit animal courroucé. Si bien que Stamm finit par rire.

— Là, là, calmons-nous. Il faut encore jouer la comédie pendant deux semaines au moins, mademoiselle, ne l'oubliez pas.

— Oh! je préfère partir pour Genève... Bochesse... Bochesse. Je vous en donnerai, têtes de cochons, des Bochesses!

La sonnette retentit : « Assez de blagues — fit Stamm sévèrement. — File dans ta chambre. C'est Rasewald qui vient me parler d'affaires sérieuses.

— Tu me diras lesquelles.

— Certainement, mais file d'abord!

Carlotta, naturellement désobéissante, revint, à peine sortie, écouter, à travers la porte, la conversation des trois hommes, car Hospenthal-

Zubgonciant accompagnait le directeur de la *Banque Patriotique*. Elle n'entendait qu'une partie du dialogue, mais ce peu suffisait à la dégoûter. Les trois Allemands, en effet, manifestaient quelque appréhension au sujet de l'entrée en lice de l'Angleterre contre leur pays.

— Financièrement, c'est une catastrophe.

— Lichnowsky a écouté les femmes.

— Il a surtout écouté la sienne.

— L'action combinée de la flotte devient impossible.

— Les millions de Diélette sont perdus.

— Une telle légèreté serait compréhensible en France, mais chez nous!

Tranchante comme un couteau, la voix de Hasewald déclara : « Il faut maintenant compter sur un mois de retard. Les forts belges ne sont pas mauvais du tout, bien que démodés. Leur nettoyage complet par notre artillerie lourde exigera bien une dizaine de jours; j'en ajoute autant pour l'imprévu, autant pour la marche sur Paris et la rupture des armées françaises. Un mois pendant lequel nous allons être sur le qui-vive et à la merci de la dénonciation d'un agité.

— Comment cela — gémit Zubgonciant — je suis Français, vous êtes Français, Stamm est Américain.

— Sur le papier, oui. Mais la haine publique a déjà rendu leur qualité d'Allemands à tous les naturalisés. Reste à savoir si la peur de nos vaillantes armées ne sera pas plus forte que cette haine.

— Je croyais qu'on ferait des raids d'automobiles blindées. Cela permettrait de gagner du

temps. Dire que je n'ai pas une bonne carte du nord de la France et de la Belgique, c'est impardonnable ! J'ai l'air d'un Français pour de bon. Notre Bismarck disait que ces gens ignoreront toujours la géographie... Et comment madame Hasewald supporte-t-elle cette épreuve ?

— En grognant, néanmoins elle la supporte. Elle voulait, imaginez-vous, aller attendre les événements en Suisse. Je m'y suis opposé. Quelle fantaisie baroque !

— Bas si bête », soupira Zubgonciant.

Son accent était si sincère que Stamm et Hasewald éclatèrent de rire. Ensuite, ils baissèrent le ton jusqu'au chuchotement et Blümchen comprit qu'ils prenaient leurs dispositions pour franchir les quatre semaines nécessaires. Il fut question de monnaie d'or et d'une limousine de cinquante chevaux, puis d'un sanatorium aux environs de Paris. A la fin, on n'entendit même plus le susurrement des voix, et cependant la conversation continua encore pendant plus d'une heure. Zubgonciant partit le premier, suivi, à dix minutes d'intervalle, par Hasewald. Carlotta se précipita dans le cabinet où Stamm, assis à son bureau, était en train d'achever une lettre à sa « mama ».

— Ils en ont une trouille, tes amis !

— C'est tout naturel. La minute est critique.

— Alors, vous manquez de confiance dans l'Empereur et le peuple allemand ? Quelles poules mouillées ! Je parie, moi, de chanter le *Deutschland über alles* au balcon, sans que personne me cherche noise.

— Tiens-toi tranquille, ça vaudra mieux. Tu seras bien avancée, si tu es écharpée par la foule ou envoyée dans un camp de concentration, entre les puces et fräulein.

Et Stamm, philosophiquement, conclut : « Nous voilà tels que des Robinsons. Nous n'avons qu'à gagner du temps en nous tournant les pouces et en nous faisant le plus petits possible, jusqu'au moment où nous mettrons nos pieds sur toutes ces stupides caboches de Welches. Quelle bambochade alors, mes amis ! »

Appelé par la sonnerie du téléphone, il passa dans la pièce à côté. Carlotta, curieuse, lut le commencement de la lettre : « Chère mama, nous « vivons dans un Paris tout soulevé de fureur « par la déclaration de guerre. La révolution « gronde dans les rues, mais ne t'inquiète pas, « toutes mes précautions sont prises pour me « tirer des pattes au bon moment et ramener « saine et sauve l'adorable Blümchen. En ce « moment même, des bandes avinées, parmi « lesquelles un grand nombre de soldats en uni- « formes, crient sous ma fenêtre : « Vive la paix, « à bas l'Angleterre ! » Car le bas peuple accuse « les Anglais et les Russes d'avoir voulu cette « guerre impopulaire. On dit que le Louvre et « l'Institut, ainsi que l'Opéra, sont minés par les « anarchistes. Chaque soir, les socialistes parle- « mentaires et municipaux parcourent les prin- « cipales artères avec des torches. On a pendu « un banquier place de la Bourse. Le taux de « l'argent baisse avec une rapidité effrayante. « Les boucheries sont assiégées par d'abominables

« mégères, traînant des enfants émaciés. Il y a « eu, paraît-il, des bagarres sanglantes entre les « troupes françaises et les premiers Anglais dé- « barqués. On a jeté une bombe à l'ambassade « de Russie et on parle de cinquante morts. Les « autorités ne savent plus où donner de la tête. « Il est d'ores et déjà certain que plusieurs régi- « ments vont mettre la crosse en l'air... »

« Voilà qui est d'un bon et loyal Allemand — songeait Blümchen, en lisant cette prose effervescente. — Une seule chose importe : « faire l'opinion. » Elle aurait voulu être un homme et crier bien haut sa confiance dans la force des armées impériales, dans le génie organisateur du souverain.

Tandis que ces choses se passaient avenue du Bois-de-Boulogne, Antoine Haspa rentrait chez lui, rue du Luxembourg, écœuré, abattu, après une série de démarches vaines. Moins heureux que Jaudrion et que Filacier, il n'avait trouvé ni homme de paille, ni remplaçant des Allemands pour les principales affaires de caoutchouc, de pétrole, de trafic colonial auxquelles il était mêlé et qui constituaient sa fortune. Les Anglais hésitaient, les Russes se cachaient, les Français faisaient répondre qu'ils étaient absents. Le malheureux homme, qui comptait avec un revenu annuel de trois cent cinquante à quatre cent mille francs, se trouvait ainsi ramené à zéro. En outre, il avait de lourdes échéances, lesquelles absorbaient toutes ses économies. Hasewald lui avait placé quatre millions dans des banques allemandes, telles que la *Disconto* et la *Dresdner*. Quand

pourrait-on remettre la main sur ces capitaux-là, si jamais on la remettait? C'était la ruine, l'écroulement, la banqueroute, le déshonneur et la misère noire, avec toutes les humiliations qu'elle entraîne. Haspa était un jouisseur, un bon cœur et une tête légère. Il ne voulait pas assister à sa propre déchéance. Il aimait bien Sylviane, mais l'idée d'être amoindri à ses yeux l'épouvantait. En outre, cette guerre infligeait un épouvantable démenti à sa longue confiance, à toutes ses affirmations, à toutes ses relations, à toute son attitude depuis vingt ans. Compromis jusqu'au fond avec l'Allemagne, il allait passer, aux yeux de patriotes, pour un mauvais Français, pour un traître. Ses amis eux-mêmes, quelquefois aussi coupables que lui, le renieraient.

— Une lettre de M. Gartaube — dit le valet de chambre.

— Monsieur Gartaube! Il n'est donc plus là?

— Non, monsieur. Il est parti, avec trois malles et deux valises, pendant l'absence de monsieur. Il a dit comme ça qu'il allait en Suisse. Son train était à dix heures et demie. Il doit être loin maintenant.

Haspa hésitait à ouvrir la lettre, se doutant qu'elle annonçait quelque nouveau malheur. Puis il eut honte de sa faiblesse, déchira l'enveloppe et tout de suite pâlit : « Chien de Français, « enfin je puis te dire en face ce que je pense. « Depuis que je suis ton secrétaire, j'ai sans « cesse souhaité ta crevaison et celle de tes asso« ciés français, comme je souhaitais la destruc« tion de ta sale ville de Paris et, par dessus le

marché, de Marseille. Je ne suis pas Luxembourgeois, comme tu l'as cru, stupide, je suis Allemand. Dans l'âme, Allemand. Dans la pensée, Allemand. Dans le corps, Allemand ; et je voudrais avoir vingt bouches pour vous cracher à la figure à tous. Me voilà donc en route pour la Suisse, mais, rassure-toi, pour la bonne ville de Berlin, ensuite, d'où je reviendrai bientôt rue du Luxembourg, à la tête de mes fidèles hussards. Alors tu n'auras qu'à te sauver. Je boirai ton vin, je violerai ta fille et je brûlerai ta boîte avec ton piano, sur lequel, espèce de poire, tu jouais la musique de notre Wagner. Elle résonnera, je t'en réponds, la musique de notre Wagner, à travers le jardin du Luxembourg et aussi ta rue d'Assas et ta rue Soufflot et ton quartier des Ecoles. Tu pourras t'en fourrer jusque-là. Car dans peu de temps nous serons les maîtres. En attendant, tu es ruiné, sale chien, j'ai mis dans tes affaires un désordre qu'un an du temps de paix ne suffirait pas à réparer, et qui est irrémédiable en temps de guerre. Les directeurs de la *Dresdner* et de la *Disconto* étaient prévenus depuis longtemps de ton double jeu et avaient pris leurs mesures en conséquence. Car je t'ai bien entendu dire à ta dévergondée de fille, dans ton cabinet, que tu roulerais les Allemands et que tes contrats étaient bons contre eux et que tu me payais à la moitié de ma valeur. Apprends aujourd'hui cette valeur. C'est celle d'un loyal Brandebourgeois qui te voudrait pendu et rôti, ainsi que tous tes compa-

« triotes mâles et femelles. Ainsi soit-il. To
« dévoué secrétaire : Gartaube, du 24e régimen
« de hussards de la landwehr. A bientôt. »

Haspa avait commencé à froisser la lettre. Tout
réflexion faite, il la mit en évidence sous u
presse-papier, sur sa table. Ensuite, dans so
tiroir, il prit et relut son testament. Il mettai
« sa fille bien-aimée, sa Sylviane » au couran
de sa résolution et des motifs puissants qui l
réduisaient à la mort volontaire. Il la chargeai
de vendre le plus précieux de ce qu'il y avai
dans la maison et de dédommager ses créan
ciers autant que possible. Il lui conseillait, e
attendant le mariage avec Charles Jaudrion et l
fin d'une guerre certainement très courte, de s
retirer à l'ambulance de Sénart, où elle trouvera
un ami, le docteur Klauss, un excellent Tchèqu
demeuré fidèle à la France, et l'occasion de s
rendre utile en soignant les blessés français. Plu
tard, Hasewald la ferait rentrer en possession de
grosses sommes retenues à la *Dresdner* et à l
Disconto et dont elle avait, en tel et tel endroi
le compte détaillé. Il ne fallait pas en vouloir
Hasewald si, très gêné lui-même par la guerre
laquelle il ne s'attendait pas, il n'avait pu tire
d'affaires son ami. Haspa terminait en suppliai
sa fille chérie de lui pardonner une détermina
tion cruelle, mais nécessaire.

Le pauvre vieux sanglotait en lisant ces ligne
tracées par lui quelques heures auparavant. Ce
tes, il avait aimé l'existence, les femmes, le
fleurs, la mer, le changement, la bouillabaiss
le vin et la musique. Certes, il lui était dur d

renoncer à tout cela et aussi à faire sauter sur ses genoux les beaux petits enfants qui naîtraient de Sylviane. Maudit le premier Allemand qui l'avait embarqué dans une affaire avec ce peuple de mauvaise foi. L'avait-on assez prévenu ! Avait-il reçu assez d'avertissements de tous genres, traité de nigauds et d'énergumènes ceux qui les lui faisaient parvenir ! Il se tamponna les yeux avec son mouchoir, regarda longuement le portrait de sa femme et celui de sa fille, les embrassa, les reprit, les embrassa encore, se consola en pensant qu'il était âgé et que ce qu'il allait perdre, en bloc, le temps le lui retirait en détail, avec une férocité digne de ce Gartaube.

Il avait préparé autrefois, étant joueur, à l'occasion d'une affaire hasardeuse et qui avait réussi par miracle, un petit appareil de suicide assez compliqué : un breuvage au cyanure de potassium, dont il avait lu la description quelque part, dans un roman réaliste des alentours de 1885. Mais, en temps de guerre, toute réflexion faite, l'emploi d'une arme à feu était préférable, comme plus net, plus conforme à l'ambiance et prêtant moins aux conjectures. Il avait aussi pensé, un moment, à s'engager et à courir au devant de l'ennemi, à utiliser son suicide patriotiquement. Il reculait vite devant les difficultés matérielles d'un tel projet, devant le mois de stagnation à la caserne et l'école tardive du fantassin, étant donné que jamais il n'avait fait de service militaire... Le revolver était là, tout chargé, sorti de sa gaine. La douleur serait insignifiante.

« Je ne puis mourir ainsi sans avoir reçu, pour

la dernière fois, dans mon oreille, un peu de cette musique divine qui fut mon paradis ici-bas... »

Le piano était tout ouvert. Haspa s'assit sur le tabouret, plaça l'arme à portée de sa main. Puis, lentement, délicieusement, sans partition, car sa mémoire était admirable, il attaqua le passage célèbre du *Comte d'Egmont* intitulé : « La Mort de Claire. » Cela commence par une large et douce lamentation. Il entendait le vacillement du cor, représentant la tremblante lumière à laquelle est supendue la vie de l'héroïne. Beethoven, ce faux Boche de Beethoven, puisque ses vraies origines sont flamandes, ainsi que la forme de son nom, avait jeté là une de ces plaintes qui conviendront, le long des âges, à toutes les secrètes douleurs humaines, à tous les déchirements du cœur et de l'esprit. Haspa, tout en jouant, pleurait, la tête renversée en arrière et le cou gonflé de sanglots. Or, agissant sur lui par les fibres les plus puissantes de la beauté, cette merveille sonore le rattachait sournoisement à l'existence, car l'art appelle la création et chasse la destruction. Soudain, un coup de sonnette retentit. Sylviane rentrait. Elle allait surprendre son père bien-aimé dans cette position ridicule du suicide raté... Non, cela jamais ! Plutôt la mort. Il lâcha le clavier, saisit le pistolet puis pressa la détente, emporté par le respect humain et l'amour paternel, encore plus que par le désespoir.

Le bruit fut très faible, à ce point que Sylviane, accourant dans la pièce et voyant son père étendu, crut d'abord à une congestion cérébrale. L'arme et la lettre la détrompèrent...

Cependant, à travers le pays, les Allemands du carnet A demeurés en France, par ordre, et quelques-uns de ceux du carnet B, déçus par l'enthousiasme général, si contraire à leurs prévisions, se cachaient, se terraient, faisaient les morts. Empêchés de se retrouver dans les endroits dont ils avaient l'habitude, chez Zeiss, chez Hasewald, chez Stücklein, à la Bourse et aux tables de leurs cafés accoutumés, ils correspondaient discrètement, nuitamment, par des hommes à eux, attendaient avec une espérance sauvage, mêlée de quelque anxiété, la suite des opérations militaires. Leurs manœuvres d'avant la guerre, en vue de susciter un mouvement révolutionnaire ou une panique, tombèrent à plat. Il n'en demeura que des bruits, habilement lancés par des colporteurs à gages difficiles à saisir, comme celui connu sous le nom de rumeur infâme, qui attribuait aux nobles et aux curés l'origine du fléau, ou d'autres murmures, moins déterminés, concernant le manque imminent des substances nécessaires à la vie. Ce grand désarroi de la mobilisation, tant escompté par l'Allemagne, ne se produisait pas. Partout, au contraire, les sentiments patriotiques, généreux, expansifs, prenaient le dessus et, par leur admirable cohésion, reconstituaient l'union nationale. Une immense erreur de psychologie, à l'origine de leurs calculs, laissait les Germains de l'intérieur, comme ceux de Germanie, quinauds et stupides, puis fous de rage. C'est aux populations belges, d'abord, qu'ils devaient faire payer leur déconvenue. Stamm, entre autres tâches délicates, avait assumé celle

de faire momentanément disparaître les portraits de Guillaume II qui se trouvaient dans certaines banques et maisons de commerce et chez certains particuliers enfuis précipitamment. Il rétribuait, pour ce, des Boches falots et faméliques, dont les uns se faisaient passer pour Alsaciens, d'autres pour Tchèques, d'autres pour Russes, grimés en déménageurs et en ouvriers peintres, et des filles de cafés de nuit de Montmartre, accompagnées de leurs souteneurs, Autrichiens, Turcs ou Luxembourgeois. Toutes ces effigies du futur triomphateur, de ses moustaches et de son bras malade, étaient cachées dans un sous-sol du boulevard Arago, où l'on était certain que la police n'irait jamais les dénicher, en attendant l'heure où elles retrouveraient leurs autels et leurs adorateurs. Or, quelques-uns de ces porteurs, prévenus par l'intermédiaire qu'ils avaient affaire à un embaucheur calé, essayèrent de faire chanter Stamm, lequel ne se débarrassa d'eux qu'en lâchant à regret quelques billets de banque. Il commençait à juger la plaisanterie moins bonne et le bien-aimé souverain moins appétissant.

A Corbeil, Bobineux, s'étant présenté pour coffrer von Pflugk, trouva l'oiseau envolé. Il s'en consola en arrêtant Wolff, ami de Pflugk, mais dûment naturalisé, qui poussa des cris de putois mecklembourgeois, et qu'il fallut bien relâcher, « faute de preuves ». Cette dernière formule mettait le policier patriote au désespoir, et ses camarades, plus que jamais, le plaisantaient sur son espionnite : « Si tu t'imagines que la mise à l'ombre de quelques Boches empêchera leurs co-

pains de canarder les nôtres comme il faut, c'est que tu as une jolie dose de naïveté. Prends garde, en faisant tout ce zèle, de ramasser une bûche sérieuse, de tomber sur un bec de gaz. » Mais Bobineux ne se décourageait pas. On le vit à Melun, à Reims, à Meaux, à Creil, fouinant, humant l'air, entrant dans les maisons, dans les usines, dans les bouges, dans les échopes, en ressortant avec des Boches authentiques, des Bochesses indiscutables, des papiers compromettants, des valises abandonnées. On le vit au Marais, chez les brocanteurs judéo-boches, faubourg Saint-Martin, chez les habitués de la brasserie Haut, rue Laffitte et à l'hôtel Drouot, chez les marchands de tableaux boches, dans le quartier du Sentier, chez les électriciens boches, à Montrouge où foisonnaient les entreprises boches. Toutefois, par un singulier oubli, il laissa de côté le sanatorium de Sénart. Il ne mangeait plus, ne dormait plus, abandonnait même sa femme infirme, tout entier à son devoir et à sa passion. Depuis vingt ans il attendait l'heure d'intervenir, en butte à la persécution de ses chefs et aux blagues de ses collègues. Pour lui, quelle revanche et quelle ivresse! Les espions du carnet A, eux-mêmes, s'entretenaient de lui avec inquiétude: « Est-ce que Popineux vous a parlé de moi? » Ils suivaient impatiemment, sur les cartes, le lent progrès des armées allemandes à travers la Belgique ensanglantée et enflammée, se demandant quand ils pourraient faire couper en morceaux ce sale Franzoze si encombrant.

De leur côté, le colonel Votenet et le capitaine

Ancenis ne perdaient pas de temps. Ils opéraient, parmi nos ennemis de l'ombre, des rafles formidables, des coupes sévères, sans tenir aucun compte des criailleries et réclamations des embochés de ces messieurs, criant au Tchèque, à l'Alsacien, au Polonais, à l'ami de cœur, au Français de France, au vieux naturalisé et au bon citoyen. Ils exigeaient des papiers bien en règle, des témoignages sérieux, des références véritables : « Je sens aujourd'hui, déclarait Votenet, que je fourrerais dedans Frida elle-même. » Ce qui mesurait le chemin accompli par lui en quelques semaines. Il ignorait d'ailleurs complètement que Frida Hæseler, surveillante chez Klauss, à Sénart, avait regagné la ville de Berlin. Il mit à la porte dix-huit personnes influentes qui venaient lui recommander des espions notoires, considérés par elles comme des petits saints, cinquante-trois chefs de fabrique et hommes ou dames du monde implorant des faveurs spéciales pour des émules de von Pflugk et de Gartaube. La table de son bureau, qu'il occupait en commun avec Ancenis, était surchargée de dénonciations de voisins, d'employés, de secrétaires, de concierges, au service de la bocherie, lesquels racontaient, sans se gêner, les observations qu'ils avaient faites et les soupçons qu'ils avaient conçus, éprouvant le besoin, sous la pression des événements, de libérer enfin leur conscience. D'un bout à l'autre du pays, c'était une impression de délivrance et Ancenis, psychologue, ne put s'empêcher de déclarer qu'il voyait là un présage de victoire.

— C'est le retour à la clairvoyance !

— Ils y ont mis le temps, — grommelait Votenet, sans se rappeler que lui-même était de ceux qui niaient volontiers l'emprise allemande.

Le capitaine Ancenis avait été en proie à un douloureux scrupule, au moment de la déclaration de guerre. Quel était son devoir ? Rejoindre l'armée et délaisser des enquêtes intéressantes, que lui seul pouvait mener à bien, ou poursuivre cette besogne ardue de contre-espionnage, dont l'événement démontrait l'extrême nécessité. Finalement, et quel que fut son désir d'aller se battre, il se résigna momentanément au second parti. Mais il y apporta, dès lors, une passion double de celle qui l'animait, avant les hostilités, et souvent il passait la nuit, appliqué à ces dossiers saisissants, où il pouvait saisir sur le vif le complot des Allemands et de leurs larbins les Autrichiens, en vue de l'anéantissement de la France.

Comédien de la police, le gros Labrume, tourmentant sa moustache d'une main nerveuse, passait par des alternatives de chaud et de froid. A force de fréquenter le milieu Hasewald et d'admirer les Allemands de finance et de grande industrie, il en était arrivé à considérer ce peuple de proie comme irrésistible, et toute opposition aux ambitions allemandes comme une folie. Bien qu'il se proclamât bon Français, il appartenait à la catégorie de ceux que faisait rentrer sous terre un mouvement de tête de Guillaume II ou de l'ambassadeur d'Allemagne. Sa conviction, parallèle à celle des Boches à la déclaration de guerre, avait été que von Kluck, von Emmich, von Heeringen et von Bulow ne

feraient des armées françaises qu'une bouchée, et seraient, au bout de quinze jours, après un simulacre de résistance, sous les murs de Paris. Suivraient une belle reddition, en bonne et due forme, et une occupation de durée variable, où lui, Labrume, trouverait le moyen d'amadouer la Kommandantur et, qui sait, d'obtenir encore un avancement et des honneurs nouveaux. Nécessité n'a pas de loi. Mieux valait dompter par la ruse un adversaire contre lequel la force ne pouvait rien. Labrume se consolait avec l'axiome latin : « *Græcia capta ferum victorem cepit.* » Le temps, qui arrange toute chose, réservait peut-être à de hautes destinées le peuple franco-allemand, sous l'égide des Hohenzollern.

Ainsi raisonnait ce résigné. Néanmoins, la fière attitude de la Belgique et l'entrée en scène de l'Angleterre dérangeant toutes ses prévisions, le plongèrent dans une profonde stupeur. Il en avait été de même du calme de Paris à la déclaration de guerre et de l'émotion joyeuse de la mobilisation. Labrume regretta presque sa visite à Hasewald, pour l'assurer de ses condoléances, et les assurances réconfortantes, quant à la situation des Allemands naturalisés, qu'il avait prodiguées aux Stücklein, aux Stamm, aux Hospenthal, à toute la racaille hypocrite du carnet A. Si, par hasard, les alliés étaient victorieux, quelle tête feraient alors les embochés et protecteurs des biens et de la personne des agents ennemis? Labrume voyait de vieilles dames riches et peureuses, de tremblottants financiers devenus des foudres de guerre et des chauvins surexcités. La

baronne de Brancarmé, qui versait douze mille francs par an pour la préservation éventuelle de son hôtel contre « les bandes du drapeau rouge », avait renvoyé son garde-chasse bavarois en le traitant de monstre inhumain, et écrit à Elsa Hasewald qu'elle ne lui ferait aucune visite pendant les hostilités. Athanase Lévy avait chanté, d'une voie fausse, un couplet de la *Marseillaise* au balcon du *Vercingétorix*. Un Alsacien, dont la sœur avait épousé jadis un officier allemand, avait annoncé qu'il se suiciderait. Il est vrai que, quelques jours plus tard, il renonçait à son funeste projet et organisait une tombola au bénéfice de la Belgique martyre. Les quelques apaches antipatriotes qui avaient essayé de beugler « à bas l'armée » sur les boulevards, entre le 24 et le 31 juillet, et avaient reçu, de ce chef, une tripotée soignée, se déclaraient prêts à mourir pour la patrie, si les circonstances l'exigeaient. Bonnes filles, les circonstances n'exigeaient rien de ces jeunes et gaillards citoyens qui continuèrent à boire et à manger. Ces voltes heureuses, ces changements soudains, ces conversions inespérées firent que Labrume cessa d'y voir clair, pour la première fois de sa vie, quant au sens de son plus grand intérêt. Un moment, il songea à faire le malade et à prendre le lit, mais il réfléchit aussitôt que cette attitude l'empêcherait de fuir, au cas où les Allemands, irrités par la résistance belge et française, se disposeraient à mettre Paris à sac.

Dans cette grave indécision, il alla consulter l'ami Totteleu. Celui-ci, que le bruit des armes

inclinait au désir de la conservation personnell
travaillait à son auto-biographie. Il la rédigea
au jour le jour, d'après les nouvelles contradi
toires des journaux, avec une extrême assuran
et des « héhé! héhé! » satisfaits. Il en donnait le
ture à ses confrères sans s'apercevoir qu'il les r
sait. Le dialogue de ces deux lièvres chamarr
fut d'un excellent comique, par le désir où ch
cun d'eux était de dissimuler à l'autre sa frous
intense.

— Mon cher ami, — dit Labrume, — vous co
naissez la situation européenne. Pouvons-no
compter sur la victoire?

— Vous ne lisez donc pas mes articles? — r
partit Totteleu vexé. — La victoire est certain
La guerre sera très courte. Un coup de massu
porté par les Russes, d'ici une quinzaine de jour
cependant que nous contiendrons l'ennem
l'amènera à demander la paix.

Labrume, bien que naturellement bête, tro
vait cet optimisme excessif. Il réclama des préc
sions. Totteleu désigna la carte d'Europe accr
chée au mur de son somptueux cabinet de trava
Elle était couverte de petits drapeaux des divers
nationalités belligérantes, indiquant la situati
respective des armées. L'historien abondait
détails techniques et en expressions militaire
Les Cosaques feraient ceci. Les Autrichie
feraient ça. Alors les Allemands feraient comm
ceci, les Français comme cela et les armées
rencontreraient là. Un choc brusque, une déco
fiture de l'ennemi. Le contre-coup de cette d
confiture sur l'autre front, puis la paix. La pe

Idée foncière et secrète de l'historien était que, dès les préliminaires de cette paix, il faudrait recourir à son expérience. Il savait déjà ce qu'il concéderait, ce qu'il exigerait et dans quels termes il l'exigerait : « Je connais Bethmann, héhé ! c'est un grand bourgeois, mais plein de trous, *plenus rimarum*. Son portrait tout craché, héhé ! se trouve dans Saint-Simon. Je vous le montrerais, si mon exemplaire n'était pas précisément chez le relieur. Ah, les beaux livres, cher ami, quelle consolation ! »

Toutes ces considérations ne nourrissaient pas Labrume et lui paraissaient une viande creuse. Il en arrivait à douter de Totteleu, considéré par lui, jusqu'alors, comme un grand homme... Il risqua cependant cette hypothèse : « Et si, déjouant vos prévisions, les Allemands entraient en France et marchaient sur Paris ?

— C'est invraisemblable, c'est pratiquement, matériellement impossible.

— Mais si cela était ?

— Il n'y aurait qu'à les attendre de pied ferme, en mettant la ville en état de défense.

— Mais s'ils la prenaient, s'ils massacraient les notables ?

— Ce serait braver l'opinion du monde civilisé.

— Mais s'ils la bravaient ?

— Héhé ! — fit Totteleu — il n'y a pas de plus belle mort que de mourir pour son pays. C'est ce que j'explique dans ma préface.

— Le pauvre garçon est un peu effervescent. La guerre lui donne la fièvre — songeait Labrume en sortant, plus perplexe que jamais, de cet en-

tretien. — Il faudra que je consulte Filacier, qui connaît bien les Allemands et leurs dispositions, puisqu'il a travaillé avec eux. »

Or, Nestor Filacier, du jour au lendemain, était devenu subitement gâteux. Alors qu'au contraire le marquis de Taillifet, guéri de sa neurasthénie par les événements, retrouvant, on ne sait comment, dans son hérédité, un vieux filon de sang aristocratique et militaire, avait exigé de Klauss, le pistolet à la main, son élargissement, quitté, la tête haute, ce sanatorium où il avait été dépouillé de son argent, où il avait reçu tant de paires de gifles et de coups de pied au derrière, sous prétexte de soins psychothérapiques, et parlait couramment de s'engager, de tuer des Boches. Ainsi va le temps de la guerre, changeant le fol en sage, le sage en fou, le lâche en brave ou, au contraire, le fanfaron en poltron, intervertissant les valeurs et extrayant les leçons des choses cachées, les sentiments vrais des attitudes, les tempéraments de la routine et de l'apparence. L'affaissement cérébral de Filacier s'était manifesté de façon fort bizarre. Il avait demandé un rendez-vous à Broutard que celui-ci, par considération pour ses travaux et sa situation sociale, n'avait pu lui refuser. Introduit chez le politicien, il lui tenait ce langage ahurissant :

— Monsieur Broutard, il faut absolument que vous fassiez la paix avec l'Allemagne. C'est à moi que Sa Majesté a donné, dans une circonstance inoubliable, les plus solennelles assurances quant à l'Alsace-Lorraine. Je vous propose de vous accompagner. Nous serons si pressants que l'Em-

ereur ne pourra nous refuser ce que nous lui emanderons.

— Allons bon, ça y est, il est maboul », se dit at, que rien n'étonnait. Bien loin de discuter, entra dans les vues de Nestor le mal nommé, ui demanda seulement le temps de faire sa va- se et de donner ses instructions à ses domes- ques, l'éconduisit doucement. Filacier, rentrant hez lui très agité, trouva Labrume dans son ntichambre, l'embrassa sur les deux joues et lui nnonça, en grande pompe, qu'il allait faire la aix avec l'Allemagne, en compagnie de Rat routard. Qui fut épouvanté? ce fut Labrume. Il voua plus tard que rien ne lui avait donné da- antage le sentiment de la catastrophe, après l'ou- recuidance de Totteleu, que cet esprit posé, rai- onnable, calculateur, que ce pauvre Filacier enant de tels propos.

Le 22 août au soir, dans la banlieue de Reims, es émissaires de Thyssen, de Ballin, de Krupp t de Rathenau, réunis, tous volets clos, au pre- nier étage d'une villa isolée, examinaient froide- nent la situation. Il n'y avait plus à se le dissi- nuler : tout espoir d'une révolution éclatant en rance, à l'occasion de la déclaration de guerre, levait maintenant être abandonné. En outre, la articipation de l'Angleterre à la lutte, aux côtés le la France et de la Russie, rendait les prépara- ifs de la Manche, notamment le havre de Dié- ette, quasi-inutiles, sauf pour le ravitaillement ventuel des sous-marins allemands. On ne de- ait donc plus compter que sur un nouvel écrase- nent militaire de la vaincue de 1870, effectué

avant que la Russie fut en mesure de mettre en ligne ses inépuisables armées. Electriciens, métallurgistes, constructeurs berlinois, hambourgeois, saxons et bavarois faisaient contre mauvaise fortune bon visage, continuaient à déclarer qu'avant un mois — ils ne disaient plus avant quinze jours — Paris serait pris. Au fond, ils étaient consternés et anxieux. Leurs plus beaux atouts, ceux sur lesquels ils comptaient davantage, leur échappaient. Les choses s'annonçaient, dans l'hypothèse la plus favorable, comme beaucoup plus malaisées qu'on ne l'aurait cru.

— Que ceux du carnet A donnent leur avis!

Ceux du carnet A estimaient que, plus que jamais, il convenait d'être prudents, de se montrer le moins possible par les rues, de modérer la correspondance par les pays neutres, de ne pas confier à la poste de secrets importants, même en langage conventionnel. La réaction patriotique de la France avait été si vive, à tous les niveaux sociaux, qu'il n'y avait plus à tabler sur l'aveuglement des particuliers, ni sur la protection effective des embochés serviteurs de l'Allemagne. Ces derniers, sous l'empire de la crainte, lâchaient salement leurs amis de la veille et, le cas échéant, ne seraient pas les moins empressés à les dénoncer, pour se blanchir.

— Que ceux du carnet B donnent leur avis!

Ceux du carnet B, naturalisés Suisses ou Américains pour la plupart, avaient évidemment leurs coudées plus franches. Ils comptaient bien n'être inquiétés en aucune occasion. Néanmoins, l'échec de la première partie du plan allemand

leur donnait à réfléchir et ils n'envisageaient pas sans malaise une prolongation éventuelle de la guerre, dépassant trois ou quatre mois.

Enfin, une préoccupation sérieuse naissait du fait que l'Empereur et le Grand Etat-Major, sans doute absorbés par les opérations de Belgique, laissaient sans instructions nouvelles leurs nationaux demeurés en France, avaient l'air de se désintéresser de leur sort. Von Pflugk était parti, Mumm dans un camp de concentration, Uhde aussi, Kahn de Bréhat disparu on ne savait où, Hasewald invisible, Stamm absent.

— Nous voilà abandonnés à notre sort — dit, d'un ton plaintif, un des meilleurs lieutenants de Ballin.

— Notre mobilisation à nous autres laisse à désirer, fit un autre.

Mais une voix forte domina l'assistance : « Allons, messieurs, un peu de patience. On n'avale pas la France et l'Angleterre comme deux tasses de café au lait. Une grande bataille est imminente. A la suite de cette grande bataille, l'armée française, captive, disloquée ou en déroute, n'aura plus de valeur militaire. Nous aurons la route libre vers Paris, qui sera pris de toute façon à la date indiquée, n'en déplaise aux mécontents et aux sceptiques. Nous aurons la route libre vers Calais, d'où nous bombarderons la côte anglaise et préparerons notre descente en Angleterre à loisir. Ce n'est pas alors qu'on touche au but qu'il convient de se lamenter. Cette attitude n'est pas digne d'un véritable Allemand. »

CHAPITRE XI

LA GRANDE SONNERIE

(Suite)

(Du 29 Août au 5 Septembre 1914)

Il faisait une chaleur étouffante. La nuit était venue. Les étoiles brillaient. Assis devant la ferme de Margeval, sur un banc, Karl, Gudule et Fritz commentaient les derniers événements, la retraite de Charleroi, la marche en avant des armées allemandes.

— Ils seront ici avant trois jours — disait Fritz. — Pflichter m'a encore téléphoné tout à l'heure, de *Sommecorde,* que je pouvais préparer les logements. Les Français battent en retraite sur toute la ligne. Les nôtres les poursuivent l'épée dans les reins. Ah nous allons boire bientôt une fameuse bouteille de champagne ! — Il se rengorgeait. — C'est moi qui commanderai le district. Vous ferez bien, tous les deux, de marcher droit, sacré tonnerre. Vive l'Allemagne !

— Pas si haut! — murmurait Gudule épouvantée. — On peut t'entendre du village. Déjà ils t'appellent tous le Boche. Possible que les Français soient en retraite. Mais ils sont toujours les maîtres ici... Mon pauvre pays! mon pauvre pays!

Car le sort affreux de la Belgique, les pillages, les incendies, qu'elle connaissait par les journaux, l'avaient tournée contre l'envahisseur. Elle maudissait, jour et nuit, le destin qui la liait à Karl et à Fritz. Elle avait de terribles remords, à la pensée des services que les carrières du Soissonnais, dont son mari et l'autre avaient la garde, allaient rendre aux armées allemandes. Elle eut voulu étrangler von Mumm. Vingt fois, depuis une semaine, elle avait été sur le point d'aller dénoncer ces préparatifs meurtriers à la gendarmerie. Vingt fois elle avait été retenue par la peur.

Karl, passé à l'état animal, buvait afin de s'étourdir. Il en était, depuis le dîner, à sa quatrième chope de vin. Il fermait les yeux et commençait à ronfler.

— Ton pauvre pays n'a que ce qu'il mérite — reprit Fritz. — Pourquoi résister à l'empereur et à ses vaillantes armées? Si vous n'aviez rien dit, on ne vous aurait fait aucun mal, on vous aurait même payé un droit de passage. Nous sommes le peuple élu de Dieu. Nul n'a le droit de s'opposer à nos desseins. La Belgique est bien avancée, maintenant! Et quand nous aurons nettoyé la France, c'est-à-dire dans une quinzaine de jours au plus tard, ce sera le tour de l'Angleterre.

Ce mot réveilla Karl, qui se frotta les yeux et grommela : « Les Anglais, tous des chevaux crevés. On ne peut même pas faire la soupe avec...

— Hélas ! hélas ! gémit Gudule.

A ce moment, des grelots de bicyclettes tintèrent derrière le corps de bâtiment. Presque en même temps, apparurent les lanternes d'une douzaine de soldats, courbés sur leurs guidons, portant le fusil en bandoulière et accompagnés d'un civil : « Les Français ! » Fritz s'était dressé d'un bond. Mais un « Halte-là » retentissant le figea sur place. Bobineux vint se planter devant lui, éclairant l'affreux visage de sa lanterne. « C'est bien ça », dit-il au lieutenant qui accompagnait le peloton. Puis, désignant Karl et Gudule : « Celui-ci est le fermier, celle-ci la femme du fermier. Ils ne valent pas mieux que leur domestique. »

Mais Gudule se débattait : « Laissez-moi, je n'ai pas trahi, je suis Belge; si vous me laissez, je vous dirai tout.

— Quoi tout ? » demanda le lieutenant. Une belle fille qui proteste est toujours émouvante. Dans le cercle des lumières formé par les fanaux, ce corps souple et nerveux plaisait aux soldats et leur inspirait de la pitié. Par contre, la silhouette affalée de Karl les dégoûtait profondément. L'un d'eux émit cette idée qu'on devrait le clouer sur son banc d'un coup de baïonnette.

— Je ne suis que l'aide, que le serviteur », hurlait Fritz. A quoi Bobineux : « En attendant, mon garçon, puisque tu as les habitudes de la

maison, tu vas nous conduire à la cave. Il doit bien encore rester ici une bouteille du vin de M. de Mumm.

— Je ne connais pas M. de Mumm. Je suis Luxembourgeois. Je demande à être conduit au général.

— D'abord à la cave... Puisqu'il ne veut pas nous indiquer le chemin, c'est vous, madame la fermière, qui nous guiderez.

— Quoi qu'on fait du soulaud ? — demanda un homme.

— Laisse-le là cuver son pinard. »

Bon gré, mal gré, il fallut obéir. Gudule précédait Bobineux, le lieutenant, Fritz entre deux sergents et une demi-douzaine de soldats. Chemin faisant, le policier lui dit : « Si vous voulez sauver votre tête, je vous conseille de ne rien dissimuler. Nous savons qu'on correspond d'ici avec des fermiers allemands du voisinage et de la frontière, notamment Trommel des *Ours,* Pflichter de *Sommecorde,* et Bischop de *Hennemarie.* Est-ce exact?

— C'est exact », répondit Gudule en baissant la tête.

Quand les téléphones furent repérés derrière les tonneaux de vin, le lieutenant demanda la communication avec *Sommecorde.* Une imperceptible sonnerie retentit. Au moment où l'officier approchait l'instrument de son oreille, Fritz, jusqu'alors immobile, cria d'une voix nette, en articulant : « Gieb acht... Franzosen... Attention, les Français. » Puisqu'il était pincé, il préférait mourir en rendant un dernier service à son

pays... On l'entraîna. Quelques minutes après, des coups de feu retentissaient, indiquant que justice était faite. Gudule, graciée, obtint la grâce de Karl toujours endormi, que les hommes ligottèrent comme un paquet et transportèrent dans une maison du village. Un piquet de garde fut laissé à Margeval.

Dans cette même salle à manger, où von Kluck et ses lieutenants avaient joyeusement dîné au mois de janver précédent, eut lieu l'interrogatoire de Gudule. Elle raconta, avec les plus grands détails, tout ce qui se tramait à Margeval, les visites des officiers allemands, l'installation des carrières voisines. Elle expliqua, comme elle put, en l'exagérant même, l'action de terreur que Fritz exerçait sur elle et son mari. Toute heureuse d'avoir la vie sauve, elle dévoila, le plus tranquillement du monde, le plan complet de l'espionnage ennemi pendant les mois antérieurs à la guerre. Le lieutenant et les sergents n'en croyaient pas leurs oreilles. Bobineux se frottait les mains : « Je voudrais, messieurs, que mon chef, l'illustre Labrume, fut ici pour me déclarer encore atteint d'espionnite. Mais tout est bien qui finit bien, et le brave Fritz a actuellement la récompense qui lui est due.

— Ce qui me passe, — répétait un sergent, — c'est que von Kluck lui-même se soit dérangé pour inspecter ce trou de Margeval. Vous êtes bien sûre que c'était von Kluck ? A quoi l'avez-vous reconnu ?

— A ce que les autres lui parlaient avec déférence, et puis j'ai bien vu son portrait sur les

journaux illustrés — riposta Gudule, qui n'était point sotte.

— Mais aucun des autres convives ne vous a dit qu'il s'agissait de von Kluck?

— Parfaitement si. M. de Mumm, qui était saoul, m'a bien dit, quatre ou cinq fois : « Quand on a l'honneur d'avoir chez soi le général von Kluck, on se laisse embrasser par ses amis. » Je l'entends encore.

— C'est tout de même raide que von Kluck en personne...

— Voyons, sergent, — conclut le lieutenant impatienté, — celui-là ou un autre, ça n'a pas d'importance. L'essentiel est que Margeval était en somme un poste allemand.

. . . . . .

Au sanatorium de Sénart, converti en ambulance depuis la première semaine de la guerre, la nationalité de Klauss faisait le sujet de toutes les conversations entre les médecins français et les infirmières volontaires.

— Ça, un Tchèque ! Allons donc ! Je vous dis moi, que c'est un Boche. Je les connais ? J'ai été élève de Kölliker. De même, Erich et Emil ne sont ni Américains ni Suisses. Ils sont bel et bien Allemands.

— Vous voyez des Allemands sous votre lit. Klauss ne cesse de vanter les Français, les « nobles armées de Vrance » comme il dit. Erich et Emil partagent ses sentiments et nos espérances. Du reste, pourquoi nous disputer ? Si, par malheur, les Allemands viennent jusqu'à Sénart, nous se-

rons fixés sur la véritable nationalité de ces types, en tous cas philanthropes, et qui paraissent calés.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle ? — demanda un jeune major à Sylviane qui passait, une boîte d'instruments à la main. — N'est-ce pas que le père Klauss est Tchèque ?

Mais ses camarades lui poussèrent le coude. On connaissait l'histoire de Sylviane, la mort tragique du père Haspa. Il ne fallait pas monter de bateaux à cette jolie jeune fille si triste. Sylviane répondit : « Je le crois Boche. » Depuis l'aventure de Gartaube, elle se méfiait encore davantage des neutres à accent allemand. L'inquiétude était grande au sanatorium. L'aile droite de l'envahisseur avançait avec rapidité.

Les blessés étant peu nombreux, car, en ce début de la guerre, ils étaient en général évacués au delà de Paris, quelques-uns des anciens malades de Klauss étaient, par une tolérance spéciale, demeurés là. Le lieutenant Charles voyait ses hallucinations mélancoliques réalisées par l'approche des Allemands. Avec une demi-lucidité, fréquente chez les aliénés, il tirait vanité de cette adaptation des événements à ce qu'il appelait ses rêves de jadis. Il en concluait qu'il avait le sens de la divination et il en profitait pour annoncer les pires catastrophes, suivies de la disparition de la planète. Cependant que le philosophe Taumaron prenait ses airs les plus solennels pour déclarer : « Cette guerre n'existe pas ailleurs que dans l'esprit de Guillaume II et de sa clique. C'est la guerre subjective par excellence. On n'en sortira que par des moyens

appropriés, c'est-à-dire sub-jec-tifs. Ce n'est pas le canon, c'est la supériorité morale qui fait la victoire. Soyons supérieurs moralement, le reste viendra par surcroît.

— Mais comment faire pour cela? — demandaient malicieusement les infirmières, qui prenaient plaisir à taquiner le métamaboul.

— En vous adonnant à l'introspection, mesdemoiselles. C'est la contemplation intérieure qui est le chemin de toute perfection. Voyez le Bouddha. »

Quant à l'aviateur Félix, il n'avait été nullement réveillé de sa songerie pacifique et internationale par les nouvelles du dehors. Il répétait : « La doctrine n'est pas menacée. Nous pensions qu'il n'y aurait plus de guerre. Nous avions simplement omis celle-ci, que rien d'ailleurs ne permettait de prévoir et qui sera la dernière de toutes.

— Pourquoi la dernière ? objectait Sylviane.

— Parce que, mademoiselle — répliquait Félix en rougissant, vu qu'il avait un faible pour la jeune fille — parce que l'excès même de la boucherie rendra l'humanité réfractaire à toute velléité de renouveler de semblables horreurs.

— Vous supposez que les Allemands eux-mêmes seront convertis à l'humanitarisme? C'est qu'ils auront fait un rude chemin.

— Quand ils reconnaîtront qu'ils sont vaincus, les Allemands ouvriront les yeux, chasseront leur empereur, leurs hobereaux et proclameront la fraternité universelle. C'est aussi sûr que je suis là. »

Comprenant qu'il n'y avait rien à faire contre les préjugés de cet entêté, Sylviane alors parlait d'autre chose. Elle voulait avant tout se fuir elle-même, échapper au souvenir et à l'appréhension. Le suicide de son père, sa ruine, le départ de son fiancé, les horreurs de la guerre commençante, un sentiment national exalté se partageaient son cœur tour à tour. Plus elle essayait d'échapper à ces images funestes et menaçantes, plus celles-ci la pressaient et s'imposaient à elle. La nuit, veillant un grand blessé, luttant contre le sommeil, qui demeure malgré tout le baume de la jeunesse, elle revoyait l'hôtel de la rue du Luxembourg, sa chambre, le visage d'Antoine Haspa, celui de Mlle de Pinterviers, celui, si faux et fermé, de Gartaube. Elle entendait la voix amoureuse, grave, sincère, de Charles Jaudrion. Où était-il en ce moment, dans quel poste de secours, dans quelle ambulance de la ligne de feu, ce garçon si cher et si vaillant ? Pensait-il à elle, comme elle pensait à lui ? Avait-il seulement gardé la mémoire, au milieu de cette terrible alarme, des quelques brefs instants passés ensemble, dans la douceur des confidences réciproques ? Ainsi, espérant, se désolait Sylviane, et ses beaux yeux, bordés d'inquiétude, prenaient une profondeur nouvelle. Son vrai répit était pendant les soins qu'elle prodiguait aux opérés, aux pauvres amputés, aux fiévreux, à ceux qui craignaient de rester aveugles et qu'elle consolait maternellement. Parfois, un pressentiment sombre tombait en elle comme une écharpe noire, lui prenait le cœur dans son réseau noir.

Chaque nuit, quand tout le monde était couché, quand, en dehors des gardes désignées, personne ne pouvait plus sortir des pavillons, Erich, Emil et Sarah se retrouvaient dans le chalet du patron. Toutes portes closes, les quatre Allemands, penchés sur la carte d'Etat-Major, guettaient avidement, passionnément, la marche en avant des armées du Kaiser. Ce petit conciliabule quotidien, au milieu d'ennemis qui les ignoraient, avait pour eux un attrait irrésistible. Pour le tenir, ils couraient le risque d'être découverts, de perdre le fruit d'une si longue attente. Un soir, le bruit courut que les Français avaient remporté une grande et décisive victoire à Saint-Quentin. Tout le personnel de l'ambulance exultait. La nouvelle ne pouvait manquer d'être vraie. Elle venait de Corbeil, où l'on avait vu passer les trains remplis de poilus, qui criaient par les portières : « Victoire, victoire ! » On donn même des détails significatifs. La route, miné depuis quinze jours, avait sauté sous les pas de chevaux de von Klück et quarante mille Allemands, au moins, avaient jailli en l'air pour ne retomber qu'en morceaux. Klauss et Emil, avertis aussitôt et qui avaient commencé par s'alarmer, comprirent, à ces derniers renseignements trop invraisemblables, qu'il s'agissait d'une invention, d'un de ces mythes comme il en court pendant les jours de grande crise. Ils résolurent de renchérir, manifestèrent une joie délirante, offrirent du champagne au personnel et aux malades Bientôt, les chiffres s'enflant à mesure qu'ils circulaient, ce furent non pas quarante mille, mais

cent-vingt mille Allemands qui avaient mordu la poussière. L'invasion était enrayée du coup. La guerre s'achevait dans la victoire française.

Hélas ! quelques heures après, il fallut déchanter. La dépression fut d'autant plus forte que l'excitation avait été plus vive. « Voilà qui est parfait » — dit Klauss à ses compatriotes ; puis à Sarah : « Quant à toi, tu n'es qu'une sotte de faire cette mine longue, lorsqu'on t'annonce un de ces succès invraisemblables. Un peu plus et tu nous trahissais. »

— Voyez, — clamait l'aviateur Félix, — on racontait que ce pauvre monsieur Klauss était Boche, que Erich et que Emil n'étaient ni Suisses, ni Américains. Eh bien, ils ont été les premiers à se réjouir de la bonne nouvelle et à se désoler de sa non confirmation. Ce que c'est, tout de même, qu'un soupçon injuste.

— Et moi je répète que ce sont des Boches » concluait le lieutenant Charles. Mais le fait qu'il était de cet avis paraissait à la plupart une contre-épreuve, en raison même de son dérangement cérébral. Qui donc croirait qu'un fol à raison ?

Une autre fois, le passage dans le ciel, en plein midi, d'un aéroplane de forme bizarre excita la curiosité et souleva une discussion générale. Les uns soutenaient qu'il s'agissait d'un anglais, d'autres d'un français nouveau modèle. Félix opinait pour un taube et, comme il était spécialiste, on faisait grand cas de son avis. Erich, très compétent lui aussi, et pour cause, déclara imprudemment : « Mais, sans doute, c'est un taube. Cela

se reconnaît au bruit du moteur ». Klauss, présent, faillit lui donner un coup de coude. Avait-on idée d'un pareil bavard ! Il rattrapa la gaffe de son aide en ajoutant : « Les Poches — il prononçait ainsi — n'ont pas assez d'avions pour en gaspiller un sur Draveil et Sénart. Qu'est-ce qu'ils tueraient ici, ces assassins ? Des poulets. Il leur faut des femmes et des enfants.

— Vous voyez bien que c'est un Tchèque », reprenait le chœur des crédules infirmières.

. . . . . .

Avenue du Bois-de-Boulogne, David Stamm et Carlotta, fous d'impatience, téléphonaient toutes les deux heures, en langage convenu, à Hasewald et à d'autres, pour savoir s'il y avait du nouveau. Dispersés, les Allemands et Autrichiens du carnet A, tenus à l'œil par leur entourage, quelques-uns véhémentement suspects, contraints de dissimuler leur allégresse devant les progrès des armées ennemies, avaient adopté le chiffre suivant : *bonne santé et 37 degrés* signifiaient une avance de 40 kilomètres environ ; *santé soutenue et 38,* un temps d'arrêt ; *rechute, aggravation et 39,* un échec sérieux. *Pierre* représentait l'Empereur ; *Paul,* le kronprinz ; *Jean*, von Kluck. *Jeanne* était l'aile droite ; *Pauline* l'aile gauche des armées allemandes.

— Allô ! Allô ! Batignolles, 110-124... C'est vous, cher ami ? Eh bien *Jean* va beaucoup mieux. Il a 37. Mais aucune nouvelle de *Pauline* ni de *Paul.*

— Allô ! ne coupez pas, matemoiselle. J'ai en-

endu dire que *Paul* aussi avait 37. Mais je ne ais pas si *Pierre* est avec *Jean*. Ils seront bientôt hez *Dupont*.

Dupont, c'était Paris.

— Quel ponheur ! Alors vous croyez qu'ils seont bientôt chez *Dupont ?*

— Avant huit jours. Pourquoi voulez-vous ue *Jean,* qui va si bien, ne se dépêche pas !

— J'en suis malade, — gémissait Blümchen en osant les récepteurs, après avoir fermé la ommunication, — je me mets à la place du pauvre énéral von Kluck. C'est le supplice de Tantale.

Stamm répondait : « Il n'est pas si malheureux ue cela, puisque tout se réalise selon ses plans t ceux de notre grand Empereur. Avant huit ours, te dit-on, nos troupes seront devant Paris. ous sommes exactement renseignés. La défense u camp retranché ne pourra tenir contre notre rtillerie lourde... »

Ici, la faible femme reparaissait en Blümchen : C'est très joli, mais si nos amis nous envoient ur la tête des marmites de 420, je ne vois pas otre avantage à être Allemands plutôt que Franais. »

Stamm souriait : « Rassure-toi, on n'en viendra as à cette extrémité pénible. Quant une dizaine e leurs plus beaux monuments seront par terre, es Français seront trop heureux de s'entendre vec nous et d'accepter nos conditions.

— Qui te dit que nos premières bombes, au ieu de démolir leurs plus beaux monuments, ne omberont pas avenue du Bois-de-Boulogne et ne émoliront pas Blümchen ? Ah, cher, c'est cela

qui serait cruel !... mourir dans la victoire allemande, mourir d'un schrapnell allemand.

— Ce serait cruel, mais ce serait beau. Tu serais chantée par les poètes allemands et aussi, la France une fois conquise, par les poètes français. Songe que nous aurons non seulement l'argent, non seulement le sol, mais encore la langue de ces gens-là, leur langue littéraire, dont ils sont si fiers, et que nous pourrons l'employer à célébrer notre triomphe, à exalter le nom allemand. Songe que, dans une quinzaine peut-être, nous posséderons dix ou douze journaux de langue française, à Paris, et que les nouvelles de nos formidables succès courront le monde, en français comme en allemand, frappant de stupeur les derniers francophiles, les Anglais et les Russes, sur toute l'étendue de la planète ! Ah ! l'on regrettera alors de ne pas avoir embrassé notre sainte cause. On viendra nous supplier, se rouler à nos pieds, mais trop tard. Quiconque a méconnu l'aigle allemand doit étouffer entre les serres implacables de l'aigle allemand.

Carlotta regardait avec admiration et amour ce Germain si sûr de son fait. Puis, lui mettant ses jolies petites mains sur les épaules : « Tu vas être vraisemblablement gouverneur de Paris ?

— Non, pas moi. Plutôt Hasewald.

— Pourquoi Hasewald ?

— Parce que c'est un financier et que, pour faire cracher leur argent aux Parisiens, il faut un financier qui les ait longuement pratiqués.

— De toutes façons, si Hasewald est gouverneur de Paris, comme tu es son ami, comme je

suis son amie, comme j'ai dansé chez lui, cher, nous aurons une grande influence.

— Et alors ?

— Alors je demanderai la direction de l'Opéra de Paris. J'ai été humiliée, autrefois, par une première danseuse de l'Opéra de Paris, qui ne me venait pas au petit doigt de pied. Je lui montrerai qui je suis. A l'amende tous les jours, madame la pécore, madame la contemptrice de Blümchen ! En outre, il me faudra deux ou trois automobiles magnifiques, pour mes courses, aux armes impériales... »

Stamm éclata de rire : « Aux armes impériales ! Tu n'es pas impératrice d'Allemagne, que je sache.

— Non, mais j'ai été remarquée par l'Empereur. J'ai dansé dans son cabinet le « Pas de la mort », en présence de Kessler. Il ne pourra me refuser ses couleurs, puisque je serai la directrice de son Opéra de Paris.

— Allons, petite fille, ce sont des enfantillages. Le tournant de l'heure est autrement sérieux. On vend les journaux du soir dans les rues. Voyons ce que dit le communiqué français. Il mesure, bon gré mal gré, les pas du géant allemand. »

Cette mesure parut si satisfaisante au bailleur de fonds du *Boulevard,* qu'il en poussa plusieurs hennissements d'allégresse : « Hoch ! Nous touchons au but... Ça va y être... Dans deux jours, en tendant l'oreille, mon Carlot, nous percevrons le bruit du canon allemand, et tu verras alors si les peureux d'ici tarderont à envoyer un nouveau

Jules Favre, pour traiter des conditions de la paix! Ah! quand pourrai-je ouvrir cette fenêtre et, à pleins poumons, crier : « Victoire, victoire », à ces Parisiens qui me dégoûtent, que je méprise, qu'il faudrait couper en morceaux, ainsi que leurs femmes et leurs gosses.

— Oui, David, couper en morceaux, ainsi que leurs femmes et leurs gosses... Et mettre le feu à leurs monuments.

— Mais comment dirigeras-tu l'Opéra, Blümchen, une fois que tu y auras mis le feu?

— J'en ferai reconstruire un autre, plus beau et plus vaste, par un architecte allemand.

— Nous y jouerons « la Prise de Paris », sur un ballet de vieux style, où tu représenteras la patrie allemande.

— Je foulerai aux pieds le drapeau français.

— Cependant que l'orchestre, debout, exécutera le *Deutschland über alles.*

— Comme ce sera magnifique, David !

— Quel honneur pour toi et pour moi, Blümchen ! »

La sonnette de la porte, coupant ces effusions, tinta. Les deux augures se regardèrent, ainsi que des cambrioleurs surpris. Ils n'attendaient personne, la proximité des événements décisifs maintenant à domicile tous les Allemands du carnet A. Un même fâcheux pressentiment tenait immobiles Stamm et la petite danseuse. La sonnerie se fit plus pressante et presque autoritaire.

— Allons ouvrir — dit Stamm — puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Les domestiques sont sortis.

— Mais nous pourrions être sortis aussi, — objecta Blümchen.

— On a dû s'informer auprès du concierge, qui a dû dire que nous étions là. Je sais qu'il me déteste et me traite de Boche.

Suivi de la jeune femme, David Stamm alla dans l'antichambre, d'un pas ferme, mais le visage défait, et demanda : « Qui est là ?

— Inspecteurs de la Sûreté.

— C'est bon, je vous ouvre.

— Monsieur Stamm, — dit l'un des deux hommes. — C'est bien vous, n'est-ce pas ?

— Oui, sans doute.

— Veuillez nous suivre. J'ai ordre de vous mettre en état d'arrestation.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes Allemand.

— C'est inexact, je suis Américain.

— Vous êtes, depuis peu, naturalisé Américain. Mais vous êtes citoyen allemand. D'ailleurs, vous vous expliquerez plus tard. Je n'ai pas à discuter avec vous.

— Puis-je au moins savoir ce qui me vaut cette mesure inique et contraire au renom de bonne hospitalité de la France ? »

Le deuxième inspecteur, naïvement, déclara : « C'est un journaliste qui vous a dénoncé, un nom en ion.

— Pestion, j'aurais dû m'en douter ! Ah la canaille !

— La sale canaille ! — reprit Carlotta avec une réelle indignation. — Et où allez-vous conduire monsieur ?

— Probablement dans un camp de concentration. Vous n'y serez pas bien malheureux. »

Ici, la rage ethnique fit commettre à Blümchen une grave imprudence. Elle vociféra : « Il n'y sera pas malheureux longtemps, en tous cas, car les nôtres entreront à Paris dans huit jours et alors vous paierez cher votre insolence. »

Le premier inspecteur, un brave garçon à la mine paysanne, se rebiffa : « Ma petite dame, puisqu'il en est ainsi, nous vous bouclons avec monsieur.

— Ah ! ça, c'est trop fort ! Jamais de la vie par exemple ! Je vous défends de me toucher. »

Stamm, prévoyant une scène ridicule, s'interposa : « Voyons, Carlotta, accompagne-moi. J'aime mieux ne pas te savoir seule ici.

— Vous risqueriez de tomber malade », ajouta ironiquement le deuxième inspecteur.

La danseuse tapa du pied, devint très rouge, eut envie de pleurer, de crier, de mordre, de griffer, puis réfléchit qu'en effet mieux valait accompagner Stamm et s'attacher à sa fortune. Il était trop habile homme pour subir longtemps un traitement de défaveur. Il s'en tirerait et il l'en tirerait.

Avant de suivre les inspecteurs, Stamm demanda l'autorisation, qui lui fut accordée, d'écrire une lettre, qu'il montra à Carlotta. Adressée à Pestion, elle était ainsi conçue : « *Espèce de sale canaille, je sais que c'est vous qui me faites coffrer. Vous êtes encore plus vil que je ne le supposais. Rappelez-vous, en tous cas, que vous me devez vingt mille francs et que je vous ai fait, sous ma dictée, défendre en maintes circons-*

tances, et encore récemment, les intérêts allemands dans des journaux français. Je ne vous oublierai pas non plus, croyez-le. David Stamm. »
L'Allemand remit cette lettre ouverte aux inspecteurs : « Vous pouvez en prendre connaisnaissance. Je vous demande ensuite le service de la faire parvenir à Jérôme Pestion. J'ai mis l'adresse. Et maintenant, messieurs, je suis à vous. En route, Carlotta ! »

Jeanne Lavoir, très inquiète de la tournure que prenaient les événements, attendait Pestion chez lui, au moment où arriva, bourgeoisement, par la poste, le poulet de David Stamm. Comme elle était sans gêne et très curieuse de sa nature, elle le prit, l'ouvrit et le lut. Ces accusations, terriblement nettes, corroboraient de nombreux soupçons que l'attitude embarrassée du journaliste, depuis la marche des Allemands sur Paris, n'avait fait que fortifier. Quand Jérôme rentra, elle lui dit simplement, en remettant la lettre : « C'est ce Stamm qui te traite de sale canaille. J'ai peur que ce Boche, qui en est une autre, n'ait raison. Alors je te quitte. Bonsoir.

— Qu'est-ce que ça signifie — vociféra Pestion, rendu à sa grossière nature et qui comprenait tout le danger d'une rupture publique, pour un semblable motif. — Tu vas me faire le plaisir de rester ici. Si tu fais un pas dehors, un seul, je te fais arrêter, toi aussi, comme complice de Carlotta Weiss.

— De Carlotta quoi ?

— De la danseuse de David. Tu sais que je ne menace jamais en vain.

— Mais je ne la connais pas, moi, cette Carlotta !

— Ce sera comme si tu la connaissais. Du moment que je te dénoncerai, on me croira. »

Jeanne Lavoir hésitait. Pestion était homme à faire comme il le disait. D'autre part, l'idée de rester, en un pareil moment, auprès d'un pareil homme, lui soulevait le cœur, car elle ne manquait pas de patriotisme. Ce dernier sentiment l'emporta sur la crainte. Elle marcha vers la porte.

— Prends garde, Jeanne, je tiendrai ma promesse.

— Je m'en moque. A la prochaine, espèce d'emboché !

En toute autre occasion, Pestion eût châtié l'insolente. Il réfléchit que l'ambiance ne prêtait pas à un pugilat de cette sorte et il se contint. Mais sa fureur était telle qu'il en eut un saignement de nez et, tout en s'épongeant, il se répétait, comme au théâtre : « Ce n'est vraiment pas la peine d'être un honnête homme ! »

. . . . . .

La minuscule baie, dite Port d'Allon, est située à gauche du cap Fauconnière, quand on regarde la Méditerranée du rivage français, dans le département du Var, entre Bandol et la plage des Lecques. C'est un endroit admirable et solitaire, une toute petite et étroite calanque, prolongée par un bois de pins. Deux ou trois canots délabrés, une vieille cabane de pêcheurs, abandonnée et couverte d'inscriptions, indiquaient, au début de

septembre 1914, qu'il était venu là, pendant la belle saison, des faiseurs et mangeurs de bouillabaisse et de bourride. Autour des rochers, à une grande hauteur, planaient, dans le ciel sombre, des oiseaux de proie. La nuit était claire et encore tiède, parsemée d'étoiles étincelantes. La mer moutonnait doucement.

Au tournant de la baie, une casquette plate parut, suivie d'une autre, puis d'une autre. Ces trois Allemands tenaient chacun un revolver à la main et portaient un fusil en bandoulière. Ils sortaient du *Z 14,* mouillé tout près de là. Le commandant von Meise dit à voix basse : « Il faut d'abord que nous reconnaissions l'endroit où est caché le pétrole de ravitaillement. Ensuite les hommes viendront le prendre. Pourvu qu'il n'y ait pas eu d'oubli !

— C'est peu probable. Raders s'en était occupé lui-même à Marseille. On ne peut lui reprocher d'être négligent. Mais on n'y voit goutte, et comment nous guider ?

— Les bidons sont enterrés dans une anfractuosité, désignée par une croix de bois, — reprit von Meise, — je n'aperçois aucune croix de bois, ni d'autre substance.

— Ce serait, en ce cas, une terrible situation.

— C'est pourquoi il faut que nous trouvions l'indice. Halte, attention ! N'a-t-on pas entendu là, sur la droite, vers le petit bois, quelque chose comme un bruit de pas ? »

Les Allemands écoutèrent, prêts à tirer. L'alarme ne se renouvelant pas, ils continuèrent d'avancer avec précaution, se penchant, se rele-

vant, essayant de percer avec leurs yeux la demi-obscurité. Un des compagnons de von Meise bougonna : « Impossible d'allumer le moindre fanal. Nous serions pigés immédiatement.

— Ce que nous tentons est déjà assez chanceux comme cela — murmura l'autre.

— Hep ! hop ! voici la croix. La terre est fraîchement remuée et cette trace contourne le roc. »

Tous trois, maintenant rapprochés, examinaient attentivement la cache. Elle se composait d'une sorte de sente, aboutissant à un étroit boyau, entre deux énormes blocs de pierre. Le plus maigre, se glissant à travers l'interstice, déclara, au bout de quelques minutes, qu'il apercevait les bidons. Von Meise, se faisant tout mince, tout mince, vérifia le fait avec un soupir de soulagement : « Sauvés ! Nous allons, cette fois, pouvoir faire de la bonne besogne. Gare aux transports français et anglais ! Mais qu'est-ce que ceci ? »

Un feu rouge, extrêmement vif et bref, venait d'apparaître en mer, puis de s'éclipser. Il fut suivi immédiatement d'un feu vert, puis, à un assez long intervalle, de deux autres feux rouges presque simultanés : « Messieurs, — dit gravement l'officier à ses camarades, — la grande bataille de France est engagée, presque sous les murs de Paris. Dieu donne la victoire à nos armes ! »

La minute était solennelle. Séparés de leurs compatriotes, presque du monde, accomplissant une besogne utile, mais obscure et sans gloire, cependant que les autres, là-bas, allaient moissonner les lauriers, les trois marins allemands se serrèrent la main.

— Si maintenant revient un feu seul, vert, c'est la victoire, c'est la victoire complète ; mais si un seul feu rouge revient, hésitation ; et recul si ce sont deux nouveaux feux rouges.

Ainsi parlait von Meise, dans un chuchotement, au milieu de ce paysage ennemi, qu'agrandissait pour eux l'espérance. Deux minutes s'écoulèrent, qui parurent un siècle, sans que rien bougeât ni flambât, entre le ciel semé de points brillants et l'eau noire. Puis, très distinctement, un feu rouge parut, accompagné aussitôt d'un second de même couleur.

— Tonnerre de Dieu ! Est-ce possible, nous reculons — s'écria von Meise, sans précaution cette fois. — Alors c'est que von Kluck est devenu fou !

CHAPITRE XII

LA VICTOIRE DE LA MARNE

Refoulée à Charleroi, malgré des prodiges de valeur, l'armée française rétrogradait jusqu'à la Marne. Le plan politique, militaire, économique et financier de l'Allemagne semblait sur le point d'aboutir. Les premiers cavaliers de von Kluck croyaient déjà toucher Paris, tendre la main à ceux des leurs qui étaient demeurés secrètement dans la Capitale, ou aux environs, pour leur préparer les logements. La joie, la fièvre, la cupidité animaient ces deux millions de bêtes fauves, lâchées vers une proie longtemps convoitée. Toute difficulté leur semblait vaincue. N'avaient-ils pas des milliers de mitrailleuses, assez de munitions, de grosse artillerie pour réduire en cendres la « Babylone moderne » si elle n'accédait à leurs conditions. Le soir, les chefs Boches se soûlaient,

se grisaient de champagne, de morphine et d'éther, ou violaient les paysannes pour se distraire, approuvant d'une langue pâteuse les sauvages débordements de leurs soldats, les incendies, les fusillades, les stupres de toute sorte, le pillage. Cela s'annonçait ainsi qu'une vaste kermesse ensanglantée, qu'un formidable butin, au milieu des cris, des flammes et des larmes. Pas d'officier supérieur de cette race immonde qui ne se crût un petit Néron, qui ne rêvât d'un beau gueuleton, suivi d'un tango, sur la terrasse de Saint-Germain, par la chaude nuit d'août, en face de la ville embrasée.

Il y avait quarante-quatre ans que l'Allemagne, grisée par sa facile victoire de 1870 et le traité de Francfort, escomptait cette mise à sac de sa riche voisine. Quarante-quatre ans que tous, pédants à lunettes, seigneurs terriens, banquiers, commerçants, fabricants, métallurgistes, ouvriers, gros industriels, grands et petits bourgeois, militaires, agriculteurs et marins attendaient cette curée fameuse.

Le Boche disait à sa Bochesse, le soir, en posant sa pipe à côté de son pot à bière : « Patience, les enfants auront bientôt du foin français dans leurs bottes... Patience, tu auras de beaux draps de lit, du linge de corps, des armoires à glace et des tableaux... Patience, tu rouleras carrosse dans *leurs* voitures, tu mangeras dans *leur* vaisselle, tu te feras servir par *leurs* femmes. » Le marchand disait à ses employés : « Patience, nous nous partagerons *leurs* comptoirs et nous viderons *leurs* stocks et *leurs* caisses. » Le patron

disait à son contremaître : « Patience, nous occuperons *leurs* magasins et je vous *règlerai* sur *leurs* capitaux. » Le banquier disait à ses déposants : « Patience, nous mettrons la main sur *leurs* rentes, sur *leurs* valeurs, sur *leurs* dépôts et vous toucherez du cent pour cent. » L'agitateur socialiste disait à ses syndiqués : « Patience, c'est à Paris que se fera le grand soir, sur le dos des capitalistes français. Vous serez les prolétaires chefs de ces prolétaires esclaves que sont les Gaulois. Vous exproprierez cette race ennemie, cette race désordonnée, cette race ignorante. » Quelles que fussent les discussions entre Allemands, elles s'évanouissaient à la pensée d'égorger ensemble l'ennemi commun et de vider ensemble ses poches. L'idéal allemand, le vrai, supérieur à toute métaphysique, depuis quarante-quatre ans, c'était le cambriolage de la France.

Quand le malheur des temps ou les nécessités de la concurrence contraignaient un Allemand quelconque à faire bonne figure à un Français, il se consolait en songeant à cela. Tout souriant, tout bonhomme, il expertisait à fin de liquidation. Il soupirait : « Aurons-nous assez de déménageurs? »

Le Français n'aime pas à se méfier, il trouve cela trop fatigant. Se méfie-t-on pendant un demi-siècle! L'Allemand trouve sa volupté à espionner, à agencer secrètement la ruine de son hôte, à combiner le forçage de la serrure en ayant l'air d'admirer le chambranle de la porte, à supposer ouvert, du nez au ventre saignant et râlant, celui

auquel il adresse un compliment sur sa bonne mine et sa santé. Cette lourde hypocrisie est son orgueil. Quand il avait réussi à convaincre un des nôtres de son intention pacifique, le Boche s'enfermait dans sa chambre d'hôtel et mourait de rire pendant une journée. Encore une dupe en circulation ! L'associé allemand d'un Français lui passait sans cesse la main dans le dos et sans cesse songeait au grand jour où retentirait l'alarme de guerre, à la cavalcade de von Kluck, du Kronprinz et de von Bülow. Ainsi l'ogre des contes, son couteau en poche, caresse le naïf enfantelet. Von Pflugk minaudait en se pourléchant : « Ma petite France ! »

Refoulée à Charleroi, malgré des prodiges de valeur, l'armée française rétrogradait jusqu'à la Marne. Des chefs énergiques, lucides et solides avaient assumé la charge terrible de suppléer en quelques jours, à une préparation insuffisante et de repousser loin de Paris, au moment voulu, l'invasion. Par bonheur, la nation haletante ignorait ces projets militaires, hardiment conçus dans le moment même où les projets antérieurs devenaient irréalisables. Toute critique se taisait donc, laissant la voie ouverte à l'immense espérance sans tache ni fêlure. C'est ainsi et non autrement qu'on ouvre la porte à la victoire. Pour opérer ce redressement inouï, au milieu de circonstances matérielles défavorables, il fallait une atmosphère de confiance absolue, ou mieux de certitude. Le plus léger doute, à un échelon quelconque de la hiérarchie, perdait tout. Qui connaîtra jamais l'instant, l'homme, par lesquels va se déterminer

succès ou l'insuccès de 1,500,000 hommes, la sûre par où passera la défaite, la déroute ou la nique, le cran d'où se déclanchera la supériorité? Qui calculera l'inflexion initiale du fléau de balance, par quoi, l'un des plateaux s'élevant, autre basculera?

Le potentiel des deux nations armées en présence était tel : l'Allemagne, sûre de soi dans l'offensive et la volonté de la rapine ; la France, sûre de soi dans la défensive et la volonté de ne pas mourir. L'Allemagne, gonflée d'un orgueil individualiste transmis et exaspéré de Luther, par Rousseau, à Kant, à Fichte et à Hegel, devenue impérialiste, ne connaissant aucune borne à l'expansion frénétique de son moi national. La France, ardienne des notions claires, qui permettent à esprit de maintenir sa gouverne sur les instincts troubles et leurs suggestions. L'Allemagne, carassière et pléthorique, convaincue de la nécessité d'une saignée gigantesque. La France, soucieuse d'épargner des vies humaines mais décidée rompre l'esclavage. L'Allemagne, foulant toutes es conventions diplomatiques et sociales, s'imaginant aller ainsi droit au but, alors quelle se réait d'infranchissables obstacles. La France, en e péril de mort, gardant ce ton et cette mesure ui la font pays de bonne société. Puis, sous cette remière couche d'oppositions fondamentales, ne seconde : l'Allemagne, créée de pièces et de norceaux, agglomérée de force par la poigne brutale de la Prusse. La France, constituée, depuis les siècles, en organisme souple et résistant, unifiée par l'esprit de sacrifice, en état de pur

héroïsme. L'Allemagne, contrainte par son d
chaînement à écraser toute civilisation. La France
contrainte par sa tradition à relever ce hideu
défi. L'Allemagne, en tant qu'appétit débridé; l
France, en tant que foi agissante.

Ainsi se posait le problème.

La solution s'en développa en une semaine, d
5 au 12 septembre 1914. Dieu sauva la Franc
en sept jours. De même que la victoire de Poitier
a arraché l'Europe aux Musulmans et à leu
sinistre formulaire, de même la victoire de l
Marne a arraché le monde au germanisme et
sa barbarie pédante. En 732 comme en 1914, c'es
l'esprit latin qui l'a emporté, ce perceur enflamm
des ténèbres. Les Français qui sont morts, ce
jours-là, pour la défense du sol et de l'intelli
gence ont pu apercevoir, au-dessus de la mêlée
leurs ancêtres les remerciant et leur tendant l
palme immortelle. Sans eux, sans leur beau sang
la terre, pour une longue période, entrait dans l
nuit, dans la pire des nuits, celle qu'aggravent
ici et là, de durs bûchers couverts de cadavres
Car le Germain s'éclaire avec les ossements, e
sa culture, dont il est si fier, est telle que la phos
phorescence d'un charnier. Ses seuls moyens d
propagande sont la coercition, la souffrance et l
haine. En dernière analyse, il persécute le verb
d'autrui, dont le rayonnement l'offusque, et, pa
le fer comme par le feu, il veut lui substituer so
jargon. Torturer les mots dans des cervelles d'en
fants, c'est pour lui la suprême jouissance. I
anéantit ce qu'il ne peut piller.

C'est parce que les combattants français com

irent cela, non *grosso modo,* ni par intuition igue, mais finement et par vision directe, qu'ils irmontèrent, aux rives de la Marne, l'envahis- ur germain. Sans doute, aussi, vinrent à notre de d'excellentes directions de combat et le ca- on de 75. Mais, à armement se compensant, non égal, celui qui savait le mieux pourquoi il ourait devait vaincre. Les Allemands, mauvais sychologues, n'avaient tenu aucun compte de facteur-là. De même leur avait échappé la enace d'un atavisme guerrier, qui coule dans s veines du peuple français, qui peut s'engour- ir, mais que réveille l'alarme vitale. Les chants e la mobilisation française, pour une oreille xercée, annonçaient l'Ourcq, les marais de Saint- ond et la défense du Grand-Couronné de ancy. Au 1er août 1914, il y avait chez nous de a gloire dans l'air. Elle devait être recueillie cinq emaines plus tard. Quand des centaines de mille ommes courent aux armes ainsi qu'à une fête, ette fête a lieu. Les Allemands, eux, couraient la curée, disposition fort différente, par qui eur enthousiasme tomba vite. Il s'est affaissé nsuite, pour ne plus se relever, dans les boues le l'Aisne et de l'Yser.

Nous ne mesurerons jamais la stupeur et la léception des Germains devant l'immensité de eur échec. Les 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 septembre 1914 urent pour eux les marches ardentes conduisant u gouffre. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux, eurs oreilles, ni les communiqués français, ni les récits de leurs combattants. Que la fortune, n plus de quatre-vingts combats partiels et simul-

tanés, leur eut été uniformément contraire, que le projet de quarante-quatre ans s'effrondrât du coup, que l'effort du même laps fut annihilé, voilà ce qui passait leur entendement. Chacune des heures, pleine de sang et de gloire, de ces sept journées historiques avançait, consommait la perte de leur prestige. Leurs chefs, dont ils étaient si vains, ne valaient pas les chefs français. Leurs soldats, sur qui ils comptaient tant, ne valaient pas les troupiers français. En plus de vingt endroits, ils connurent la pâle déroute, l'abandon des ambulances, des canons et des munitions. En vingt autres, la défaite indiscutable. Le 11 septembre au soir, à Epernay, von Kluck, recevant la dépêche qui lui annonçait la dislocation générale et le recul sans remède, se laissa aller à pleurer. On devine l'émoi de ses aides de camp. Von Heeringen rejetait la faute sur von Hausen, celui-ci la rejetait sur le Kronprinz, lequel la rejetait sur von Bulow, lequel la rejetait sur von Kluck. Délicieux désaccord, émulation à rebours, qui opposait ces hauts casques à pointes, ainsi que dans un combat de crustacés. Comble de disgrâce, il fallait avaler la formidable et amère couleuvre, en la faisant passer pour une anguille cuite exprès et savamment mitonnée. Le grand quartier général des Boches eut, pendant plusieurs semaines, l'aplomb de soutenir que ce renoncement à Paris était voulu, et que cette complète et unanime pile était le fruit d'une pensée stratégique! Ce désastre, — qui l'eut jamais cru, — avait été combiné, point par point, par les conducteurs des armées

allemandes, à seule fin de leur fournir l'occasion de se terrer pour l'hiver. Apercevant Paris, pendu à sa treille, dans la lumière dorée de ces premiers jours de septembre, ces herren et ces von l'avaient trouvé trop vert. Ils préféraient attendre un peu.

Jamais, sans doute, raison plus comique ne fut donnée d'une catastrophe. C'est le terme exact, car, à partir du 12 septembre 1914, le retournement des choses était complet. Les compères Boches de l'invasion allemande, demeurés cois et tapis dans Paris, le cœur battant et guettant les tambours et les fifres de la garde, se trouvaient pris au trébuchet.

La France victorieuse, essuyant son épée sur son beau bras nu, ne comprit elle-même pas tout de suite l'importance inouïe de l'événement. C'est que beaucoup ignoraient encore l'ampleur des préparatifs ennemis, la profondeur de l'emprise ennemie. Beaucoup étaient entrés dans cette guerre militaire, commerciale, industrielle, intellectuelle, mystique, ainsi que dans une guerre simple d'autrefois, où l'on risquait une amputation de provinces, une forte rançon, mais non la mort ethnique. En août 1914, c'était cette mort ethnique qui nous menaçait. Vaincus de nouveau, après 1870, nous perdions toute espérance de relèvement, toute possibilité de résistance aux prétentions totales de l'Allemagne victorieuse. Nous étions entraînés dans l'orbite de cette folle, de cette pocharde cuirassée, de cette baveuse de concupiscence et de rage. Elle nous imposait ses amitiés, ses inimitiés, son ambition.

Elle faisait de nous la race assujettie, qui demande la permission de parler, d'écrire, de respirer. De belles révoltes individuelles n'eussent pas compensé cette déchéance en tant que nation, ce servilisme d'Etat. Nous eussions subi les préfets allemands, les instituteurs allemands, les hauts professeurs en Sorbonne ou au Collège de France allemands, les académiciens allemands, Wagner en purge et Gœthe en lavement, Schiller en boulettes et Jean-Paul Richter en paquets. Le rouleau passé sur la malheureuse Alsace-Lorraine, pendant presque un demi-siècle, eût été passé sur l'Ile-de-France, sur les provinces du nord, de l'est, de l'ouest, puis du centre et du midi. Chaque ville allemande se fut donné une ville de France à administrer, à exploiter, à pressurer, à catéchiser. Nous aurions connu la répression sauvage, les amadouements, les coups suivis de sucreries, les compliments mêlés au fouet. L'art boche, ses lignes tranchantes, ses couleurs allant du pus bleu à l'ocre verdâtre, ses déshabillés turco-munichois, ses fantaisies pour psychopathes, fussent devenus la règle de nos expositions, de nos théâtres, de nos réunions mondaines. La femme française fût devenue une poupée, habillée par Krupp de Bagdad et Thyssen de Téhéran, un mannequin pour étoffes viennoises, un alibi pour aliénés moraux. En littérature, il aurait plu des Romain Rolland, des limaces suisso-germaniques, engluées dans des tirades humanitaires, dans les rêveries de la dame du buffet, entre les saucisses et les chopes à bière. Ou bien retour sur toute la ligne, et par ordre, à

l'excrément naturaliste, particulièrement favorable à l'enlisement abject et à l'oubli. Permission de dormir, et même de ronfler, sur le fumier de sa honte. Permission d'épouser la Bochesse et de lui faire des demi-Bochetons. Défense de la quitter, de la déshériter, sous aucun prétexte. On se représente les lois nouvelles, tortionnaires ou cauteleuses, qu'eussent promulguées les légistes de Guillaume!

Nous avons échappé à cela. En sept jours, sur les rives de la Marne, fut écartée du Français cette mort nationale, mille fois pire que la mort de chacun de nous. Quel hosannah, retentissant le long des siècles, suffirait pour chanter notre délivrance! Quel Français ne serrerait dans ses bras ses enfants, en l'honneur de ces sept journées héroïques, ne les couvrirait de caresses à la pensée du sort réservé à ces petits Français et auquel la victoire les a soustraits! O terre, maisons, âmes, usages, langage, corps demeurés nôtres! Combien d'avoir failli vous perdre, nous vous pénétrons, comprenons et aimons davantage!

. . . . . .

Mortellement blessé à la bataille de la Marne, comme il organisait un poste de secours de la ligne de feu, Charles Jaudrion fut évacué, respirant encore, sur l'ambulance de Sénart. Son arrivée y coïncida avec le départ soudain et mystérieux du docteur Klauss, de Sarah, d'Erich et d'Emil. Nul ne sut jamais comment ces quatre personnages avaient disparu.

— « Ah! les canailles, c'étaient des Boches, ce

n'étaient pas des Tchèques, ni des Alsaciens ! » s'écria l'aviateur Félix. Il ajouta avec un amer regret : « Si j'avais seulement mon appareil, je leur tomberais vite sur le poil ! »

Sylviane était de garde de nuit, au moment où les infirmiers transportaient dans la salle, avec précaution, son fiancé frappé d'une balle en pleine poitrine, tout pâle, presque sans connaissance et vomissant le sang. Il la reconnut. Il savait qu'il allait mourir, il avait fait le sacrifice de son existence à son pays, mais il n'en regrettait pas moins la vie qu'il eut pu mener auprès de cette jeune fille belle et malheureuse, dont le sentiment patriotique était aussi ardent que le sien. Ne pouvant parler, il demanda de quoi écrire et traça ces mots : « Je remercie la Providence, qui m'a permis de vous revoir. Je vous aimais, adieu Sylviane ! Pensez à moi dans vos prières ». On entendait, dans la demi-obscurité, les gémissements des grands blessés, leurs sourdes plaintes, les mouvements de leur sommeil fiévreux. La noble Sylviane, pour toute réponse, se pencha sur le front de Charles, humide d'une sueur glacée, l'embrassa lentement, profondément. Elle lui murmura à l'oreille ce pieux mensonge : « Vous vivrez, puisque je vous aime ». Mais il fit « Non, non », d'une main blême et tremblante. Comme ses forces déclinaient vite, elle alla chercher l'aumônier. Une heure après, en règle avec sa conscience, l'héroïque garçon entrait en agonie.

Bobineux, en apprenant la nouvelle de la mort du capitaine Henri, tué lui aussi à la Marne,

se rappela brusquement l'existence du sanatorium de Sénart : « Que deviennent ces oiseaux-là ! — s'écria-t-il. — Il faut que je les mette en cage et sans tarder ». Sa déception et ses remords furent grands quand, en descendant d'automobile, il apprit qu'ils s'étaient envolés. La chasse aux agents allemands de Paris lui avait fait oublier ceux de la banlieue. Que d'événements, depuis la nuit de mai où, déguisé en paysan, il donnait le conseil au capitaine de fuir, par l'évasion, le sort du procureur Hautesombre !

Cependant, parmi les Allemands du carnet A et leurs larbins et complices autrichiens, l'accablement était complet. Aucun doute possible, le coup faisait fiasco. L'agence Wolff pouvait bien raconter aux civils berlinois et viennois que la reculade de la Marne était une simple opération tactique, ne compromettant pas la campagne, retardant seulement de quelques semaines la prise de Paris. Ceux qui suivaient et jugeaient les événements sur place, qui recueillaient les récits des combattants, ne conservaient plus la moindre illusion. La guerre, désormais, se prolongerait au milieu d'alternatives diverses. Mais le but principal, essentiel, était manqué. Sa proie de souvenirs historiques, de pierres vénérables, et de richesses, échappait à Guillaume II. Il ne foulerait pas, à la tête de ses soldats, comme son grand-père en 1870, l'avenue des Champs-Elysées. Il ne passerait pas sous l'Arc de Triomphe. Entre lui et l'objet de son furieux désir, s'était abattu le glaive français. Du même coup, s'évanouissaient en fumée les vastes espérances des agents enne-

mis campés chez nous. Ils comptaient enfin déposer le masque, parler en maîtres et en conquérants à un peuple tremblant d'esclaves. Il se trouvait que ces Français, prétendus dégénérés, leur avaient administré la forte pile, la pile historique, la pile immortelle, la pile des piles, en un mot, et qu'une seule attitude s'imposait aux plus entêtés, aux plus obtus parmi les Boches : le retour à l'hypocrisie, en attendant, à travers la suite des âges, une meilleure occasion. Mais quel ensemble de circonstances présenterait jamais à l'Allemagne plus de chances heureuses que celui de juillet 1914?

Un soir de la fin de septembre, dans le cabinet d'Henri Hasewald, boulevard Haussmann, le financier et son ami Hospenthal remuaient à mi-voix ces tristes pensées. La grande ville glorieuse était comme enveloppée d'une atmosphère de confiance et de joie calme. La victoire la récompensait de n'avoir pas connu la peur, d'avoir vu passer sans un tressaillement l'ennemi en armes à vingt kilomètres de ses fortifications. On percevait des rires d'enfants, le pas régulier d'une patrouille, le murmure de la vie qui continuait, parmi les horreurs de la guerre refoulée.

Il y eut un silence.

Henri Hasewald, ironique mais navré, dirigea son regard froid vers son compatriote, confident de sa pensée, depuis plus de vingt ans, depuis la décision qui tournait si mal. Puis, en français, mais avec son terrible accent teuton, il articula ces trois mots, qui semblaient lui brûler la bouche : « C'est à refaire.

— Hélas ! » soupira Zubgonciant.

Hasewald reprit : « Un bon Allemand ne dit pas hélas. Il dit comme moi : « C'est à revaire ».

Un geste de sa grande main plate signifia quelque chose comme : « Ce sera long. Nous ne verrons pas ça ».

FIN

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE DES CHAPITRES

Pages

I. — Une journée du baron von Pflugk (Juin 1912). 7

II. — « Dans le délai d'un an » (Juillet 1913). 35

III. — Un dîner chez Hasewald (Novembre 1913). 61

IV. — Les jeunes et les vieux (Novembre 1913). 89

V. — Hermann von Mumm a l'œuvre (Janvier 1914) 115

VI. — David Stamm ou la liberté de la presse (Février 1914) 137

VII. — Le mystère de Diélette (Avril 1914) 163

VIII. — Le sanatorium du doctor Klauss (Mai 1914) 187

IX. — La grande sonnerie (Du 24 au 31 Juillet 1914) 221

X. — La grande sonnerie *(suite)* (Du 6 au 23 Août 1914) 251

XI. — La grande sonnerie *(suite)* (Du 29 Août au 5 Septembre 1914) . . 279

XII. — La victoire de la Marne 303

PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.